REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIII^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

D

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVIII[e] ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1928

DU VIEIL ALGER ROMANTIQUE A FEZ LA MYSTÉRIEUSE

I

CHARME D'ALGER

Tout voyage est une découverte. Et c'est une banalité de dire que les lieux qu'on habite sont, en général, ceux que l'on connait le moins. Pour l'immense majorité des Parisiens, Paris est presque tout entier à découvrir. J'ai vécu à Alger dix ans de ma vie. Je crois le bien connaître, et pourtant, chaque fois que j'y reviens, je suis certain d'y rencontrer du nouveau. Et c'est pourquoi, cette fois encore, je suis parti pour Alger avec un confiant espoir de choses nouvelles, en tout cas avec un programme, qui, j'en suis sûr, me ménagera des surprises, ou, tout au moins, me conduira à préciser quelques idées.

D'abord, affolé de couleur locale comme tous ceux qui ont subi sans contrôle l'éducation romantique, ou violemment fasciné par le spectacle tumultueux et pittoresque de la vie moderne dans une ville coloniale en pleine croissance, j'avais complètement négligé le vieil Alger de la conquête. C'était me priver de tout un pittoresque qui avait fait les délices de nos pères, — et surtout c'était oublier ce que cette conquête nous a coûté. Il y a là une injustice et une ingratitude que j'avais hâte de réparer... Et puis cette Algérie même que j'ai regardée avidement et décrite autrefois avec un naïf enthousiasme, je me demandais si je l'avais bien vue, ou, du moins, si je la verrais maintenant de la même façon. Il est trop certain que les années

modifient nos façons de voir ou de sentir. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il faille s'en plaindre. Quoi qu'il en soit, je voulais comparer ma vision d'aujourd'hui avec celle d'il y a vingt ou trente ans, et, comme disait Barrès, « collationner mes images ». Quel effet allait me produire tel paysage du Sud, qui, au temps où je méditais *le Sang des races*, m'avait si fort enthousiasmé? N'avais-je point exagéré par candeur juvénile ou par ignorance?

D'autre part, cette Algérie, que j'ai parcourue si souvent et en tous sens, j'en ignore des régions entières, — et, notamment, la très rude et très antique Kabylie, qui, paraît-il, est tout un monde et qui, de plus, offre d'admirables paysages de montagnes et de forêts, — et, dans un genre très différent, les régions sahariennes, les « profondeurs vermeilles » où je n'ai pas assez pénétré. Aurai-je jamais le temps de passer un hiver à Touggourt ou à El-Goléa dans l'enchantement de la lumière, — occupé uniquement à épier et à noter les phases de la féerie lumineuse?... Pour l'instant, je limite mes désirs. Je me bornerai à revoir l'Oranie, que je ne connais plus, où je ne suis pas revenu depuis plus de trente ans, depuis l'époque lointaine, où, avec les amis de mon ami Rafael, j'allais à Oran m'embarquer sur de petits bateaux côtiers pour Almeria, Alicante ou Carthagène. Je veux m'arrêter, en passant, à Tlemcen, cette Tlemcen qui renferme les plus beaux monuments hispano-mauresques de toute l'Algérie et qu'à ma grande honte je n'ai jamais trouvé le loisir de visiter. Enfin, je vais pousser une pointe au cœur de ce Maroc, qui, depuis si longtemps, m'attire tout en me faisant peur, que je n'ai pas voulu voir jusqu'ici, par fidélité à mes vieux souvenirs algériens, par jalousie peut-être, et où, néanmoins, je crois deviner des trésors de traditions antiques, des vestiges profondément enfouis de vieilles civilisations, et, avec cela, où j'aurai à admirer l'œuvre des nôtres, les prémices d'un labeur véritablement héroïque, qui, déjà, a changé la face du pays.



AVANT de songer aux premiers objets de mon voyage, simplement en me promenant dans Alger au saut du bateau, j'ai trouvé de nouvelles raisons de l'admirer et de l'aimer.

Il faut bien avouer qu'Alger, pour quiconque y a tant soit

peu vécu, est incomparable. Pour moi, en dépit des années, je ne m'en lasse point. Aujourd'hui, comme il y a trente ou trente-cinq ans, c'est toujours la grande ville joyeuse, vivante, épanouie dans sa fécondité et sa lumière, où il suffit, le matin, de pousser sa persienne devant un grand ciel invraisemblablement pur et splendide, pour se sentir l'âme en jubilation. Et pourtant, il pleut, il fait froid, le ciel est couvert de vilains nuages noirs et un mauvais vent d'Ouest souffle du Cap Caxine. Qu'importe ! Je sens bien que ces brumes vont se dissiper, que ce n'est qu'un anachronisme d'un instant. Invinciblement, sur toutes ces maisons blanches, sur ces terrasses où claquent des linges, je substitue le soleil absent. Que dis-je ? il y est, je l'y vois comme aux plus éclatants matins de ma vie africaine...

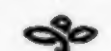
Et puis cette ville, pour moi, est peuplée de souvenirs au moins aussi ensoleillés que son golfe et ses collines. Je n'y puis faire un pas sans que mon cœur et mon imagination s'éveillent. A tous les coins de rues, je vois se lever des ombres, ombres de vivants, ou de personnages créés par ma fantaisie. Ce vieux Café d'Apollon, à l'angle de la Mosquée et de la place du Gouvernement et, à l'extrémité opposée, ce Café de Bordeaux, envahis maintenant par toute une plèbe indigène ou faubourienne, j'ai passé des heures sur leurs terrasses à contempler la mer et les monts Kabyles au crépuscule, ou, sur la place bruyante et mouvante, dans la bigarrure des costumes et des langages, la mêlée et le bouillonnement du sang des races...

Au cœur de Bab-el-Oued, voici le carrefour où, un matin d'octobre, je découvris le paysage du Sahel. Ce carrefour de Bab-el-Oued n'était alors qu'un terrain vague raviné par les pluies et encombré de matériaux de construction. Et je me rappelle que, ce matin d'octobre, dans la fraîcheur de l'aube et la suavité de la lumière naissante qui commençait à dorer la colline de Notre-Dame d'Afrique et les fauves escarpements de la Bouzaréa, j'eus, pour la première fois, moi nouveau débarqué, le pressentiment de tout ce que l'Afrique me réservait de beautés neuves et de délectations visuelles.

Et voici la vieille rue de l'État-major, le Bain maure avec son vestibule lambrissé de faïences bleues, la Bibliothèque et ses petites salles mauresques, où, penché sur les livres, j'ai vécu tant de matinées studieuses et lumineuses, — et, plus loin, ce long couloir voûté, sur lequel s'ouvrent quelques beaux

portails de marbre blanc, uniques vestiges du faste des antiques logis barbaresques; — et, là-haut, tout au sommet de la Casba, cette ardente rue Catarouggil, toujours pleine de rixes et de tumultes et, pour moi, de je ne sais quel lyrisme barbare. Et plus haut et plus loin encore, après le petit clocher d'El-Biar, voici, entre ses oliviers et ses figuiers sauvages, le chemin creux de Ben-Aknoun et, au bord du chemin, cette étrange maisonnette abandonnée qui se nomme toujours La Zebboudja et devant laquelle je me reposais, en allant chez mon vieil ami, Charles de Galland, savourer d'inoubliables couscouss...

Égoïstement, pour mon seul plaisir, il faudra qu'un jour ou l'autre, je sorte tout cela de ma mémoire, comme on déplie, au fond d'un grenier, de vieilles hardes délaissées. Ces vieilleries, à mes yeux, elles font partie de la poésie d'Alger. C'est toute ma jeunesse, tout ce que j'ai aimé, les plus belles et les plus fortes émotions de l'époque de ma vie où mon esprit, au contact d'un peuple neuf et riche d'avenir, a été le plus actif et le plus inventif, où je ne voyais devant moi, comme entre les deux battants d'une porte d'or, que des mirages de félicités et de grands spectacles inconnus.



Mais tout cela ne regarde et n'intéresse que moi. Je cède à l'entraînement du souvenir, en y faisant allusion. Si je dis qu'Alger est incomparable, j'entends que ce soit une vérité pour tout le monde, — ou du moins pour quiconque sait voir et réfléchir, sentir enfin l'originalité, la physionomie singulière d'un lieu.

Et d'abord il y a le charme d'Alger, qui est une chose véritablement unique. De quoi est-il fait? j'avoue que, si je le sens très vivement, j'ai quelque peine à le définir, un peu comme Fromentin, dont je viens de relire tout exprès *Une année dans le Sahel*. Ces impressions de l'auteur de *Dominique*, qui datent de cent ans bientôt, ont conservé une fraîcheur extraordinaire. Et, en général, elles sont encore justes. Il essaie d'analyser ce charme, qu'il goûte si profondément dans sa maison rustique de Mustapha qu'il n'éprouve plus aucun besoin d'en sortir. Pour lui, ce charme est fait de silence, de paresse, des caresses de l'atmosphère, de spectacles pittoresques et sans cesse renou-

velés. « Ici, dit-il, tout fait tableau... » Sans doute, mais aucun de ces agréments n'est spécial à Alger. On peut les goûter dans n'importe quelle ville d'Algérie ou de la Riviera. Et puis, enfin, il faut avoir des loisirs, quelque fortune, une villa confortable à sa disposition pour s'offrir ces voluptés nonchalantes. Je me souviens de mes débuts à Alger. Je n'avais rien de tout cela : une pauvre chambre meublée dans un quartier passablement bruyant, une existence qui, certes, n'était point oisive, mille contrariétés. Et pourtant j'ai vécu alors des heures d'ivresse et de rêve. D'où me venait cette griserie ? Je cherche... Évidemment, d'abord, dans cette ville où régnait une aimable liberté de mœurs, il y avait, pour moi, le sentiment de cette liberté et même de cette licence, — la libération des contraintes et des pruderies européennes. Et il y avait encore la mollesse d'Alger, dans cette atmosphère humide et tiède de bain maure, — cette mollesse dont je vois comme un symbole dans les guirlandes de jasmins, les colliers de fleurs d'oranger et de tubéreuses que les indigènes suspendent à leurs cous et à leurs oreilles et dont le parfum est à la fois languide et violent. Mais tout cela se retrouve dans d'autres villes africaines ou même espagnoles. Où est donc le charme d'Alger ?...

Pour moi, le voici : Alger n'est pas seulement une « grande ville » européenne au bord d'un golfe africain, c'est une ville moderne, mêlée et fondue avec une vieille ville barbaresque, de sorte que, sans transition, vous passez d'une civilisation à l'autre, que le contraste est immédiat et continuel, que, sans sortir de chez vous, vous avez continuellement la sensation de participer aux derniers raffinements de la civilisation occidentale comme dans les métropoles européennes et, en même temps, de plonger dans des couches profondes de civilisations périmées ou de barbarie. On domine les siècles, on se meut dans un décor qu'on a l'illusion de faire naître ou de dissiper au gré de sa fantaisie. Cet exotisme à discrétion, ce contraste perçu à tous les instants, ont été une de mes plus vives jouissances et un de mes plus féconds enseignements. C'est ce que j'ai aimé tout particulièrement à Alger et que je n'ai retrouvé nulle part ailleurs, du moins au même degré.

Autre charme d'Alger : son paysage maritime. La mer y est omniprésente. Dans les rues les plus étroites de la haute ville, tout à coup, entre deux pans de murs éblouissants de

blancheur on la voit luire immensément. L'envergure du golfe, la courbe parfaite des rivages, la grandeur un peu théâtrale de cette ville en amphithéâtre, comme en parade devant son miroir d'eaux, — tout cela compose un ensemble que je crois unique. Des villes plates comme Tunis, ou enterrées comme Fez, sont loin de produire le même effet. Avec ses rampes, ses rues et ses boulevards en étages, aux échappées imprévues sur la mer, Alger est d'un pittoresque extraordinaire. Ni Gênes, ni Naples n'ont rien de pareil. Dans les quartiers neufs, les escaliers monumentaux, les hautes maisons à l'ornementation surchargée et qui visent au grandiose font songer à certaines rues de Barcelone ou de Palerme. Et pourtant cela n'est ni espagnol, ni sicilien, ni italien, ni même provençal. C'est la manière d'Alger, où l'on sent bien quelque chose de français, la discipline de la mesure et du goût français, mais qui n'est plus précisément de la France. Les bâtisses néo-mauresques elles-mêmes ne ressemblent pas, Dieu merci, aux horreurs de même style qu'on voit s'étaler en Riviera et ailleurs. Ici, de bons modèles, interprétés avec un goût plus sûr, ont heureusement inspiré les architectes.

Mais le charme le plus apparent d'Alger, c'est sa banlieue peuplée de blanches villas et son Sahel si verdoyant et si divers d'aspect. Rien de semblable autour des autres villes africaines : cette zone de fraîcheur et de verdure, ces molles collines avec leurs vallons ombragés, qui cachent de petits villages posés là tout exprès pour accrocher des yeux de peintre. Comment dénombrer toutes ces beautés exquises : la montée de Mustapha, les méandres du Télemly, le Frais-Vallon, le Chemin des Consuls, le Climat de France, le Ravin de la Femme sauvage, — et ces jolis villages du Sahel : Tixeraïn, Saoula, Birmandreis, El-Achour, Birkadem avec leurs cafés maures, leurs fontaines murmurantes et leurs grands platanes déployés comme des tentes de feuillages !... Enfin, est-il besoin de le dire ? il y a dans ce charme d'Alger, comme dans toute espèce de charme, l'inexprimable, ce qui ne se perçoit qu'à la longue, ce qui ne se révèle qu'aux amoureux fervents et sincèrement épris...



Contre mes enthousiasmes je sens se dresser tout de suite la banale objection du touriste : « Mais tout cela est européen,

tout cela est français! Il ne reste plus rien de la ville indigène!... » Comme si la ville indigène, par le seul fait qu'elle est indigène et *exotique*, devait à toute force être admirable et prodigieusement intéressante! Ce qui est indigène est souvent très laid et absolument quelconque. Mais ce qui est souverainement ridicule et absurde, c'est ce mépris conventionnel, chez le touriste, pour tout ce qui est européen ou français. Évidemment, il s'est dérangé pour voir autre chose que ce qu'il voit chez lui. Mais ce qu'il ne verra pas chez lui, c'est du français dans un cadre africain. Ce mélange n'est laid qu'à des yeux prévenus. Je viens de reparcourir une notable partie de l'Algérie et, chemin faisant, j'ai vu défiler un grand nombre de villages coloniaux : je n'ai pas trouvé cela déplaisant. Au milieu de leurs cactus, de leurs palmiers ou de leurs lauriers-roses, en quoi sont-ils plus déplaisants ou déplacés que tels villages provençaux dans un décor semblable? J'ajoute que beaucoup d'entre eux, mais particulièrement les villes, ont déjà pris de l'âge et, avec l'âge, un certain caractère : ils datent déjà, ils ont une couleur et une physionomie archaïques, quelque chose qui annonce l'entrée prochaine dans le passé et dans l'histoire. Bientôt, il en sera de ces villes et de ces villages d'Algérie comme des villes de l'Amérique du Sud, où l'historien et l'archéologue peuvent étudier les époques du style colonial espagnol.

Mais ce qui devrait arrêter ici le touriste français, c'est le spectacle du grand et admirable effort accompli par les nôtres. Alger, simplement comme ville française moderne, comme réalisation de l'activité et du génie français moderne, requiert l'attention et l'admiration non seulement du Français de France, mais de tout étranger qui passe. Ne pas sentir cela dénote une étrange aberration, pour ne pas dire une étrange sottise, — en tout cas la plus inintelligente ingratitude. Pour moi, la vue d'un petit clocher de village colonial perdu dans la brousse est un spectacle profondément émouvant. Ce qui m'intéresse avant tout dans ce pays, c'est ce que nous en avons fait. Le colon d'abord, l'indigène ensuite. Cela ne veut pas dire que je méprise de parti pris l'indigène et tout ce qui vient de lui. Ne craignez rien, je saurai bien admirer ce qui en vaut la peine. Mais je veux que la première pensée du Français qui débarque devant les quais monumentaux de cette belle et grande ville

soit une pensée de gratitude et de piété envers ceux qui ont donné leurs forces, leur argent et leur sang pour mettre debout *cela !*

Je me hâte d'ajouter d'ailleurs que ce grief : « il ne reste plus rien de la ville indigène », est tout à fait faux. Pour le croire, il faut n'avoir vu que les maisons du boulevard de la République et avoir parcouru au galop, sous la conduite d'un guide, les quartiers de la haute ville. En réalité, il reste beaucoup plus qu'on ne le pense et je vais le dire tout à l'heure. Mais, auparavant, qu'on me permettre une simple réflexion. Quelle idée les touristes se font-ils d'une ville *vivante*? S'imaginent-ils que, d'un coup de baguette magique, on peut l'immobiliser une fois pour toutes dans ses vieilles mœurs et ses vieux logis? Si ancrés dans leurs habitudes et leurs traditions que soient les indigènes algériens, ils ont, à toutes les époques, évolué comme nous. Ce qui le prouve, c'est la rareté des vieilles maisons à Alger, même dans les quartiers les plus intacts. Le Musulman laisse tomber en ruines toute bâtisse qui, pour lui, a vécu son âge normal et il s'en va construire ailleurs. Aujourd'hui les Algériens qui le peuvent, abandonnent leurs maisons décrépites et surannées. Ils les trouvent, comme nous, mal commodes, mal chauffées, mal défendues contre le froid et les vents coulis. Les terrasses, qui exigent un entretien continuel et dispendieux, sont criblées de gouttières. Enfin, ces habitations insuffisamment aérées, resserrées et tassées les unes contre les autres le long de petites rues malpropres, sont très souvent malsaines. Pour l'indigène comme pour nous, elles ne répondent plus aux exigences modernes. Et c'est pourquoi, dès qu'ils le peuvent, ils les abandonnent. S'ils continuent à habiter ce qu'on appelle « la Casba », c'est qu'il leur est impossible de faire autrement. Soyons sûrs qu'ils s'en évaderont de plus en plus. Nous ne pouvons pas les condamner, pour le plaisir des clients de l'agence Cook, à peupler une ville-musée, à jouer le rôle de figurants dans un décor de plâtras comme ceux dont se servent les tourneurs de films pour cinémas. Et ainsi les vieilles masures, encore si pittoresques, de la Casba, — il faut nous y résigner, — seront remplacées, dans un délai plus ou moins long, par des constructions toutes modernes d'aspect.

Cela dit, je reconnais que nous avons beaucoup détruit dans Alger, que nous aurions pu sauver un certain nombre d'édifices

ayant sinon une grande valeur d'art, du moins un réel intérêt documentaire ou une certaine physionomie pittoresque. Par exemple, je déplore toujours la disparition presque totale de la Djenina et le demi-ensevelissement de la mosquée hanéfi derrière les rampes de la Place du Gouvernement. Mais il faut bien nous dire que les premiers occupants d'Alger ne pouvaient guère agir autrement. Le territoire ennemi commençant aux portes, ou peu s'en faut, ils étaient bloqués dans l'étroite enceinte de la ville barbaresque. Il fallait installer, au plus vite et dans un espace restreint, toute une organisation de services militaires et administratifs, loger au petit bonheur toute une garnison : ils se sont arrangés comme ils ont pu, plutôt mal que bien. Et ainsi ils ont détruit ou gâché une foule de vieilles choses qui eussent rempli de joie l'archéologue et l'antiquaire. Mais, tout compte fait, nous avons conservé plus que nous n'avons détruit, les particuliers plus que l'État et surtout plus que les indigènes. Nous avons restauré une foule de villas, de palais et de mosquées, qui, sans nous, ne seraient plus aujourd'hui qu'un souvenir...

Il est vrai que ce seul mot de restauration fait pousser des clameurs indignées à nombre de gens. De gros mots sont lâchés : vandalisme, profanation, abomination !... Mais non ! mais non ! On peut restaurer fort proprement, fort intelligemment. Le Palais d'été de Mustapha (expression un peu pompeuse pour l'objet) a été non seulement restauré très convenablement, mais agrandi. Étant donné le principal caractère de la maison mauresque, qui est d'être relativement petite, il est permis de blâmer cet agrandissement comme contraire à l'esthétique locale et aux règles du genre. Et cependant comme appropriation de cette esthétique aux convenances et aux besoins modernes, je trouve la tentative plutôt heureuse. D'autres maisons ont été strictement conservées, ramenées à une unité de style, dont les indigènes, pas plus que nos pères, d'ailleurs, ne se souciaient. Il faut voir comme ils se meublent, comme ils décorent leurs intérieurs et les saugrenuités architecturales dont ils s'avisent. L'entretien, la conservation, l'unité de style, le souci et le culte de la couleur locale, tout cela ce sont des préoccupations ou des préjugés de Français et d'Européens, c'est du romantisme esthétique et littéraire, quelque chose, au fond, d'un peu artificiel, qu'il ne faudrait pas

exagérer et dont il siérait peut-être de ne retenir que la tendance essentielle : le respect des œuvres du passé et le désir d'en conserver le plus possible.

Conserver le plus possible du vieil Alger, cela est bien. Mais nous aurons beau faire pour retarder une dissolution inévitable, la vie moderne, de plus en plus envahissante et trépidante, ne veut pas abdiquer ses droits. Elle finira par tout recouvrir. En attendant ce désastre douloureux aux cœurs sensibles, l'Alger actuel, tel qu'il se présente à nos yeux, nous offre encore d'abondantes consolations.

Pour ma part, je ne connais rien, dans toute l'Afrique du Nord, de plus original ni de plus pittoresque que le vieil Alger pris dans son ensemble. Seulement il faut se donner la peine de l'aller voir et, quelquefois, de le découvrir : le touriste qui passe n'en a pas le temps, ou n'en a cure. Il faut entrer dans les maisons, quand on le peut. Je ne dis pas qu'elles soient extraordinaires, qu'elle aient une valeur d'art bien grande, mais elles sont curieuses, colorées et toujours amusantes pour un peintre de mœurs et un amateur de notations pittoresques. Ces vieux logis regorgent dans tous les quartiers, — par exemple, celui qui est compris entre la cathédrale et la place Randon, entre la rue de Chartres et la rue Bab-Azoun. Les portes et les portails barbaresques, les patios à colonnettes et à boiseries indigènes y abondent. Pareillement dans la rue de l'État-major, la rue Socgemah, la rue du Locdor et combien d'autres! Et du côté de Bab-el-Oued, presque tout le vieux quartier de la Marine, avec ces étonnants couloirs, souvent voûtés, qui s'appellent la rue Eginaïs, la rue des Numides, la rue Micipsa, la rue des Lotophages, la rue Macaron, — et la rue Bisson, avec ses zigzags, ses étages en surplomb, ses murailles badigeonnées d'azur et d'orangé. Ces ruelles ont une intensité de couleurs et d'odeurs et surtout un aspect farouche qui n'appartiennent qu'à elles. Enfin la maison algérienne a un style et une disposition particulières, dont on retrouve, ici, toutes les caractéristiques. C'est l'ancienne maison gréco-latine adaptée à une population de corsaires et de marchands africains. Elle rappelle les logis des marchands et des armateurs dans les vieux quartiers de Gênes ou de Livourne. On sait, d'ailleurs, que, pendant des siècles, les relations commerciales ont été constantes entre Alger et ces deux villes.

L'influence italienne, livournaise et gènoise, est évidente sur la vieille maison algérienne.

Malgré cela, elle a sa physionomie irréductible. De même la vieille rue algérienne, surtout dans les quartiers de la haute ville. Nulle part, je n'ai rencontré l'équivalent de la rue de la Mer Rouge, de la rue du Diable, de certains endroits de la rue Kléber, — et j'en passe, dont les noms ne me reviennent pas en ce moment. Assurément, cela est rude, malpropre et malodorant : la couleur locale, en Islam, ne sent pas bon. Mais quelle couleur ! Quelles oppositions de lumière et d'ombres ! Et aussi quelle immobilité des mœurs et du costume ! Après quarante ans bientôt, je retrouve ma vieille Casba à peu près intacte. Ils ont l'électricité, le gaz ou le pétrole. Ils usent de nos tramways, de nos taxis et de nos chemins de fer. Ils fréquentent nos écoles et nos dispensaires, mais le vêtement et les habitudes de vie n'ont pour ainsi dire pas bougé. Mêmes guenilles, même saleté, mêmes nourritures, même boissons, mêmes gestes, même langage, même attitude à l'égard de l'étranger. Les deux peuples, le néo-africain et l'autre, ne sont pas encore mélangés. Beau sujet de méditation, abondante pâture pour celui qui veut voir et observer. Mais il ne suffit pas de se déplacer pour voir et pour observer : c'est encore un art qu'il faut apprendre.



AYANT ainsi vérifié, rafraîchi et revivifié mes impressions d'autrefois, — et convaincu plus que jamais qu'Alger est incomparable, — j'étais dans les meilleures dispositions pour me mettre à la recherche du vieil Alger de 1830.

Il faut avouer que ce n'est pas commode. Par une aberration incompréhensible, cette période de la conquête semble à peu près ignorée des Algériens comme des Français d'aujourd'hui. On dirait que nous avons honte de nous en souvenir, que nous voulons à toute force jeter un voile sur ce que nous avons fait de plus glorieux au XIXe siècle, sur l'entreprise qui honore le plus la France moderne et qui lui a le mieux réussi. Les premières années de notre arrivée en Afrique sont plongées dans une demi-obscurité. Les documents sont rares et d'assez médiocre qualité. Les lieux mêmes où se passèrent les principaux faits de la campagne ne sont pas toujours fixés avec

précision. Pour les principaux édifices de la ville, comme pour les rues, on voudrait qu'un plan et un état des lieux eussent été dressés avec soin et dans le plus petit détail. En 1833, c'est-à-dire trois ans seulement après la conquête, Berbrugger publia un plan d'Alger. Je l'ai vainement cherché en librairie. Il faut l'aller consulter au Ministère de la Guerre, ou à la Bibliothèque nationale. Quant à l'ancienne Casba, il faudrait recourir sans doute aux archives du Génie : démarche assez délicate. Ces archives s'ouvriraient-elles à des profanes et, au surplus, qu'y trouverait-on? Cependant, la tentative serait tout particulièrement intéressante, puisque cette citadelle était la résidence du Dey pendant les événements de 1830, que ce fut l'objectif de nos opérations militaires et qu'enfin c'est par là que nos troupes pénétrèrent pour la première fois dans la ville conquise.

Mais qu'est-ce, au juste, que la Casba ?... C'est proprement la vieille forteresse turque, dont les débris dominent encore l'Alger d'aujourd'hui. Les officiers du temps de la conquête l'appelaient ordinairement la *Casauba :* prétexte à toute espèce de calembours. Pour nos troupiers, cette « case-aux-bas » était une mine de bas de soie abandonnés par les odalisques du harem et dont chacun se promettait de rapporter au moins une paire à sa promise. Bientôt, c'est le mot de « Casba » qui prévalut et, peu à peu, cette dénomination fut étendue à toute la partie supérieure de la ville indigène contiguë à la Casba proprement dite.

Or, au cours du XIXe siècle, l'ancienne citadelle du dey Hussein a été en grande partie détruite, bouleversée et mutilée. Le Génie y a construit des casernes, a démoli un certain nombre de bâtisses et remanié celles qui subsistent au point de les rendre à peu près méconnaissables. La disposition primitive ne se laisse pas deviner facilement. Aujourd'hui, la Casba est un dédale de bâtiments militaires modernes, de magasins, d'arsenaux, de poudrières, de mosquées désaffectées, de palais et d'écuries, de cours intérieures et d'une infinité de petits réduits.

Au milieu de cette confusion, émergent deux corps de bâtiment principaux : l'un qui était la résidence du Dey, — du moins une résidence intermittente; l'autre qui occupe la partie la plus élevée de la citadelle et qui, paraît-il, était habité par le bey de Tittéri, quand il venait rendre visite au dey d'Alger, son

suzerain. Ce grand vassal avait ainsi son hôtel, — il avait également une maison de campagne, — dans la capitale de la Régence, comme chez nous, au moyen âge, les grands feudataires de la couronne possédaient un hôtel à Paris.

Avouons tout de suite que ces deux logis déçoivent quelque peu les visiteurs, qui s'attendent à des choses extraordinaires. Ainsi furent déçus les officiers du général de Bourmont lorsqu'ils y entrèrent le matin du 5 juillet 1830. Éblouis par des descriptions fantaisistes autant que naïves, ils s'étaient imaginé un palais féerique et ils tombaient dans une espèce de caserne, d'aspect assez rude et primitif.

Pour ce qui est de l'ancienne habitation du Dey, les bâtiments se développent autour d'une cour intérieure, dont la nudité décorative serait plus frappante encore sans les massifs de bananiers et la fontaine de marbre blanc qui en occupent le centre. Deux étages d'arcatures quelconques, assez lourdes et surbaissées, supportées par des colonnettes en marbre, du type ordinaire, — et, couronnant ces deux étages, une galerie rectiligne, également soutenue par des colonnettes et munie de l'habituelle balustrade en bois sculpté et ajouré : voilà toute la décoration des trois faces principales. Qu'on y ajoute les gênoises qui courent au bord des toits et des galeries, les bandelettes de faïences peintes qui prolongent chaque colonnette, — et l'on aura à peu près tout dit. Ces faïences, aux simples dessins géométriques, aux couleurs crues et peu variées, sont, elles aussi, du type le plus ordinaire. En somme de grandes surfaces blanches, une ordonnance architecturale réduite à sa plus simple expression, sans autre détail saillant que le fameux « pavillon de l'éventail » qui se détache de la galerie supérieure et qui, par deux jambes de bois, s'appuie sur les arcatures du second étage.

C'est là, paraît-il, que le dey Hussein, au cours d'une vive explication avec notre Consul, aurait frappé celui-ci d'un coup de chasse-mouches, — injure, qui, jointe à une foule d'autres griefs, aurait motivé l'expédition de 1830. On a contesté l'exactitude du fait, qui, d'ailleurs, se passa sans témoins. On a contesté aussi le lieu de la scène. Pourtant il me semble assez vraisemblable de la placer ici, dans cet étroit kiosque, où il est difficile de recevoir plusieurs personnes et dont les petites fenêtres, la plupart tournées vers la cour, ne permettent guère

de voir ce qui se passe à l'intérieur. Ainsi le coup d'éventail aurait été donné sans témoins. J'ajoute que ce devait être l'usage des hauts dignitaires algériens d'alors de recevoir les Infidèles dans une de ces annexes nettement séparées du reste de l'habitation. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare, pour nous autres Européens, d'être ainsi reçus par de hauts dignitaires marocains. Quoi qu'il en soit, la scène de l'éventail ne peut être placée que dans ce bâtiment de la Casba. Et il n'y a aucune raison sérieuse pour que ce kiosque, consacré par la tradition, — ce lieu historique, — ne soit pas pieusement conservé et entretenu par nous comme le point de départ d'une immense conquête et comme le berceau de notre Empire africain.

Malheureusement ce pavillon de bois est fort vermoulu. Ses vernis s'écaillent et les couleurs de sa décoration se devinent à peine. On a l'impression qu'il menace ruine. La riche Algérie d'aujourd'hui se doit d'éviter ce scandale. Je suis sûr que les autorités et les administrations compétentes ne le laisseront pas s'accomplir.

Ne croyons pas pourtant que ce vieux logis, ainsi banalisé, ne ménage aucune surprise. Il y a là, surtout au dernier étage, un assez grand nombre d'appartements, quelques-uns groupés autour de patios à colonnade et dont les plafonds de bois peint ou sculpté sont encore fort jolis. Mais la pièce capitale, c'est ce qu'on appelle « la salle du trône », — un vaste patio couronné d'une coupole, au pavé de marbre blanc, et, tout autour, un portique soutenu par d'assez belles colonnes torses, de provenance évidemment italienne, — des colonnes dont le fût est lisse et qui, comme dans les mosquées, devaient être gainées d'étoffe ou d'alfa. On a fait de ce lieu somptueux une salle des fêtes pour le régiment, avec un théâtre dans le fond, un théâtre en planches et en plâtras, des guirlandes de papier et des drapeaux tricolores : ce qui donne à cette belle salle, malgré ses marbres, sa coupole et sa colonnade, une apparence de guinguette foraine. On a là le sentiment d'une profanation, ou plutôt d'une négligence, d'un laisser-aller, qui causent une impression pénible.

A l'autre extrémité, au point le plus élevé de la citadelle, le palais du bey de Tittéri offre un aspect extérieur plus original, une décoration intérieure plus variée et plus luxueuse : il est rattaché au précédent par un rempart en terrasse, qui

forme entre les deux logis comme un promenoir aérien, d'où la vue sur Alger et sur le golfe est fort belle. Mais hâtons-nous de répéter que le mot de « palais » ne saurait être pris à la lettre : c'est une façon européenne de parler. Les hautes murailles toutes nues sous leur enduit de chaux, avec leurs petites fenêtres grillées, leurs surplombs et leurs saillies irrégulières, ont cependant une physionomie qui ne manque pas de pittoresque. Au dedans, c'est un fouillis de petites pièces en enfilade, où l'on a eu toutes les peines du monde à loger nos officiers et sous-officiers. Ces vieux appartements barbaresques sont obstinément rebelles à l'habitation française. On a beau essayer de les moderniser, de les rendre moins inconfortables, y mettre le gaz et l'électricité, les garnir de nos meubles, y percer des ouvertures, les couper et recouper en tous sens, on n'arrive pas à leur ôter leur caractère maugrebin, leur disposition hostile à toutes les convenances du Roumi. Je plains sincèrement les malheureux officiers obligés de camper dans ces galetas, — et je le déplore d'autant plus que, pour les y installer, il a fallu abîmer, saccager ou détruire une foule de choses charmantes.

Sous la table de salle à manger, ou sous le lit de milieu, venus du faubourg Saint-Antoine ou de chez Dufayel, il y a des faïences qui, quelquefois, sont merveilleuses de coloration, de dessin et de tonalité. Les mêmes carreaux de céramique ancienne décorent la cuisine, la salle de bain, l'escalier. Cette suspension bourgeoise tombe d'un plafond en bois peint, avec des caissons, des rosaces et des moulures dorées, le tout dans le plus pur goût mauresque de 1830, c'est-à-dire italo ou hispano-barbaresque. Ce qu'il y a de plus curieux peut-être dans cet antique hôtel des beys de Tittéri, c'en est la partie qui semble la plus ancienne et qui se déploie autour d'un patio à arcades et à colonnettes. Il y a là quelques belles portes, du type algérien courant. Je parle de portes intérieures, de portes d'appartements, et non de portails extérieurs. Comme portails, les deux plus imposants de la Casba se trouvent au palais du Dey, — l'un qui donne accès à l'ancienne salle de justice et l'autre qui conduit à la salle du trône. Ceux-là ont de réelles prétentions architecturales : ils sont de style italo-turc et d'une ornementation surchargée qui s'accorde assez bien avec les fioritures calligraphiques des inscriptions arabes sculptées aux frontons. Enfin ils étaient polychromés de cou-

leurs violentes qui ajoutent encore à l'impression de lourdeur. Je préfère de beaucoup la porte algérienne de type classique, cette porte créée à Carrare par les marbriers italiens ou copiée par eux sur les vieilles portes puniques et romaines de l'Afrique ancienne. Elles sont très simples, mais non dépourvues d'une certaine élégance : jambages et linteaux de marbre blanc, encadrant un arc surbaissé, sans autres ornements que le croissant de Tanit, à droite et à gauche, — une guirlande de fleurs au fronton et des rosaces sur les côtés. Les vantaux sont en bois polychromé, quelquefois d'un travail assez ingénieux et compliqué, mais d'un art élémentaire. Ce qu'il y a de plus joli, en somme, ce sont les plafonds, eux aussi d'un art fort peu raffiné et qui sentent la facture italienne. Ces plafonds de bois, divisés en petits caissons carrés, ou bien d'une forme ovale, coupés par des rayons qui partent du centre comme du calice d'une fleur, sont décorés de fleurettes peintes : des roses, des coquelicots, des pivoines, des œillets aux tons extrêmement vifs, qui se sont éteints sous une poussière de vétusté.

Tout cela est passablement puéril, mais, dans sa fraîcheur, devait être amusant et gai à l'œil, surtout dans la pénombre de ces petites pièces qui ne sont guère éclairées que par la porte d'entrée et par d'étroites fenêtres en stuc et en verres de couleur. Actuellement tous ces logis sont fort délabrés et misérables. Comment ose-t-on loger nos officiers dans de pareils taudis? On me dit que les crédits alloués par l'État pour l'entretien de ces bâtiments militaires sont d'une modicité dérisoire. On me dit même le chiffre, que je n'ose pas répéter, tellement il me paraît invraisemblable. En tout cas, il est trop sûr que ces charmants plafonds mauresques sont régulièrement inondés par les gouttières des terrasses percées comme des écumoires. Ils sont presque tous vermoulus : un jour ou l'autre, ils s'écrouleront sur la tête des infortunés habitants de ces tristes réduits. Et il est non moins sûr que les portes en bois sculpté et colorié s'en vont morceaux par morceaux et que leurs vernis s'encrassent de plus en plus, — enfin que les faïences des revêtements et des pavés, qui sont souvent de minuscules merveilles de coloris, se fendillent et s'effacent, quand elles ne sont pas brutalement arrachées par des mains ignorantes ou cupides.

Et pourtant il me semble qu'il y aurait moyen de sauver

ces lieux historiques, — je veux dire tous les bâtiments anciens de la Casba. Il paraît qu'on va construire, en face du Jardin d'essai, un grand musée tout neuf, où l'on abritera l'art algérien tant ancien que moderne. Il me semble que, pour l'art indigène, le musée est tout trouvé. Les débris du vieil Alger de 1830, c'est ici qu'il conviendrait de les rassembler, — dans ce cadre authentique et parfaitement approprié à une telle destination. On pourrait même faire davantage. On pourrait tenter une reconstitution de la vie algérienne d'alors, — décoration intérieure, mobilier, costume, ustensiles et usages de toute sorte. Cette résurrection historique me paraît indiquée pour le prochain Centenaire. Nous échapperions ainsi au reproche, — que ne nous épargnent pas les étrangers, — de profaner comme des barbares nos plus glorieux souvenirs et les trophées de nos conquêtes. Le vieux palais du dey Hussein, comme celui du bey de Tittéri, prendraient un éclat et un intérêt qu'ils n'eurent très probablement point sous leurs anciens maîtres, mais qui seraient tout à l'honneur de la France et de l'Algérie d'aujourd'hui. Je suis persuadé qu'on peut réaliser là une très belle chose, — et cela dans un délai très court et à moins de frais que tous les projets en instance ou en voie d'exécution.



DANS leur état actuel, les bâtisses mauresques ou turques de la Casba sont donc une morne déception pour le visiteur. Mais les maisons citadines et les villas datant de l'époque de la conquête ont plus de caractère et sont mieux conservées. Des unes et des autres il existe un très grand nombre.

Parmi les anciennes villas mauresques, pour ne citer que les plus connues : le Palais d'Été, le Bardo, la villa Francis, la villa Yousouf, la villa de la Fontaine bleue... En ville, la maison du Général commandant la cavalerie, rue de l'État-Major; la maison du Premier Président, rue Socgemah; celle du Colonel du Génie, rue Philippe; celle du Général du Génie et toutes les maisons avoisinantes, toute cette agglomération de vieilles bâtisses mauresques qui, à l'extrémité du boulevard de l'Amiral Pierre, dominent la mer et les écueils. Enfin l'Amirauté elle-même, dédale de bâtiments qui n'ont guère changé depuis les temps lointains de l'occupation. Les cor-

saires avaient établi là leurs casernes, leurs magasins, leurs arsenaux, leurs chantiers de construction. Malgré leurs appropriations nouvelles, ces bâtiments ont conservé leur physionomie ancienne. Il en est de même pour l'antique fort du Peñon construit par les Espagnols, comme l'atteste une fière inscription en belles majuscules latines et dans le plus pur castillan. Ce fort occupait un îlot aujourd'hui rattaché au rivage par une jetée, mais qui, au XVIe siècle, en était isolé et tenait la ville sous ses canons. On ne peut s'empêcher d'y songer avec un sentiment d'admiration : il fallait un rude courage pour s'installer sur ce rocher battu par une mer peu clémente et rester là, des semaines et des mois, à épier l'infidèle, sous la menace perpétuelle d'un assaut et au risque de mourir de faim et de soif, sans parler des supplices atroces qui attendaient les prisonniers des Barbaresques.

De toutes ces vieilles bâtisses, le morceau capital est assurément la maison du Général du Génie. Elle ressemble fort, comme disposition ou comme décoration, aux autres maisons les plus vantées d'Alger, — par exemple l'Archevêché ou la Bibliothèque de la rue de l'État-major. Seulement la situation en est plus heureuse et les dimensions, du moins pour certaines parties, en paraissent plus considérables.

Comme à la Bibliothèque, on y pénètre par un fort beau vestibule stuqué et lambrissé de faïences bleues, avec des arcatures soutenues par de jolies colonnettes de marbre blanc. L'escalier du premier étage débouche sur le patio traditionnel, ni plus ni moins riant et agréable, sous ses faïences et ses marbres, que les autres patios algériens. Mais les plafonds, comme les pavements, sont d'une beauté singulière et que je puis dire unique, du moins à Alger. Ils sont plus soignés et, si l'on ose employer ce mot, plus artistiques qu'à la Casba. Ce sont toujours des plafonds en bois peint, avec des caissons, des moulures, des rosaces et des cartouches, dont quelques-uns, assez curieusement sculptés, représentent des poissons et des fruits, motifs de décoration que je n'ai retrouvés nulle part. Mais le plus joli, ce sont les faïences, surtout celles du grand salon, qui sont d'une variété et d'une douceur de tons vraiment extraordinaires. Ces azulejos, de provenance très probablement étrangère, forment comme un semis de fleurettes aux nuances passées, — gris, rose, vert ou bleu. Les

verts, les bleus, les bruns et les jaunes sont les couleurs dominantes. Et, pour accompagner cette décoration des parquets et des murs, des étagères mauresques, dont le type a complètement disparu en Algérie et que je n'ai rencontré qu'au Maroc, des étagères en bois peint, elles aussi, dont les courbes ventrues, les bordures flexibles et sinueuses font le tour des appartements et dont les fleurettes aux tons incarnadins rehaussent les nuances amorties du pavement et des parois lambrissées. Ces boiseries légères sont d'un travail un peu primitif, mais le coloris en est éclatant : cela suffit pour des yeux africains. Enfin, les habituels accessoires de ce genre d'appartement : des armoires, ou de simples niches sans volets, creusées dans les murailles...

Pour moi, le plus grand charme de ce logis, qui, autrefois, devait être silencieux et secret, c'est la vue dont on jouit du haut de la terrasse ou du jardinet qui surplombe la pleine mer, vue dont on peut jouir également dans le grand salon, sur les divans disposés le long des murs. Par les temps de grand calme, au mois de juillet ou au mois d'août, quand les eaux ne sont plus qu'une moire liquide, nuancée des plus suaves et des plus insaisissables reflets, quel divin spectacle, quelle volupté de rêver ici, jusqu'au moment où tout s'efface dans les brumes crépusculaires !...



Et maintenant je crois avoir assez vu de ces maisons algériennes pour m'en faire une idée raisonnable.

Leur caractère essentiel est de se ressembler toutes. Elles paraissent copier et répéter indéfiniment un type canonique et immuable. Pour moi, trois éléments qu'on retrouve partout, distinguent la maison algérienne : la porte en plein cintre, aux linteaux et aux jambages de marbre, apportée toute faite de Livourne ou de Gênes, le patio avec ses galeries superposées d'arcades et de colonnettes, les surplombs soutenus par des rondins en bois de palmier ou de thuya; ajoutons-y, si l'on veut, le long vestibule dallé de marbre blanc et lambrissé de faïences qui conduit à la cour intérieure. La seule différence de l'une à l'autre, c'est le plus ou moins de somptuosité de la décoration et des matériaux, ou encore le plus ou moins d'ampleur de la bâtisse, enfin des proportions plus ou moins heu-

reuses. La forme et la disposition sont à peu près invariables. Pas ombre d'invention, pas d'art proprement dit, à moins de confondre l'art avec le métier.

Et pourtant il y a un prototype de la maison algérienne!... Qui l'a inventé? Dire que c'est un produit naturel du sol est une plaisanterie. Voilà longtemps que nous ne croyons plus, en art, aux générations spontanées. En tout cas, si c'était une création du génie indigène, elle serait de date assez récente. Les plus anciennes de ces maisons ne remontent pas au delà du XVIII[e] siècle. Mais, si l'on songe que, depuis les temps les plus reculés, l'architecture africaine est venue du dehors, que, sous le régime turc, la plupart des édifices de quelque importance ont été construits par des étrangers, des Italiens, des Français ou des Espagnols, — si l'on songe au grand nombre de renégats chrétiens qui vivaient en Barbarie et qui y représentaient, si l'on ose dire, l'élite civilisée, en tout cas l'élément actif, commerçant et entreprenant, et non seulement aux renégats, mais au grand nombre de captifs venus de tous les pays de l'Europe, parmi lesquels il y avait des artisans et quelquefois des artistes de toute sorte, enfin aux ouvriers étrangers amenés et payés par les corsaires et commerçants algériens, — si, d'autre part, on tient compte de ce fait que les matériaux employés pour la décoration, colonnes, jambages et linteaux des portes, faïences émaillées et vernissées, sans parler des bois de construction, que tout cela est venu d'Italie, d'Espagne ou de Hollande, — on sera amené à considérer la maison algérienne comme une création de l'Européen s'efforçant d'adapter la vieille maison gréco-latine aux exigences d'une religion et d'une civilisation nouvelles. Le type une fois trouvé aurait été répété mécaniquement, soit par des ouvriers étrangers, soit par des ouvriers indigènes plus ou moins stylés ou influencés par les premiers.

Quoi qu'il en soit, la maison algérienne a son originalité, son caractère propre, qui la distingue de la maison tunisienne et surtout de la maison marocaine. Je ne reviens pas sur les trois éléments distinctifs que j'indiquais plus haut. En général, cette maison est petite, comme il sied dans une ville resserrée, où l'espace manque et où le terrain est cher. D'ailleurs les plus petites sont aussi les plus jolies, par exemple l'Archevêché d'Alger, la Bibliothèque de la rue de l'État-major. A propre-

ment parler, c'est de la maçonnerie plus que de l'architecture, puisque l'invention n'a pour ainsi dire aucune part dans ces bâtisses stéréotypées. Pas de sculpture non plus, à moins qu'on n'appelle ainsi le tour de main du marbrier, qui a donné un galbe plus ou moins élégant à ces colonnettes exécutées en série. Toute l'ornementation consiste en des stucages, assez peu variés, des faïences et des boiseries. Si les balustrades et les portes peuvent être des produits indigènes, les plafonds peints ou les volets d'armoires, — de facture assez grossière d'ailleurs, — trahissent souvent la main de barbouilleurs italiens. Pas d'ébénisterie proprement dite, pas de meubles, sauf quelques coffres aux ferrures et aux enluminures naïves, des braseros, des chandeliers et des lanternes. En Afrique, le meuble de bois se fendille facilement sous l'action de la chaleur. Il se verrait mal d'ailleurs, et serait encombrant dans ces petites chambres obscures. Ainsi, le mobilier est réduit au strict nécessaire, ce qu'il faut pour se reposer, dormir, boire ou manger : des coussins, des divans, un tabouret supportant un plateau.

En somme, le décor intérieur de la maison algérienne, comme de la maison africaine, en général, se borne à simuler l'étoffe sur des murs ou des pavés nus. Tout est en étoffe, en cuir, ou en sparterie. Imiter l'étoffe brodée, ou la dentelle, les cuirs gaufrés et dorés, les nattes multicolores, les répéter en quelque sorte sur les dallages, les murs ou les plafonds, on dirait que c'est l'unique préoccupation de l'ornemaniste africain. Ce sont les stucages surtout, les stucages polychromés, qui imitent le mieux la broderie et la dentelle. Rien de plus féminin que ce décor : en somme, de l'étoffe partout, — réelle ou simulée, — de la soie, du velours, de la guipure, le cuir lisse et voluptueux des coussins, le cuir rugueux des tentures murales : quelque chose de riche, de chatoyant à l'œil, de moelleux, de profond, de sensuel, de presque animal. Et les couleurs, les broderies et les dentelles des étoffes se continuant dans les arabesques des stucages, les figures et les couleurs des azulejos, les fleurs illusoires des vitraux de plâtre, qui luisent dans ces blancheurs, comme des orfèvreries translucides. Briques, faïences et plâtras, chiffons coloriés et brodés, ce décor infiniment léger, futile et fragile est fait pour des femmes, — des femmes prisonnières. Tout, ici, flatte leurs sens, depuis la fraîcheur de la vasque, ou le jet liquide fusant au milieu de

la cour, jusqu'aux émeraudes et aux topazes lumineuses des petits vitraux de stuc. Rien qui fasse penser, rien qui rappelle la vie, sinon végétative. En revanche, une délectation continue des sens, un appel aux sensations élémentaires de la vue et du toucher. De là ce qu'il y a de puéril, d'illogique et, souvent aussi, d'amusant et de charmant, dans ces décors d'intérieurs. C'est de l'art, si l'on veut, mais assurément inférieur, et si loin du nôtre! Quelle différence avec nos ensembles décoratifs! Entre un de nos salons Louis XV et une de ces petites chambres mauresques, il y a la même distance qu'entre un palais et une tente de nomade. Et cependant cela plaît, cela plaît même beaucoup, on ne sait par quel sortilège, car les moyens employés sont, la plupart du temps, rudimentaires.

Et c'est pourquoi je comprends l'exclamation d'un Oriental devant qui je me pâmais candidement sur je ne sais plus quel vieux logis musulman visité au Caire : « Ah! monsieur, que dites-vous là? Un hôtel du XVIIIe siècle, au bord du quai, dans l'île Saint-Louis, voilà mon rêve!... » Et c'est pourquoi aussi je comprends le goût de nos compatriotes d'Alger pour la villa mauresque, une villa moderne, ou de construction ancienne, adaptée à nos convenances de Latins et d'Européens, car la vraie maison mauresque est une prison. Oui, cela est charmant, — pour une saison : l'intimité du patio, le soleil sur les marbres et le jet d'eau de la vasque épanoui dans la lumière matinale, la riche gamme de nuances des azulejos, les dentelles et les broderies des stucs, les fleurettes naïves des plafonds peints, les joyaux des vitraux et, près du divan, une fenêtre, ouverte sur la mer, une large baie où s'encadre, avec les cyprès et les carrés de roses du jardin, la molle courbe des rivages, et devant laquelle on s'éternise à contempler la féerie des heures et les belles lignes de la terre...

LOUIS BERTRAND.

(A suivre.)

LES BOUCHES CLOSES

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV

André passa le fleuve sur le Pont-Vieux et s'engagea dans la rue conduisant au quartier de cavalerie. Au couchant, quelques lueurs mauves traînaient encore, derrière les hauteurs de la forêt de Belmare. Mais déjà la ville était noire. Aurait-il le temps de faire la visite à laquelle il s'était décidé ? Par un ordre reçu dans l'après-midi, tous les officiers de son demi-régiment devaient être à neuf heures au quartier, prêts à marcher avec leur troupe. Un meeting avait lieu à la salle Ferrer auquel étaient conviés tous les groupements révolutionnaires ou pseudo-révolutionnaires. Les organisateurs s'étaient engagés à empêcher toute manifestation et toute formation de cortège à la sortie Mais étaient-ils sincères ou seraient-ils écoutés ? Fauvarques, à tout hasard, avait demandé au préfet le concours de la troupe.

André comptait aller, avant dîner, rendre visite au capitaine trésorier Lebouq, le père Lebouq comme on l'appelait, dont il attendait un conseil utile. En raison des ordres reçus, il dut rentrer vivement chez lui, dîner tôt, s'équiper. Cela fait, ayant encore une heure devant lui, il décida de tenter sa visite avant de rejoindre le quartier Kellermann.

Depuis sa dernière scène avec Lucienne au sujet de Fauvarques, il ressentait une écrasante tristesse. Sa vie lui apparaissait comme définitivement brisée et il s'accusait d'en avoir été

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

le propre démolisseur. Remords plus perfide qu'un poison et dont il avait juré de se libérer. Sans doute il avait agi loyalement en se dressant entre sa femme et cet homme. Mais il remontait plus haut dans la genèse de leur querelle et, à la source, il trouvait à son compte une lourde faute. Comment avait-il pu laisser Lucienne s'immoler à sa place? Comment avait-il osé accepter qu'elle sortît de son rôle d'épouse et de mère?... Sans doute, en acquiesçant, il n'avait pas été sans éprouver un léger pincement de cœur, mais il ne s'était pas révolté, lui, le chef, devant ce bouleversement des rôles; il avait lâchement cédé à la facilité d'une solution honteuse pour lui. Il lui fallait trouver le moyen de racheter sa faute et ce moyen, le père Lebouq seul pouvait l'aider à le trouver. Celui-ci, il ne s'en cachait pas, travaillait chaque soir jusqu'à minuit pour faire vivre sa nichée, une femme et cinq enfants. Il lui servirait de tuteur et de guide.

Lebouq habitait, près du quartier Kellermann, une petite rue toute de guingois, sorte de venelle traversant un îlot potager parsemé de maisons d'aspect campagnard, peuplé de maraîchers et de pépiniéristes. Il logeait dans une bicoque élevée d'un étage à la frontière d'une cour et d'un enclos garni de serres et d'espaliers.

Une fenêtre éclairée servit de phare à André. Il l'atteignit non sans peine, car la nuit maintenant était opaque et des charrettes, des herses encombraient la cour. Ne trouvant point de sonnette, il frappa. Presque aussitôt la porte s'entrebâilla et il aperçut le père Lebouq lui-même, reconnaissable dans l'ombre à son crâne nu comme la main.

— Ah! par exemple! C'est vous, Geslain? Quel bon vent? Mais entrez donc. Nous avons achevé de dîner.

— Je m'excuse, dit André avec timidité, mais j'aurais à vous dire... à vous demander quelque chose de très important.

— Entrez, entrez.

Une porte ouverte éclairait faiblement le vestibule, sorte de couloir blanchi à la chaux d'où partait un escalier de bois conduisant à l'étage. Le capitaine Lebouq, prenant André par le bras, le força à pénétrer dans la pièce éclairée. C'était une salle assez grande, tenant à la fois du salon et de la salle à manger et meublée avec simplicité. Une modeste suspension de cuivre, voilée de percale rose, supportait une lampe à pétrole et

éclairait la table garnie de moleskine. Une petite fille et un petit garçon, installés sous la lampe, jouaient aux dames, tandis qu'au fond une grande jeune fille, vêtue d'un sarreau à petits carreaux blancs et bleus, rangeait de la vaisselle dans un bahut. A l'entrée de l'officier, le silence se fit, les deux enfants se levèrent de leur siège et chacun resta immobile. Trois paires d'yeux agrandis par la stupéfaction convergèrent vers l'intrus.

— Excusez Mme Lebouq, dit le trésorier en s'avançant; elle est au-dessus et s'occupe à coucher nos deux derniers. Les enfants, venez saluer M. Geslain et décampez. Nous avons à causer.

— Je suis désolé... commença André.

— Ta, ta, ta... C'est moi qui suis désolé de n'avoir pas un coin convenable pour vous recevoir. Mais nous n'avons que quatre pièces et une petite cuisine, et nous sommes sept! Allez donc parler d'un salon ou d'un bureau! Voici mes trois aînés : Albert, Jeanne-Marie et Julie.

L'un après l'autre, les deux enfants d'abord, la jeune fille ensuite, vinrent saluer l'officier, puis ils sortirent et l'escalier retentit de leur galopade et de leurs rires.

— Asseyez-vous, cher ami, je suis tout à vous.

Ils prirent place en face l'un de l'autre. Lebouq se cala soigneusement sur sa chaise comme pour écouter une longue confidence. Sa physionomie avait à la fois quelque chose de touchant et de comique. Une formidable moustache blanche relevée en crocs et des sourcils en broussaille contrastaient avec des joues d'enfant, charnues et roses, et un regard où s'épanouissaient, étroitement mêlées, bonté et force d'âme.

« Il vaut mieux que moi, songea André en le regardant, et comme j'ai follement tardé à chercher ici mon modèle! » Car il devinait quelle somme de courage et de persévérance se dissimulait sous cette simplicité, sous cette apparence bonasse.

— Mon cher Lebouq, dit-il, je viens vous demander votre aide. Cela, je vous l'avoue, m'a coûté un peu. Manque d'habitude. Mais il le faut..., il le faut. En ce moment, Lebouq, je suis un homme qui va à la dérive.

Il se tut. Pourquoi une demande si naturelle était-elle si difficile à formuler? Péché d'orgueil, sans doute. Avouer sa faiblesse lui paraissait un dur châtiment, à lui dont tous, officiers et soldats, vantaient le caractère, l'énergie, le don du com-

mandement. Le capitaine Lebouq ne disait rien, mais ses yeux fixaient les yeux de Geslain, comme s'il eût voulu le pénétrer jusqu'à l'âme et lui faire don de son propre courage. Légèrement penché en avant, les deux poings sur les cuisses, les coudes écartés, il sollicitait la confiance de tout son bon vouloir, de toute son affection.

André poursuivit :

— Mon beau-père, vous le savez, est mort il y a six mois et présentement nous n'avons que ma solde pour vivre, moi, ma femme et mes deux enfants. Joindre les deux bouts! Jamais je n'ai si bien compris ce que ces mots ont de pathétique, tout ce qu'ils impliquent d'impossibilité dans mon cas. Privations, économies, lésineries même, tout a été inutile. Je dois y renoncer. Et cependant je veux, je veux de toutes mes forces, trouver le moyen de subsister sans abandonner un métier que j'aime et où je considère que mon devoir est de rester. Alors, Lebouq, connaissant votre force de volonté, votre ingéniosité, je me suis dit : « Il ne refusera pas de me conseiller, de me guider, de m'arracher à l'abîme où je glisse. » Et me voilà. Dites, voulez-vous?

Le capitaine Lebouq passa sa main sur son crâne, réfléchit un instant, puis :

— Ce n'est pas facile, fit-il.

On eût dit qu'un combat se déchaînait en lui-même et André fut saisi de crainte. Allait-il être abandonné à sa détresse? Mais le visage de Lebouq se transformait. Cette lutte secrète, il la livrait contre sa propre émotion. Il souffrait de ne pouvoir tout donner de lui-même pour faire cesser le chagrin qui se confiait à lui. Il se pencha un peu plus et, mettant sa main sur l'épaule d'André :

— Cher, cher vieux camarade, dit-il, vous avez bien fait de venir. Le père Lebouq a connu des moments semblables; il comprend votre angoisse. Songez, Geslain. Quand, étant adjudant, j'ai été nommé sous-lieutenant, — cela ne date pas d'hier, — j'étais marié et j'avais déjà un enfant. Nous avons dû quitter notre logement du quartier de cavalerie, louer un appartement, vivre décemment comme il sied quand on a l'honneur de porter l'épaulette, et, je touchais, à l'époque, à peine un peu plus de deux cents francs par mois. D'autres mioches sont venus. Mais je m'étais juré d'élever cette marmaille comme doivent être

élevés des enfants d'officier, dignement. Et j'ai tenu parole.

Il jeta un regard circulaire dans la pièce demi-obscure et se frotta les mains avec tant de satisfaction que ses manchettes en celluloïd crépitèrent sur ses poignets comme des applaudissements.

— Vous voyez, dit-il, pas de luxe. Ah! dame, non. Pas de domestique non plus, mais du solide, de la propreté, du bien-être. A cela chacun peut parvenir. Loyer modeste, évidemment; quartier peu élégant, mais de l'air, de l'espace pour la jeunesse. C'est l'essentiel. Et puis tout le monde met la main à la pâte, chacun selon ses forces. Mme Lebouq dirige la maison. Ici c'est son domaine et je n'ai à m'occuper de rien.

Il se mit à rire.

— Je n'aurais pas le temps. Comment voudriez-vous? Je suis pris au quartier jusqu'à cinq heures. Je rentre, je me repose, je dîne, et à neuf heures je file boulevard Pasteur, chez le percepteur, où j'aligne des chiffres jusqu'à minuit et d'où j'emporte du travail pour mon dimanche. Grâce à ce petit effort, toute ma nichée pousse vigoureusement et quand je serai hors d'état de le poursuivre, ce sont eux, les chers petits, qui me remplaceront, qui me permettront le grand repos jusqu'au bout. Voilà mon secret, mon cher Geslain.

Il y eut un nouveau silence. André avait baissé les yeux. Par la voix de Lebouq il venait de s'entendre dicter son devoir et il contemplait l'avenir avec rancœur. Était-ce donc cela qu'exigeait la Patrie? Offrir sa vie, abdiquer toute indépendance, être prêt sur un signe à aller se battre à l'autre bout du monde, accepter d'être rayé de la liste des citoyens libres, n'était-ce pas assez de sacrifices? Fallait-il encore être réduit à mener dans l'ombre une existence seconde où, sans répit, même la nuit, un ingrat labeur assurerait la pitance de la femme, des enfants? Il dut faire effort pour imposer silence à sa révolte. Saisissant la main de Lebouq, il la serra chaleureusement.

— Merci, dit-il, vous m'avez montré le chemin. Je le suivrai, moi aussi, jusqu'au bout.

Il s'interrompit, honteux de sa faiblesse à peine domptée en face de tant de modestie et de bravoure. Puis il se décida :

— Pardonnez-moi, dit-il, j'ai encore un autre service à vous demander.

— Parlez, Geslain. Tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai.

— Vous êtes un homme exquis, Lebouq, et vous allez sourire de ma demande. Moi, voyez-vous, je me trouve à cette heure comme un enfant de dix ans qu'on aurait lâché seul dans la vie. Mon passé tout uni ne m'avait pas préparé à de telles embûches. Je suis prêt à travailler de toutes mes forces, mais où? mais de quelle façon? mais avec qui? Comment avez-vous fait, vous? Ne pourriez-vous m'aider, m'épauler pour trouver ce nouveau gagne-pain? Tout seul, j'ai peur de me décourager ou de me révolter si l'on me repousse.

— Je vous comprends, dit avec gravité le capitaine Lebouq. C'est pénible la première fois. Ne vous tracassez pas, mon cher Geslain. Dès ce soir, j'interrogerai, je chercherai. Ah! par exemple, pas d'impatience. J'estime qu'un officier ne doit pas accomplir certaines besognes. Travaillons, soit! Mais, respect à l'uniforme, que diable! J'ai mis plus d'un mois à trouver ce que j'ai. Ce fut dur. J'ai dû emprunter. Mais quand le père Lebouq entre dans le bureau du percepteur, personne n'a envie de sourire, je vous jure. Fiez-vous à moi. Je trouverai.

André se leva.

— Mon ami, dit-il, mon cher ami, je ne saurais vous dire combien je suis ému et quelle gratitude...

— Voulez-vous bien vous taire! Être camarades de régiment, n'est-ce pas plus que d'être frères? Allons, je sors avec vous.

Il décrocha d'une patère un chapeau de forme antique, prit un portefeuille placé sur le buffet et, ouvrant la porte, fit passer André devant lui. Dans le couloir, il cria :

— M[me] Lebouq, bonsoir. Je pars avec M. Geslain.

— Bonsoir, mon ami, dit une voix lointaine.

Et ils sortirent. Dans la rue, André saisit de nouveau la main du vieux soldat et l'étreignit avec force.

— Nous ne prenons pas le même chemin, dit-il avec mélancolie. Notre tâche, ce soir encore, est différente.

— Je préfère la mienne, dit Lebouq. La politique, quelle saleté! Je fais le vœu que vous n'ayez pas à marcher cette nuit. Au revoir et comptez sur moi.

André, tournant le dos à la ville, s'éloigna.

La rue était pareille à celle d'un village, la nuit. De longs

murs la bordaient. Derrière les portails et les grilles, des chiens aboyaient au bruit des pas de l'officier. Le parfum des lilas embaumait l'air et se mêlait à l'odeur du terreau fraîchement remué.

Malgré la douceur de la soirée, André frissonna. Maintenant qu'il n'avait plus pour tromper sa fièvre le bruit de sa propre voix et de celle de Lebouq, il sentait comme un grand coup de froid lui fouetter le dos. A l'idée d'avoir à opérer un changement dans l'existence réglée où il s'était installé, sa sensibilité s'exaspérait. Mille pensées assiégeaient son esprit. Elles s'y poursuivaient en tourbillon et il en percevait seulement le bourdonnement sans distinguer un point précis auquel sa raison pût s'accrocher. Hébété, il avançait machinalement dans le chemin suivi chaque jour.

Soudain, à courte distance, une horloge sonna neuf heures. Dans le quartier tout proche, la sonnerie de l'appel du soir lui répondit, cascade de notes dégringolant, puis remontant et semblant se poursuivre gaiement comme des écoliers sortant de la classe. Dans le silence et le calme de ce faubourg déjà endormi, elle résonnait comme une fanfare guerrière pleine de joie saine et de force. Échappant à son rêve, André s'arrêta pour l'écouter.

Alors il lui sembla que la nuit s'illuminait. Il éprouvait avec délices la sensation de baigner dans une atmosphère de sérénité et de force. Ses artères cessèrent de battre la chamade. Sa véritable raison de vivre le reprenait. Il avait l'impression de sortir d'un chemin inconnu semé de fondrières et d'avancer dans une allée tapissée de gazon et si droite, si large qu'il y pouvait marcher les yeux fermés. Que lui parlait-on d'aligner des chiffres, de tenir des livres, de se courber sur une tâche de rond de cuir? Cette sonnerie dans la nuit l'appelait à son destin. Il impliquait, ce soir-là, un pénible devoir. Mais on ne discute pas le devoir. Soldat, à ton poste!

Le brigadier de garde entr'ouvrit, pour le laisser passer, la petite porte latérale donnant accès dans la cour. Avant de s'éloigner, André se retourna vers la ville. Le quartier la dominait légèrement. A travers la grille il l'entrevit dans le halo roussâtre montant de ses rues, de ses places, de ses quais aux mille lumières. Il distingua, éclairés comme dans un décor de théâtre, les deux tours et la flèche de la cathédrale, le haut

clocher de Saint-Leu, les deux dômes du Muséum et du grand théâtre, mais son regard fouilla surtout la tache plus sombre des bas quartiers de l'est. Il cherchait à reconnaître ce coin de la cité où, à cette heure, des hommes s'écrasaient sous des drapeaux rouges pour entendre des paroles de révolte et de haine. Une rumeur s'élevait, pareille à la menace de la mer montante. André évoqua la multitude des êtres formant ce corps gigantesque et vivant. Énigme tragique. Où conduirait cette lutte entre les éléments sains et les éléments viciés d'un sang bouillant de fièvre, cette lutte entre les constructeurs et les démolisseurs, entre la sainteté du travail et le désir forcené de jouir à tout prix et sans attente?

Le cœur serré, André s'enfonça dans la vaste cour noyée d'ombre. Seule, du côté de la salle d'honneur, une vive lumière tombant des fenêtres, faisait jaillir de la nuit la ligne claire des abreuvoirs du 1er escadron. C'était dans cette salle, sans aucun doute, que s'étaient réunis les officiers des unités consignées.

André se dirigea d'abord vers les écuries de son escadron et y pénétra. Une ampoule électrique éclairait les travées chichement. Néanmoins il constata du premier coup d'œil que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés. Les chevaux étaient sellés, les brides accrochées derrière eux à la sauterelle des bat-flancs et au milieu de l'allée centrale les mousquetons et les sabres alignaient leurs faisceaux. Derrière les chevaux deux hommes circulaient, attentifs à les empêcher de se coucher. Tout cela était net, propre, disposé avec une recherche de perfection dans les détails. André sourit. Il percevait le rythme de l'admirable machine toujours prête à donner son plein rendement. Quelle sottise de vouloir en changer les rouages sans être assuré d'un résultat égal !

Les deux dragons s'étaient arrêtés et, face à leur chef, le saluaient. Il leur répondit d'un geste affectueux de la main :

— Bonsoir Riffaud..., bonsoir Hutier.

Les deux hommes sourirent largement. Être connu par son nom de celui qui commande plus de cent cinquante cavaliers, c'est être distingué par lui, c'est se sentir récompensé des peines, des efforts accomplis pour le bien du service. Et comme le capitaine Geslain connaissait le nom de tous ses dragons, chacun d'eux était fier de s'entendre nommé par lui.

André passa de même dans les autres écuries. Partout régnait le même ordre exact. A pas lents, il refit en sens inverse le chemin parcouru, s'attardant dans sa promenade, s'imprégnant de l'atmosphère où il plongeait, en éprouvant une sorte d'ivresse. C'était cela sa vie, cette odeur de litière chaude où traînait un arrière-goût de foin, ces reflets métalliques sur les armes, sur les boucles bien astiquées des harnachements, ce doux bruissement des mâchoires broyant la paille, ce cliquetis des chaînes sur les mangeoires et au delà, en imagination, les chambrées aux lits bien alignés, le magasin aux collections soigneusement rangées, l'ordre, l'esprit en éveil, les forces toujours en alerte, toutes ces choses familières et d'apparence banale, dont l'assemblage formait l'instrument sans pareil forgé par ses soins. Et l'on voudrait l'arracher au gouvernail ! Autant demander au jardinier d'abandonner ses plates-bandes, au mécanicien sa machine, au cultivateur son champ, à l'écrivain sa plume et son papier. Tout cela faisait partie de lui-même au même titre que son âme et que sa chair. Il s'y tiendrait.

Avant de sortir il s'approcha de l'intervalle double réservé à son grand pur-sang, Tiburce. Le cheval se mit à hennir. André lui parla, de ce langage convenu dont il faut savoir parler aux bêtes et qu'elles comprennent si bien.

— Ho là !... Tout beau, Tiburce... là, là, mon fils.

Et il lui flatta la croupe. Doucement sa main descendit, se glissa dans la tiédeur veloutée des cuisses qu'il caressa. Puis, s'avançant dans la paille fraîche, il alla lui taper l'encolure. Le cheval tourna la tête, chercha la main de son maître, espérant y découvrir quelque friandise. André passa légèrement sa main dégantée sur les naseaux duvetés. Comme ils s'aimaient tous les deux !

André se surprit à murmurer :

— Gratte-papier... employé de banque !... quelle dérision !

Et de toutes les forces de son cœur, il prêta un nouveau serment de fidélité au métier des armes.

Sans hâte, il gagna la salle d'honneur. Devant la porte, il se trouva face à face avec l'adjudant de semaine qui s'apprêtait à y entrer un pli à la main.

— Qu'y a-t-il, Boutaride?

— Des ordres, mon capitaine.

Ils pénétrèrent ensemble dans la pièce. Un nuage de

fumée s'étendait comme un brouillard autour des lampes électriques, car, pour tromper l'attente, pipes et cigarettes fonctionnaient à force. Sur la grande table jonchée de revues et de journaux, les casques et les étuis de revolver traînaient, mêlés aux gants et aux cravaches. Le chef d'escadrons Le Corbennois était presque allongé dans un des vastes fauteuils. Il retira sa pipe de sa bouche. Tous les officiers s'étaient tus. Chacun avait hâte de connaître le contenu de l'enveloppe jaune apportée par l'adjudant.

Sans bouger de son fauteuil, Le Corbennois tendit une main nonchalante, prit le papier du bout des doigts, le déplia sans hâte et le parcourut du regard. Cela fait, dans le silence, il lut à demi-voix :

« Au reçu du présent ordre, un escadron du 32e dragons se portera place Paul Bert où il devra se trouver à 22 h. 30. Dès son arrivée, le capitaine commandant se mettra à la disposition du commissaire central. L'escadron resté au quartier devra être formé à la même heure dans la cour du quartier, ainsi que le peloton d'autos-mitrailleuses désigné. Le chef d'escadrons prendra éventuellement le commandement de ce dernier détachement.

« Le lieutenant-colonel, major de la garnison.

« Signé : MERMETZ. »

— Geslain, dit Le Corbennois, à vous de marcher. Sale corvée, mon cher. Vous n'aurez, espérons-le, qu'à faire acte de présence. Je vous le souhaite de tout cœur.

Déjà les trois officiers du 4e escadron étaient sortis pour rassembler les pelotons. Le chef d'escadrons accompagna le capitaine Geslain sur le perron. C'était un vieux soldat de caractère assez rude et peu habitué à dissimuler sa pensée. Il serra le bras d'André :

— Oui, sale corvée, grogna-t-il. La révolution gronde. Alors on se souvient de nous; on s'en souvient pour nous placer entre le danger et ceux qui l'ont laissé croître. Nous sommes le bouclier derrière lequel on se place et à l'abri duquel on nous criera : Défendez-nous!... Tirez... Tuez!... Alors qu'un peu d'énergie eût suffi à empêcher le mal d'éclore.

— Comptez sur moi, mon commandant. S'il faut agir, je le ferai avec toute la prudence possible.

Ils écoutèrent un instant le frémissement de la nuit animée d'une vie singulière. Le pas des chevaux sur le pavé des pistes, le cliquetis des armes, les voix étouffées des hommes se fondaient en un murmure à peine distinct.

— J'ai pleine confiance en vous, Geslain, dit Le Corbennois. Vous êtes de la trempe d'autrefois, de celle dont on faisait des chefs à l'épreuve. Ne rompons pas ce qui reste de la vieille armature. Elle était toute notre force.

André s'éloigna. Dans la nuit l'escadron achevait de se former, le dos aux écuries, les cavaliers à la tête de leurs chevaux. Les falots des gardes d'écurie, pareils à des lucioles ailées, zigzaguaient entre les rangs. Un dragon promenait Tiburce à petits pas. André s'en approcha. Le grand pur-sang, tirant sur les rênes, baissait le nez jusqu'au sol, soufflait bruyamment et se battait les flancs à grands coups de queue, signe indéniable de sa mauvaise humeur. A-t-on idée de tirer un honnête cheval de son écurie et de le harnacher en guerre pour on ne sait quelle randonnée nocturne? Il tourna vers son maître un regard de reproche. Mais le capitaine Geslain sauta en selle.

— A cheval, commanda-t-il.

Il y avait là deux agents cyclistes venus pour guider l'escadron. L'un d'eux expliqua à André :

— C'est pour éviter la route directe, rapport au quartier Saint-Anselme qu'il vaut mieux contourner, à cause des tissages. Les grévistes sont à la salle Ferrer, mais il y a les femmes et les enfants... Il pourrait y avoir du vilain...

— Je vous suis, dit André.

Les hommes de garde ouvraient la grande grille. André attendit que le premier peloton l'eût rejoint. Il se trouva alors avec son lieutenant en premier, Moreau Saint-Loup, garçon taciturne et peu communicatif. C'était un officier consciencieux, s'occupant méticuleusement de ses hommes et de ses chevaux, mais qui, par une forme singulière d'amour-propre, s'efforçait à cacher son réel mérite. Il craignait de paraître soucieux de son propre avancement et cette modestie hors de saison lui nuisait.

André se félicita de l'avoir à son côté. Moreau Saint-Loup avait l'esprit froid et la poigne solide. Avec lui il savait être obéi exactement et n'avoir pas à redouter un flot de paroles inutiles. Il n'en eût pas été de même s'il avait eu à côté de

lui Baudigny, son autre lieutenant, ou de Faivret, son jeune sous-lieutenant. André aspirait au calme et au silence.

Dans les rues où de rares becs de gaz trouaient la nuit de loin en loin, l'escadron déroulait sa longue chenille entre des maisons basses coupées de jardins. Le faubourg dormait déjà et le bruissement métallique de la troupe en marche secouait à peine sa torpeur. Quelques volets claquèrent, des fenêtres s'ouvrirent laissant entrevoir sur un fond de lumière des silhouettes affublées pour la nuit. Au seuil d'un cabaret, les buveurs accoururent et contemplèrent sans mot dire ces cavaliers en armes qui surgissaient de l'ombre, passaient et replongeaient aussitôt dans le noir, laissant derrière eux un nuage de poussière âcre. Et nul n'avait envie de railler. Sur les cœurs pesait le mystère enfermé dans la minute suivante.

André s'était tout à coup senti comme séparé de lui-même. A l'arrière des deux bicyclettes le petit signal rouge avait accroché son regard et l'attirait, mais sa pensée, rompant avec son être de chair, s'était envolée vers la rue François-Villon. Il venait d'y passer un moment d'angoisse. Devant sa femme muette il avait dîné rapidement. Tout le temps du repas, Lucienne n'avait pas cessé de le fixer de ses beaux yeux, étrangement agrandis ce soir-là. En vain, sous ce regard, avait-il essayé de paraître d'excellente humeur, d'engager la conversation. Le tête-à-tête avait été tout à fait pénible.

Mais quand il s'était approché de la jeune femme pour l'embrasser, les nerfs de celle-ci, trop longtemps bandés, avaient brusquement cédé. Elle s'était jetée contre lui avec une sorte de furie et l'avait étreint désespérément. Son corps était secoué de sanglots. Pour la première fois depuis la proposition de Fauvarques il l'avait retrouvée telle que jadis, avec ses élans de tendresse passionnée et cette façon frénétique de vouloir se jeter entre son amour et le danger. Ç'avait été pour André un instant de bonheur allant jusqu'au vertige. Il couvrait de baisers les cheveux, les yeux et la bouche de Lucienne et le même frisson les liait. Il retrouvait vivante cette force divine qui fond en une seule toutes les fibres des amants, cette force qu'il avait crue morte. Contre les lèvres de sa femme il murmura :

— Comme je t'aime!

Elle releva la tête lentement. Insatiable, cherchant à lire

plus loin que le miroir énigmatique des yeux, Lucienne demanda, comme si elle n'avait pas entendu :

— M'aimes-tu?

Et comme, pour toute réponse, il cherchait encore ses lèvres, elle s'écarta brusquement et répéta avec fièvre :

— M'aimes-tu? M'aimes-tu?

— Si je t'aime? Ne le sens-tu donc pas? Ne sens-tu pas ma douleur de chaque minute, de chaque seconde depuis notre dispute? Souffrirais-je, si mon amour avait faibli?

Lucienne secoua lentement la tête.

— Si tu m'aimais comme avant, dit-elle, tu n'aurais pas repoussé ma prière.

Le rêve d'André s'évanouit. Il se retrouvait, comme devant, en face de son remords et en face de sa rancune. Un instant, il avait eu l'intention de renoncer à voir Lebouq ce soir-là pour jouir encore une heure de ce renouveau. Maintenant il ne s'en croyait plus le droit. Il ne fallait pas différer davantage la possibilité de réparer ses torts. Il s'écarta de quelques pas.

— Lucienne, dit-il, tu sauras avant peu ce que j'ai décidé. Et si vraiment j'ai péché contre toi, alors, mais alors seulement, tu me pardonneras, j'en suis certain. Adieu.

Il descendit l'escalier à pas lents et elle le suivait des yeux, de ses yeux que l'angoisse semblait avoir subitement creusés. Chacun d'eux espérait, attendait le cri qui les eût rejetés dans les bras de l'un de l'autre. Aucun d'eux n'osa le proférer.

Et maintenant il s'enfonçait dans l'inconnu.

L'escadron pénétrait dans la ville basse. Les fers des chevaux sonnaient sur le pavé et à la clarté des réverbères les rails des tramways s'allongeaient en traits de feu. Là, toute la population veillait. Aux fenêtres, au pas des portes, petits bourgeois et boutiquiers se pressaient. Quelques badauds accompagnèrent la troupe, marchant à hauteur de la tête de colonne, mais la plupart des habitants, gens raisonnables, jugeaient plus prudent de rester chacun chez soi. Un mauvais coup est vite reçu et il flottait dans l'air une atmosphère de bataille.

Bientôt André aperçut au bout de la rue les lampadaires de la place Paul Bert. Laissant à Moreau Saint-Loup le soin d'y mener l'escadron, il prit le trot et le devança.

Une escouade de fantassins et de policiers barrait l'entrée de la place qu'on avait fait évacuer. Éclairé par les lampes à arc, le grand rectangle paraissait presque vide avec, de chaque côté, ses arbres en quinconces et, au centre, sa statue monumentale pareille à un grand fantôme blanc. A l'autre extrémité deux pelotons de gendarmes à cheval étaient rangés de part et d'autre de la rue des Tisserands. Celle-ci s'allongeait, également vide, jusqu'à la rue Traversière où était située, tout près, la salle Ferrer.

Au pied du monument central stationnait un groupe de personnages vers lesquels immédiatement se dirigèrent les deux agents cyclistes. André mit son cheval au pas et s'approcha.

Un homme s'avançait déjà à sa rencontre. A son képi brodé l'officier comprit qu'il avait affaire au commissaire central Verbech. Une face livide coupée d'un nez immense et d'une moustache au poil rare, un lorgnon clignotant, voilà tout ce qu'il entrevit à la clarte des lampadaires. Sans descendre de cheval, André se présenta :

— Capitaine Geslain, commandant l'escadron à la disposition du commissaire central.

Le commissaire Verbech lui rendit son salut et se mit à parler avec volubilité.

— Mon capitaine, je vous serais reconnaissant de former votre escadron face aux Tisserands. Vous serez bien aimable ensuite de mettre pied à terre et de venir me parler. Il est essentiel que nous nous entendions bien sur ce que je pourrais avoir à vous demander.

André s'inclina sans répondre.

Ayant fait former son escadron en bataille au fond de la place et commandé de mettre pied à terre, il descendit lui-même de cheval et vint retrouver le commissaire. Celui-ci l'attendait, flanqué de ses deux divisionnaires, du commandant de gendarmerie et de quelques individus en civil qu'il ne connaissait pas.

— Mon capitaine, j'espère que nous n'aurons pas à nous servir de vous. Les organisateurs du meeting nous ont promis le maintien de l'ordre et nous pouvons, je crois, avoir confiance en leur parole. Il faut tout prévoir cependant. La chaleur d'une réunion publique cause des ravages dans les cerveaux.

Et puis, avouons-le, les chômeurs endurent depuis longtemps de cruelles souffrances. Elles pourraient excuser un moment d'égarement...

Le commissaire expliqua sa tactique. Si un mouvement se produisait soit vers l'hôtel de ville, soit vers la préfecture, on ferait intervenir les pelotons de gendarmes. L'escadron serait en réserve et ne marcherait qu'en cas d'absolue nécessité. Verbech conclut :

— Et surtout, n'est-ce pas ? évitons les conflits à tout prix Pas de coups. Du calme, du calme, du calme.

— Monsieur, dit André, je réponds de mes hommes. Ils ne frapperont jamais les premiers. Mes gradés ont des ordres.

— Parfait.

— Mais ces ordres leur enjoignent également de réprimer toute attaque avec la dernière énergie.

Un silence suivit cette déclaration.

— Bien entendu, dit enfin Verbech. Nous sommes d'accord.

André s'inclina et rejoignit son escadron, mais il ne se mêla pas au groupe de ses officiers. L'heure de l'action était proche, celle de se recueillir était venue. Il tenait à fixer d'avance sa règle de conduite.

Il n'eut pas le loisir de poursuivre sa méditation. Du côté de la rue des Tisserands s'élevait une sorte de frémissement qui attira son attention. Des cyclistes apparurent, débouchant de l'autre extrémité à force de pédales. Les gendarmes remontaient à cheval et le petit groupe des chefs de police tournoyait sur place comme pris dans un tourbillon. On entendait un brouhaha lointain pareil à un vent d'orage passant sur la forêt. Parmi les badauds des fenêtres, un mouvement se produisit. On se tassait pour mieux voir, chacun, avec une curiosité féroce, escomptant les émotions d'un conflit.

Et tout à coup le murmure fut dominé par un chant lointain, d'abord indistinct mais qui se précisa bien vite. Des voix par centaines s'ajoutaient aux voix; leur diapason s'enflait; enfin il se déchaîna avec la violence d'une tempête. On eût dit un hymne religieux et sauvage à la fois. Chant de triomphe, chant d'espoir, apostrophe à l'avenir et menace au passé, il semblait à l'étroit dans la prison où il déferlait et on eût pu croire qu'il s'efforçait à en faire sauter les murailles pour s'épandre sur la ville comme le torrent brisant sa digue. De

l'espace et des cloisons de pierre atténuaient cette violence et empêchaient de saisir le sens des paroles, mais André, l'oreille tendue, distinguait nettement chaque strophe. Les milliers d'hommes enfermés là les égrenaient une à une sans hésiter, comme une leçon apprise dès l'enfance. Deux mots seulement se percevaient avec précision. Ils tombaient à la fin de chaque couplet et on eût dit deux coups de marteau clouant une banderole au fronton d'un échafaud. : *Révolution! Révolution!*

Un silence mortel avait envahi la place. On avait presque ressenti le frisson qui avait parcouru l'atmosphère. Les corps se penchaient aux fenêtres. Une femme poussa des cris. On entendit le bruit d'un volet qui se fermait avec fracas. Une vitre se brisa sur le trottoir en mille miettes. Un chien, pris de panique, traversa la chaussée à une allure folle.

Placé dans la possibilité de l'action, André avait retrouvé tout son calme. Lentement il se mit en selle, fit face à l'escadron et commanda :

— Garde à vous !

Les dragons, d'un seul geste, se raidirent, les talons joints, le menton haut.

André, sans hâte, scruta de la droite à la gauche la ligne des regards tendus dans l'ombre des casques. Il n'y eut aucune hésitation chez les hommes. Sur-le-champ un courant de confiance s'établit de leurs âmes à la sienne. Il les possédait, il disposait d'eux à l'avance, assuré d'être suivi jusqu'au bout, quoi qu'il décidât. Il goûta avec âpreté la joie d'être chef et de le mériter.

— A cheval ! commanda-t-il.

Et, sans ajouter un mot, il fit faire demi-tour à Tiburce et se plaça face à la rue des Tisserands. Celle-ci était toujours vide. Au confluent de la rue Traversière, également déserte, on n'apercevait que le mince barrage de gendarmes à pied et d'agents.

A chaque seconde, le chant de mort croissait en force. Les nerfs s'exaspéraient de l'attente.

Un petit groupe de gens se dirigea soudain vers André d'un pas rapide. Il reconnut le képi brodé du commissaire Verbech. Celui-ci paraissait la proie d'une agitation fébrile.

— Mon capitaine, s'écria-t-il, la réunion est terminée.

Veuillez porter tout de suite votre escadron à l'entrée de la rue des Tisserands. En vous voyant derrière le barrage de police, ils n'auront pas la tentation de le rompre.

André leva le bras :

— Ligne par trois, commanda-t-il.

Les peletons rompirent derrière lui dans un bruit de piétinement, d'aciers heurtés, contournèrent le monument central à droite et à gauche, puis se rassemblèrent en une masse compacte à l'entrée de la rue. Là il les arrêta. Une centaine de mètres les séparaient de la rue Traversière. André s'avança seul à mi-chemin et attendit. Ce ne fut pas long.

Un flot humain tout à coup déferla, esquissa quelques remous devant le barrage, hésita, tournoya, puis, poussé par le courant, s'engagea à vive allure dans la direction du faubourg. Quel spectacle! La rue Traversière avait pris l'aspect d'un étroit chenal où roulait un torrent entre deux hautes berges. Ce torrent était fait d'épaules et de têtes pressées les unes contre les autres. La lumière blafarde tombant des becs électriques accentuait la rudesse des traits, creusait la cavité des yeux, donnait à la crispation des visages quelque chose d'infernal. Tous, en passant devant la brèche ouverte par la rue des Tisserands, tournaient leurs yeux vers la muraille de cavaliers casqués bouchant hermétiquement cet exutoire devant les quartiers riches de la ville. Quelle tentation! Là était la contrée détestée et désirée, là l'opulence, là les intérieurs gorgés de splendeurs, dont les imaginations échauffées se faisaient des tableaux féeriques. Et là, surtout, trônant dans son palais, il y avait le tyran socialiste, le faux frère, le principal objet de leur haine, Marcelin Fauvarques. Ah! cet appétit de meurtre, ce désir de briser, de fracturer, d'envahir les demeures aux portes renversées, de fouiller à pleines mains les coffres emplis de joyaux, de froisser la chair satinée des femmes, comme ils avaient bien su les surexciter les orateurs empoisonneurs de consciences, les soi-disant amis du peuple. Tout cela, sur les faces entrevues une seconde, se devinait à l'exécration des regards, au feu des prunelles, au mépris ou à la gouaille plissant le coin des lèvres.

Et ce qu'il y avait de plus impressionnant, c'était le silence de toutes ces bouches. Quelle discipline! Tandis qu'au loin, dans la salle encore pleine, montait toujours l'hymne de la

révolution, ici, sous la menace des commissaires communistes, on n'entendait que le roulement des gros souliers sur le pavé.

André se sentait toujours aussi calme, aussi lucide. Avec netteté, il revoyait dans sa mémoire les circonstances analogues où il avait dû, avant la guerre, collaborer au maintien de l'ordre. Et il établissait un parallèle. Jadis la misère était presque toujours à l'origine des grèves. Aujourd'hui rien de semblable. L'ouvrier, bien payé, pouvait vivre de son travail largement, s'il ne jetait pas tout son gain sur le zinc des cabarets. On n'avait là, devant soi, que des rebelles, aux ordres d'agents étrangers. Sur un ordre de ceux-ci la tourbe aveugle était prête à déchaîner le carnage sur la patrie. Contre de tels crimes aucune pitié ne saurait être admise.

Le flot coulait toujours.

De temps à autre, rompant le bruit des semelles ferrées sur le pavé, un cri partait :

— A bas l'armée !

— A bas les flics !

Mais aussitôt des hommes à brassard rouge placés à l'angle de la rue commandaient :

— Silence.

Et nulle voix ne s'élevait. Le piétinement reprenait, régulier, presque sans heurt. Et toujours les visages se tournaient vers André, faces bouleversées par la haine, par le besoin inassouvi de frapper. C'était une fresque mouvante digne de figurer l'Enfer.

Cela dura plus d'une demi-heure. Le chant diminua de violence, puis s'éteignit. Le flot s'éclaircit, se termina en ruisselets, puis en gouttelettes s'égrenant une à une. Un instant la rue fut vide, entièrement. André respira plus librement. Il croyait terminé le défilé sinistre.

Et soudain la chaussée retentit sous les pas cadencés d'une troupe en marche. Il crut qu'un détachement d'infanterie s'éloignait, son service terminé, et regagnait la caserne. Et voici ce qu'il vit.

Tête haute, poitrine ouverte, ils étaient bien deux cents hommes marchant en rangs serrés, alignés, compacts. Leur tenue était identique : chemise kaki, béret rouge, grosse canne portée à la façon d'une épée nue. Encadrés par des commissaires à brassard rouge, ils avançaient comme s'ils

étaient mus par le même moteur. Aucune troupe régulière n'aurait pu donner une impression de puissance plus concentrée, de discipline et d'allure plus militaire. Il y avait là, mêlés à des gens de chez nous, des Arabes, des nègres, des figures aux types de tous pays. Dédaigneux, le regard farouche et paraissant fixer au loin quelque image surnaturelle, ils passèrent. C'était l'arrière-garde de l'armée rouge.

Comment pouvait-on tolérer le déploiement de cette force ennemie au cœur de la cité? Les agents, les gendarmes alignés en travers de la rue semblaient assister à une parade et lui rendre les honneurs. La fureur s'empara d'André, ses doigts se crispèrent sur les rênes et sa main droite, d'instinct, glissa vers la garde de son sabre.

Les officiers de l'escadron avaient laissé leurs chevaux s'avancer pas à pas jusqu'auprès de lui. De Faivret, le jeune sous-lieutenant, dit d'une voix haletante :

— Mon capitaine..., mon capitaine... on laisse faire cela !.. Mon capitaine, tapons dessus.

Baudigny grogna :

— Alors?... Qu'est-ce que nous f.. ons ici?... Faut-il faire présenter les armes ?

André baissa la tête. Obéissance, comme souvent tu es synonyme de sacrifice! Il eut la vision des carnages, des crimes abominables rendus possibles par la faiblesse des chefs. Le souvenir russe le hanta. La patrie était-elle donc vouée à la mort? O douleur! Ne rien pouvoir contre l'imbécillité, la lâcheté, que pleurer. C'est tout ce qui reste au soldat qu'on désarme.

Ce fut à peine si ses yeux embués aperçurent le peloton de gendarmes à cheval fermant la marche, comme ils eussent fait d'un cortège de mascarade. La rue était vide. Les fenêtres, les volets se fermaient un à un.

Soudain le commissaire Verbech se dressa devant lui, le regard brillant derrière son binocle.

— Mon capitaine, vous pouvez emmener vos hommes. Nous n'avons plus besoin de vous. Je vous remercie. Bonsoir.

Il eut un petit rire sec et ajouta :

— Vous voyez, tout s'est très bien passé, très bien.

André détourna la tête.

V

Le lendemain, comme la leçon de piano s'achevait, Fauvarques entra sans bruit dans le salon. Son pied effleura à peine le plancher et tout de suite chercha le tapis. Dans la glace inclinée devant elle, Lucienne aperçut sa silhouette mince et sombre sur le fond de boiseries claires. Elle ne se retourna pas, mais continua de l'observer sans qu'il s'en doutât. Immobile, il dardait sur elle son regard de bête avide; sous le cuir de ses joues les muscles montaient et descendaient et ses tempes étaient devenues couleur de cuivre rouge. Elle fut saisie d'une peur stupide : il lui semblait que Fauvarques allait bondir sur elle et lui planter ses griffes dans la nuque.

Elle se leva brusquement et d'un coup sec fit retomber le couvercle du clavier. Lorsqu'elle fit face à Fauvarques, elle n'avait plus devant elle que l'homme le plus respectueux et le plus souriant du monde. D'une caresse il congédia sa fille et dit, en regardant Lucienne qui remettait ses gants :

— Qu'avez-vous? Vos yeux sont rouges et cernés. Auriez-vous pleuré, seriez-vous souffrante?

Elle crut discerner de l'émoi sur son visage, peut-être de la compassion et elle ne supposa pas qu'il pût feindre. Elle avoua :

— J'ai à peine dormi. Mon mari était à la salle Ferrer avec son escadron, cette nuit, et je n'ai pu retrouver le calme, même après son retour.

Il comprit qu'elle l'accusait d'avoir été la cause de son tourment et il détourna lentement la tête. Elle ne s'y trompa point et n'eut garde de laisser l'occasion s'échapper.

— Si vous le vouliez, s'écria-t-elle, toutes ces haines s'apaiseraient sur l'heure. Oh! disposer d'un tel pouvoir et ne point en user!... Comment pouvez-vous vivre, jouir de ce soleil, de ces fleurs, de tout ce luxe?... Comment pouvez-vous goûter la joie d'être père?

Le front de Fauvarques se plissa.

— Je vous en prie, dit-il, asseyez-vous, écoutez-moi.

Elle eut une hésitation, mais la repoussa aussitôt. Puisque le destin lui accordait quelque influence sur cet homme, pourquoi n'en point tirer parti? A une heure aussi pathétique, peut-

être pourrait-elle l'orienter dans une voie plus humaine. C'était servir le bien public. Elle prit place dans le fauteuil qu'il lui indiquait. Fauvarques s'assit en face d'elle et cette fois la lumière le frappait de face, laissant deviner la chaleur de son sang sous la peau mate et mettant des étincelles d'or dans ses prunelles.

— Vous me jugez donc bien féroce ? dit-il avec une douceur inattendue dans la voix.

Elle ne répondit pas. Son cœur s'amollissait au contact de cet abandon qu'elle jugeait spontané. Elle se sentait tiraillée entre deux pôles : son parti pris de conserver intacte l'image qu'elle s'était faite de Fauvarques d'après les affirmations d'André, et d'autre part l'apitoiement qu'elle sentait naître, en dépit de ses efforts, pour cet homme peut-être méconnu, peut-être calomnié. Juger un individu au travers de ses opinions politiques, n'est-ce point, presque toujours, le regarder à l'aide d'un prisme déformant ?

Fauvarques dut prendre son silence pour un acquiescement, car il reprit :

— Je sais, je sais... Aux yeux des uns je ne suis qu'un démagogue poussant la société vers l'abîme ; pour les autres une bête de proie altérée de sang plébéien. La sottise humaine est insondable et je ne m'attarderai pas à désarmer mes adversaires. Mais, de votre part, un jugement injuste m'est insupportable.

Il se tut un instant, espérant de Lucienne un encouragement à poursuivre ; mais celle-ci était comme perdue dans une barque sans rame ni gouvernail. Elle se sentait en péril et préférait le silence à une parole maladroite.

Fauvarques sut réprimer un mouvement de dépit. Il continua d'un ton parfaitement calme :

— Je vous demande seulement d'attendre. Avant peu mes actes auront plaidé ma propre cause. Vous n'avez aucune crainte à avoir, parole d'honneur. Je suis maître de la situation et serai débarrassé avant peu, soyez-en sûre, des quelques misérables qui cherchent à dévoyer la masse des braves gens, masse stupide.

Il s'animait peu à peu.

— D'ailleurs, je ne marche ni en aveugle, ni en présomptueux. Je m'entoure d'avis, de conseils, d'approbations. Pas un

de mes actes qui ne s'appuie sur des bases sûres. Tous les industriels me soutiennent, et la Chambre de commerce, avant-hier, m'a adressé des félicitations à l'unanimité. Je ne regrette rien. On m'accuse d'avoir flatté le peuple pour le mieux asservir. Halte-là! C'est confondre à plaisir deux éléments nettement distincts. J'ai toujours, il est vrai, visé à développer chez l'ouvrier la conscience de sa dignité de citoyen libre. Où est le mal? N'est-il pas, en tant qu'homme, mon égal et l'égal des plus haut placés? Il doit avoir sa part dans les affaires publiques, dans l'élaboration des réformes sociales, voire dans l'exercice du pouvoir. C'est la gloire de la démocratie d'avoir fait à chacun sa place dans la cité. Mais, hors de la politique, l'ouvrier n'est plus que l'outil dont je me sers, dont nous nous servons pour la prospérité commune. Je ne le laisserai pas sortir de son rôle. Comptez sur moi.

D'un geste de la main il imita la chute du couperet et comme Lucienne, interdite, ne disait mot, il sourit avec bonne humeur.

— Trève à d'aussi noirs soucis, fit-il, et parlons de vous. Avez-vous eu du courage? Avez-vous parlé à votre mari?

— J'ai eu ce courage et il a été bien mal récompensé. Si vous saviez!... Si vous saviez les reproches, les mots cruels que cela m'a valus! Je n'espère plus rien. La vie entre nous deviendrait un martyre si j'insistais. Il s'y mêle déjà bien de l'amertume...

Elle s'interrompit brusquement. Un tel aveu n'était-il pas sacrilège? Il était une sorte de trahison. C'était introduire cet homme en secret dans l'intimité de leur foyer; pis : livrer à sa curiosité le nuage passant sur leur amour. Ah! pourquoi André l'obligeait-il à des démarches qui eussent dû être son fait à lui? Sans cette obstination morbide à ne point accepter le salut des mains de Fauvarques, elle ne fût pas descendue à ces moyens misérables. Sot amour-propre qui pouvait causer la mort de leur bonheur!

Dans la tête de Lucienne tout cela apparaissait comme une multitude d'éclairs sillonnant son esprit sans y créer de clarté précise. Sa volonté de vaincre se heurtait à sa peur, son espoir de jours meilleurs au dépit de les acquérir à ce prix, sa tendresse à son ressentiment, et elle hésitait à poursuivre cette entrevue tout en en craignant la fin. Elle souhaitait que Fau-

varques l'obligeât à parler et guidât leur conversation vers les buts qu'elle entrevoyait sans oser les aborder franchement.

Fauvarques, le menton dans la main, paraissait réfléchir et, comme il prolongeait son silence, elle le fixa plus attentivement. Et aussitôt ce furent ses yeux qui la fascinèrent. Oh! ce n'étaient pas les yeux d'un homme absorbé dans la méditation, mais ceux d'un homme matérialisant un rêve, reconstituant dans sa nudité une réalité voilée. La rougeur lui monta au front. Comme il la désirait! Entre ses longs cils baissés son regard glissait sur elle, allait, venait, caressait le contour de sa gorge, scrutait le pli de sa taille, s'attardait au long des jambes croisées. Elle voulait dissimuler son trouble et parvint, à force de volonté, à ne point se redresser, à ne point faire le geste de pudeur dicté par son instinct, après quoi elle n'aurait pu que fuir. Mieux valait n'avoir rien vu. Elle ne se serait jamais cru capable d'un tel effort.

Elle dit au hasard :

— Il ne voudra jamais, je le crains.

Fauvarques, toujours immobile, releva lentement ses paupières.

— Je l'avais prévu, dit-il. Ces soldats! Sans les voir, presque sans les connaître, on lit en eux comme en un livre familier.. Ne vous découragez pas. N'attaquez pas sans motif, mais, dès qu'il se découvrira, dès qu'il vous fournira l'occasion de lui faire sentir son égoïsme et les pitoyables conséquences où celui-ci vous entraîne, n'hésitez pas, portez-vous crânement à l'assaut. Autrement dit, tapez sur le clou. La forteresse finira par se rendre et il vous en remerciera plus tard. Croyez-moi. L'idée cheminera, s'ancrera dans son esprit. Elle y est déjà, encore flottante. A vous de l'y fixer.

Tout en parlant, ses yeux continuaient d'errer sur le corps de la jeune femme. Celle-ci demeurait immobile, mais son cœur battait à coups rapides. A peine cependant un vague remords l'effleurait-il. Déjà elle acceptait la possibilité d'user des seules armes en son pouvoir. Eût-il mieux valu s'avouer vaincue et rentrer dans l'ombre? Et Geneviève? Et Guy? Non, elle ne se sentait pas coupable. Imprudente? Aux yeux du monde, peut-être; mais elle était sûre d'elle-même.

Lucienne voulut s'assurer sur-le-champ de ses propres forces. Elle demanda brusquement à Fauvarques :

— Pourquoi prenez-vous donc un tel intérêt à mon sort?

Il sourit d'abord, peut-être pour masquer la gêne où le mettait cette question, mais ce fut l'affaire d'une seconde. A son tour il fixa Lucienne :

— Pour rien, fit-il, ou presque rien. C'est une satisfaction que je m'offre égoïstement, pour moi seul et en secret. Les imbéciles me dépeignent comme un monstre et je ris. Je veux m'offrir la joie, — égoïstement, je le répète, — de montrer ma vraie nature à une âme comme la vôtre. Plaisir de dilettante. Pourquoi ne réaliserions-nous pas cette sorte d'alliance où nous avons tous deux à glaner? Je n'ai, je vous le jure, aucune arrière-pensée, aucun autre but caché...

Il se tut et ses prunelles oscillèrent rapidement comme si quelque combat intérieur les rendait folles. Puis elles s'immobilisèrent, plongeant dans celles de Lucienne et il dit d'une voix un peu altérée :

— Dès que je vous aurai placée là où vous devez être, tout sera dit et vous ne me reverrez de ma vie.

Après un temps, il ajouta :

— A moins que votre mari ne consente, plus tard, à voir en moi un ami. Mais ceci est une autre affaire dont je ne me soucie point pour l'instant.

Lucienne se leva. Qu'aurait-elle ajouté? Elle ne doutait déjà presque plus de la sincérité de Fauvarques. Que celui-ci la trouvât belle et la désirât, cela ne faisait plus aucun doute, mais il était trop subtil pour entretenir le moindre espoir. Ils concluaient un pacte, non un marché; et elle ne songeait point à en tirer parti pour elle-même, mais seulement pour le bonheur des siens.

Ainsi, peu à peu, s'évanouissaient les arêtes tranchantes des vieux scrupules.

Elle tendit la main à Fauvarques. Celui-ci la baisa avec le plus complet respect.

VI

— Au galop! fit André.

Botte à botte avec Feugères, il poussa Tiburce dans la coulée du Sault-du-Roi. Celle-ci, large et droite, s'allongeait entre deux hautes futaies, hêtres, bouleaux et trembles. Chaque arbre, chaque croisée de layons, chaque ressaut de terrain leur

en était familier, tant ils l'avaient foulée aux automnes passés, lorsqu'ils se rendaient aux laisser-courre du vautrait Legault. Temps révolus. Le vieux baron, devant les menaces de la canaille communiste, avait, cette année, renoncé à ses chasses. Un équipage, des piqueux, une meute de cent bâtards saintongeois et poitevins, l'habit bleu de roi à parements bleu céleste, les sonneries de trompes, toute cette cavalcade lâchée dans la forêt de Belmare évoquait par trop le faste du grand siècle, donc la tyrannie.

Ce jour-là André et Feugères galopaient seuls, pour leur plaisir.

Dans le matin tapissé de brouillard, les deux pur-sang s'ébrouaient avec des bonds de gaîté. Leurs pieds effleuraient à peine le sable mou. Bruissement des fers au ras du sol, craquement des cuirs, cliquetis des mors et des gourmettes, souffle cadencé des bêtes, mille petits bruits légers, veloutés, accompagnaient leur course. Dans la forêt vide ils créaient cette harmonie de la vitesse dont le charme est perceptible aux seules oreilles cavalières. Des arbres lavés par la dernière averse quelques gouttes tombaient encore. Les officiers humèrent la fraîcheur des bois. Feugères, du coin de l'œil, chercha le regard d'André. Ils se sourirent.

Tous deux s'abandonnaient à la même griserie. Ne riez pas, vous qui ne pouvez, vous qui ne pourrez jamais connaître l'exaltation et l'apaisement d'une telle minute. La joie multipliée de tous les sens verse alors aux âmes blessées un narcotique d'une douceur ineffable. Oubli fugitif sans doute. Qu'importe ! Quand l'esprit chancelle devant la longueur et l'aridité de la route, elle est, cette minute, la traversée d'une oasis. Entre l'homme et le cheval, — serviteur et ami, — le même sang, dirait-on, circule et les mêmes nerfs vibrent. Qui donc expliquera cela ? Toutes les sensations se doublent : infinité des lumières et des teintes, parfum de la terre trempée, des bruyères en fleurs, des mousses et des feuillages ivres de pluie, tout cela s'élance et fouette la chair comme des vagues sur une proue. Le reste s'évanouit, même dans le souvenir. Don divin.

Mais les joies fortes sont fugaces. Bientôt, parmi les troncs blancs et gris, des vides laissèrent voir le ciel nu, sali de brume. D'eux-mêmes les chevaux ralentirent, pressentant une brusque coupure derrière les derniers arbres.

Tout à coup la forêt s'évanouit, comme saisie de vertige devant la falaise à pic ouverte sous ses pieds. Les deux cavaliers, fixés au bord, regardaient. Un chétif soleil s'efforçait à percer les nuées et glissait au bas des pentes, caressant les méandres du fleuve. Ils voyaient à l'Orient la vieille ville surgie de l'eau, tassée sur la berge, étageant le chaos de ses toits au flanc des collines. Celles-ci, eût-on dit, l'étouffaient et les maisons s'accrochaient les unes aux autres, luttaient, grimpaient, cherchaient à atteindre le faîte et sa couronne de verdure pour respirer plus largement. Parmi ce fouillis de tuiles et d'ardoises la flèche de la cathédrale, les églises aux cent clochers et les deux tours gothiques de la porte du Connétable s'élançaient. De cette hauteur et à cette distance les colosses de pierre ressemblaient à des jouets d'enfant et les trois ponts, pareils à des bras tendus, barraient de trois traits noirs la molle et sinueuse coulée d'argent.

Sur l'autre rive, mangeant la plaine, la ville neuve épandait comme un flot ses constructions de briques, demeures ouvrières, usines et fabriques. Mais des hautes cheminées aucune fumée ne s'échappait. La ville neuve semblait morte. Elle se mourait, en effet, de la sottise et de la lâcheté des hommes.

Le charme était rompu.

De cette vision où le passé et l'avenir s'affrontaient en ennemis, les deux officiers croyaient entendre monter un glas. Elle s'étalait comme le symbole de la folie fratricide. A leur gauche l'ancienne ville se dressait, orgueilleuse de son passé, de sa richesse vieille de douze siècles malgré mille carnages. Dans son histoire des noms sonnaient comme autant de trompettes d'assaut : Charles le Chauve, Ogier le Danois, Rollon, Geoffroy Plantagenet, Henri V d'Angleterre, Louis de Condé, Guise le Balafré... A travers le temps, sans répit, ses coffres pleins avaient attiré les hordes, comme un appât. Par mille plaies sa vie eût dû s'enfuir; mais chaque fois la cité se relevait et chaque pillard la trouvait plus vaste et plus prospère.

Vint un jour où elle étouffa entre le fleuve et les collines. Elle jeta des ponts et sur l'autre rive surgit une ville neuve. Maintenant celle-ci s'étendait largement, Babel immense remplie de quatre-vingt mille ouvriers accourus des cinq

parties du monde, tisserands, porcelainiers, maraîchers, forgerons, dockers.

Or rien n'était changé à la tradition millénaire. La vieille Ville tremblait encore sous la menace d'une nouvelle dévastation. Seulement ce n'était plus un capitaine avide qui s'apprêtait à lui donner l'assaut, c'était sa sœur cadette, la Ville neuve. Les troupes étaient prêtes, bataillons aux dents longues, aux esprits échauffés d'alcool et d'éloquence. Elles n'attendaient qu'un ordre, un ordre venu comme un souffle empoisonné des confins de l'Europe, un ordre donné dans une langue inconnue et barbare.

Et les deux officiers songeaient qu'ils devaient à cette criminelle folie leur galopade en liberté dans la forêt. En effet, depuis la veille, tout travail militaire avait été suspendu à la suite de l'émeute qui avait ensanglanté la basse ville. La police débordée, les gendarmes chargeant par trois fois pour dégager les abattoirs pris d'assaut et pillés, un machineur des forges tué d'un coup de sabre, trois gendarmes déchiquetés par une grenade lancée par-dessus un mur, une centaine de blessés des deux côtés, tel était le bilan de cet après-midi. L'infanterie, maintenant, occupait les abattoirs, les halles, les principales usines. On attendait des renforts de gendarmerie mobile envoyés hâtivement des régions voisines et, à la requête du préfet, le régiment de dragons tenait en permanence deux escadrons prêts à marcher. Le reste des hommes devait s'efforcer de promener les chevaux pour qu'ils ne « pourrissent » pas à l'écurie. André, dont ce n'était pas le tour de marcher, s'était trouvé libre, mais, craignant des complications dans la journée, il avait donné rendez-vous à Feugères dès six heures du matin.

Tête basse, l'esprit lourd, trop dégoûtés pour avoir la force de ressasser des paroles si souvent prononcées, ils reprirent le chemin de la ville. Cependant une irrésistible association d'idées avait ramené Feugères à la pensée qui le hantait depuis quelques jours. Il résista un instant au besoin de l'exprimer. Puis soudain, n'y tenant plus, il demanda :

— Est-ce vrai ce que m'a laissé entendre ta femme?... Tu songerais à quitter l'armée?

André redressa brusquement la tête. Que Lucienne ait mis Feugères au courant de ses rêveries insensées, il ne s'en

étonnait qu'à demi. Leur grande intimité rendait la chose inévitable tôt ou tard. Mais qu'elle l'ait chargé, lui, André, d'une telle paternité, il ne pouvait l'admettre. Déjà, le front plissé, la colère dans les yeux, il allait protester, mais un scrupule soudain lui ferma la bouche. Pourquoi dévoiler la première ombre passant sur leur amour? Pourquoi avouer son angoisse? Un danger menaçait leur bonheur. Était-il sûr de ne pas en porter la responsabilité? Était-il sûr, même, au fond de son cœur, de ne jamais céder à Lucienne? Il répondit en détournant son regard :

— J'y ai songé.

Un silence suivit où André sentit peser la réprobation de son ami. Il continua cependant :

— J'y ai songé et j'y songe encore. Oh! ton étonnement me peine, mais je l'excuse. Comment comprendrais-tu ma situation tragique? Essaie cependant une minute de te mettre dans ma peau. Tu es le capitaine Geslain, tu as épousé une jeune fille beaucoup plus jeune que toi et riche; grâce à elle, tu as vécu des années dans un enchantement doré et tout à coup tu te trouves sans rien..., rien que ta solde; tu vois ta femme réduite à courir le cachet, à donner des leçons à une demoiselle Fauvarques pour que tes deux enfants ne sentent pas trop durement la chute. Feugères, mon vieux, n'aurais-tu pas honte comme moi?

A son tour, Feugères détourna la tête pour que son ami ne vît pas sa rougeur. En lui-même il s'accusa d'avoir été d'une sottise et d'une sécheresse de cœur impardonnables en blâmant ses amis, et surtout d'avoir péché contre Lucienne et contre le sentiment caché, enfermé à jamais dans son propre cœur. Ah! comme l'amour d'André était plus pur, plus entier que le sien, puisque, pour en écarter tout nuage, il songeait à briser sa vie de soldat! Feugères ne pouvait supposer qu'André, au fond de lui-même, démentait ses propres paroles et qu'il ne se sentait pas la force de rompre avec son passé. Le cause qu'il plaidait était celle de sa femme, non la sienne.

Même, dans la détresse de son âme, André souhaita l'appui de Feugères. Il dit encore :

— Tu devines pourquoi j'hésite. Autant me demander de m'arracher le cœur, de le laisser ici et d'aller traîner ma carcasse ailleurs.

Mais Feugères se taisait toujours. Alors André l'attaqua :

— Tu n'as donc jamais songé à partir, toi ?

— Jamais, dit Feugères avec rudesse.

— Comme tu es heureux !

— Autant me demander de renier ma foi.

Il se tourna vers André. Maintenant que Lucienne n'était plus en jeu, il se trouvait à l'aise pour parler de lui-même.

— Te souviens-tu, dit-il, de mon arrivée au régiment, après l'école ? Ce fut toi, l'ancien, qui pour ainsi dire m'armas chevalier. Ah ! ton enthousiasme d'alors, comme il a pétri mon âme ! Comme tu as su faire de moi un guerrier ! Je te prenais comme modèle en tout. Mon rêve d'avenir était d'être un des héros qui tombent en passant le flambeau. Je n'ai pas changé.

C'était vrai. André dut retenir ses larmes devant ces souvenirs dressés comme des reproches. Il revoyait leur amitié soudaine, leurs élans généreux ; il entendait leur serment de fidélité à leur idéal de soldat. Lui seul était parjure, puisqu'il n'osait d'emblée repousser la tentation offerte.

Sa conscience, tiraillée par deux forces contraires, ne savait où se fixer. L'homme et l'officier, d'une loyauté égale, s'affrontaient. Que deviendrait-il si le père Lebouq ne parvenait pas tout de suite à lui trouver du travail ? Or, il le savait, par deux fois déjà depuis leur entrevue dans la petite maison du faubourg, le vieil officier avait échoué dans ses démarches. Et comme le malheur attire le malheur, le désespoir d'André s'était accrû devant l'insistance du docteur, assurant la nécessité de faire changer d'air au petit Guy, de l'emmener dans la montagne si l'on ne voulait pas que l'anémie s'aggravât, tournât mal.

Cependant Feugères avait deviné la tristesse de son ami. Il voulut essayer de réparer le mal qu'involontairement il avait causé. Il dit à demi-voix :

— Tu me diras, évidemment, que mon insouciance m'est facile avec ma fortune...

— Arrête, s'écria André. Ne parlons pas de cela.

Tout rappel de sa pauvreté l'exaspérait. Pour un peu, il eût accusé Feugères de cruauté. N'était-ce pas lui faire sentir indirectement ses torts envers Lucienne ?

Il poursuivit :

— Certes, en ce qui me concerne, cette question d'argent

prime les autres, mais je ne suis pas seul en cause. Il s'agit de nous, officiers, de nous tous. La misère ?.. Soit, nous l'acceptons, par tradition, mais rendez-nous au moins la situation à part que nous avions jadis, le prestige dû à notre renoncement, à nos sacrifices matériels et moraux. Ou alors ne nous demandez plus la vertu.

La colère enflait sa voix. On eût dit qu'il voulait prendre la forêt à témoin de leurs tristesses.

— Depuis la guerre, on joue avec nous comme avec un ballon de rugby. On vous fait pivoter un officier de Saint-Omer à Bou-Denib, de Bou-Denib à Mayence et de Mayence à Tarbes, sans lui donner le temps de respirer. Bien heureux même si, quand il croit enfin avoir trouvé le repos, on ne lui annonce pas que son régiment sera dissous le lendemain. Avons-nous assez vu de ces pauvres diables accomplissant tous ces chassés-croisés en traînant avec eux femme et mioches, à leurs frais, bien entendu ! Les plus raisonnables partent seuls. Encore faut-il avoir la possibilité de payer deux logements... et d'en trouver. Ici, le pauvre Simonin loge depuis trois mois dans un hôtel borgne de la rue des Maillochets, pendant que sa femme et ses quatre enfants occupent encore leur appartement de Colmar. Il ne trouve rien. Ou s'il trouve, c'est à quel prix !... Il y a en ce moment cent cinquante, deux cents officiers dans ce cas. Que font nos maîtres pour nous épargner ces misères ? Rien. Ils s'en moquent et nous disons *amen*.. Abnégation, sans doute... Mais, poussée à ce point, l'abnégation est presque une lâcheté. On nous oublie, on nous méprise, comme on oublie et méprise tous les faibles.

Feugères acquiesça. Il ne connaissait que trop bien, par expérience, cette valse perpétuelle dans un dancing de 800 lieues carrées.

— C'est vrai, dit-il. Nous ne sommes plus des soldats, mais des fonctionnaires d'un ordre inférieur, quelque chose tenant de la machine industrielle, qu'on expédie sans scrupule. Un simple enregistrement de colis à l'*Officiel*, et en route ?... Ah ! si nous étions syndiqués !...

— Défense de s'associer, défense d'être électeur ou élu. L'officier est rayé du nombre des citoyens. Une seule faveur lui est réservée. Ah ! celle-là est bien à lui : celle d'être inscrit sur une liste d'hommes en état de réquisition perma-

nente et susceptibles de se faire casser la figure au premier signal.

André se tut avec un grand geste de désespoir qui semblait embrasser toutes les injustices dont il souffrait.

Feugères allait répondre, lorsqu'ils aperçurent le commandant Le Corbennois, à cheval. Il sortait des dernières maisons de la ville haute et se dirigeait vers la forêt, tassé dans sa selle, le fouet de chasse appuyé sur la cuisse. Au lieu de poursuivre sa route, Le Corbennois, à leur vue, s'arrêta, et, quand les deux officiers parvinrent à sa hauteur, il fit faire demi-tour à sa jument et se joignit à eux.

— Eh bien! fit-il de sa voix nasillarde et avec son regard en coin, nous y voilà bien dans le bourbier, et jusqu'au cou !

Il jouit un instant de leur émoi et poursuivit :

— Vous n'êtes donc pas au courant?... Vous n'avez pas eu les nouvelles de la nuit?... Écoutez-moi ça.

Et, les dents serrées, son éternel rictus accentué par la fureur, il raconta le grave incident survenu la veille, un peu avant minuit : à la sortie d'une réunion communiste la police refoulée, des agents blessés, une sentinelle d'un poste d'infanterie fraternisant avec une bande de manifestants ; le poste surpris, désarmé ; le factionnaire porté en triomphe à la maison du Peuple, acclamé président d'honneur d'un meeting organisé sur-le-champ.

— Le commissaire divisionnaire, accouru, a en vain parlementé pour qu'on lui livrât le rebelle. Il a fallu organiser un assaut au petit jour. Par bonheur, il n'y a pas eu de sang versé. La canaille a capitulé quand elle a vu qu'on était décidé à employer la force. Hein? Qu'en dites-vous? Sommes-nous descendus assez bas ?

Geslain et Feugères ne répondirent pas. Ils étaient assommés par cette nouvelle, présage d'une catastrophe irréparable.

— Je vous quitte, dit Le Corbennois. Je vais détendre ma jument et mes nerfs, car je prévois la consigne générale des troupes.

Il leur fit un salut de la main et reprit la direction de la forêt. Après quelques pas, il se retourna sur sa selle et grogna :

— Vous allez voir le beau drame. Acte premier, scène I... A bientôt la suite.

Et il s'éloigna au galop.

VII

Le dos rond, la tête entre les épaules, le médecin-major Gaulay sortit en coup de vent de la chambre où il venait de donner ses soins au jeune Guy. André et Lucienne, muets d'angoisse, le suivirent. Quand il fut au haut de l'escalier, il s'arrêta, leur fit face et levant vers eux sa figure de sanglier, il grogna :

— Maintenant, parlons net. Votre petit garçon est bien malade... Organisme débilité..., plus de fonctions normales..., bref, l'anémie avec toutes ses conséquences... Il y a belle lurette que vous auriez dû l'expédier loin d'ici, de cette cuvette où l'on respire le brouillard, où il pleut neuf mois sur douze... Enfin, à quelque chose malheur est bon : voilà un épistaxis qui aura sonné la cloche d'alarme. Appliquez rigoureusement le régime que j'ai prescrit et dès que votre gamin aura repris des forces, en route ! Envoyez-moi ça en montagne, dans les pins, six bons mois. Sinon, — entendez-moi bien, — le moindre bobo... et pfttt !...

Le médecin-major Gaulay assénait ses phrases à coups secs, bien détachés, avalanche sous laquelle l'esprit d'André vacillait. Chaque mot frappait sa conscience; il croyait entendre un réquisitoire dressé contre lui. Sans l'avoir cherché, Lucienne venait de trouver un nouvel avocat en faveur de sa cause.

Hébété, l'officier ne trouvait rien à dire et regardait avec une sorte de terreur ce petit homme boudiné dans une vareuse informe, tassé sur ses courtes jambes, avec sa grosse tête taillée à la diable, son museau couvert de poils et ses yeux d'acier dardés comme deux fléchettes. Il lui semblait voir quelque mauvais génie acharné à sa perte et se réjouissant du coup porté.

Il y eut un silence pénible, rempli par le crépitement de la pluie contre la verrière de l'escalier. André ânonna :

— Docteur, ne partez pas... Laissez passer l'averse.

Mais le médecin-major Gaulay refusa. On l'attendait à l'hôpital avant midi et il était onze heures et demie. Serrant les mains à la hâte, il endossa un vieux caban

et descendit les marches d'un pas lourd. André le suivit.

Avant de franchir la porte, le docteur coiffa son képi jusqu'aux oreilles et, se retournant vers André, un doigt dresssé :

— Au revoir, Geslain, fit-il. Et, hein?... pour le petit, suivez mon conseil, ou alors...

Il acheva sa pensée en soufflant dans sa moustache rousse qui tombait en désordre sur ses lèvres. Puis il s'éloigna sous les rafales.

André dut s'appuyer à la muraille. Il éprouvait soudain cette sensation de cauchemar où le dormeur se croit aspiré par un gouffre et entraîné à des profondeurs infinies. A ses yeux l'escalier s'allongea démesurément, puis disparut dans un éclair. Il dut fermer les yeux, mater sa volonté en déroute. Alors il releva les paupières avec lenteur. Sa femme n'était plus là. Il murmura :

— Encore un coup de pioche dans le fossé qui se creuse entre nous.

Ah ! pourquoi avait-il fait appel au médecin du régiment, ours mal léché, tenant du rebouteux et du vétérinaire, et soignant les hommes avec des remèdes et des procédés datant de cinquante ans? On vantait, il est vrai, la pénétration de son coup d'œil et la sûreté de son diagnostic ; mais sa franchise touchait à la brutalité et on l'accusait de terrifier ses malades pour les forcer à suivre ses prescriptions. Sans doute, le professeur Verrier, leur médecin ordinaire, avait déjà recommandé d'envoyer Guy à la montagne, mais sans user de telles menaces. Pour la première fois, il est vrai, l'enfant venait d'être pris d'un saignement de nez qu'aucun effort n'était parvenu à tarir. Il avait fallu recourir à la Faculté et André n'avait pas osé appeler le docteur Verrier dont, depuis plus d'un an, il n'avait pu régler la note. Il s'était décidé à courir au quartier et à en ramener Gaulay. Celui-ci était rapidement venu à bout de l'hémorragie. Il avait aussitôt prescrit un régime reconstituant ; suralimentation, fer, bains d'eau salée tièdes. Mais ensuite, hors de la présence de l'enfant, il avait, avec sa verdeur habituelle, exposé ses craintes pour l'avenir.

En remontant lentement l'escalier, André s'efforçait à reprendre le contrôle de sa pensée. Il se heurtait au même mur infranchissable. A se retrouver toujours devant l'obsession

de cet obstacle, son courage faiblissait et il se trouvait de moins en moins armé pour déjouer les attaques de Lucienne. Que répondrait-il, cette fois encore ? Des arguments? Quand il se torturait le cerveau pour en extraire de décisifs, il n'aboutissait qu'à ceux donnés à Feugères, dans leur conversation de la la veille : plus rien à faire dans un état où toute considération, tout moyen d'action énergique, tout prestige étaient retirés aux chefs. Mourir de faim, soit, mais du moins avec honneur, non au milieu de l'indifférence, du mépris ou de la haine. Restait le Devoir... En vérité, où était le Devoir?

Il ouvrit avec précaution la porte de la chambre. Près du lit de cuivre, le fin profil de Lucienne s'inclinait sur l'enfant assoupi. Elle ne tourna même pas la tête, tant l'absorbaient son angoisse et sa tendresse. Il dut lui toucher l'épaule pour qu'elle levât ses yeux taris par la fièvre.

— Viens, dit-il à voix basse.

Elle le suivit. Quand il eut refermé la porte, André lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Chérie, ne te tourmente pas. Nous disposons de quelques jours avant que notre Guy ait retrouvé ses forces. D'ici là je me serai procuré l'argent nécessaire et tu iras dans la montagne tout l'été et tout l'automne avec nos petits. Pendant ce temps, je vivrai de rien, je travaillerai jour et nuit et vous enverrai tout ce qu'il faudra. Car, je te l'ai caché jusqu'ici, j'ai chargé Lebouq de me procurer un bon emploi en dehors de mes heures de service. Cela nous apportera, je l'espère, non seulement le nécessaire, mais le superflu.

Il souriait d'un air contraint et affectait une assurance qui était loin de son esprit. Son cœur battit : il venait d'apercevoir une larme dans les grands yeux tendus vers lui. Elle l'aimait donc toujours, elle comprenait sa détresse, elle admirait ses efforts. Auprès du berceau de l'enfant la tendre chaîne allait se renouer.

Mais la jeune femme restait silencieuse. Elle continuait de le regarder profondément et André voyait passer mille impressions dans ses prunelles changeantes.

Tout à coup la larme s'échappa, glissa le long de la joue, mais nulle autre ne la remplaça dans les yeux redevenus secs. Elle interrogea :

— Emprunter?...

Derrière ce simple mot il sentait palpiter tout leur dissentiment.

— Naturellement, reprit-il. Que ce soit dans une pension de famille ou dans une villa, il vous faudra dépenser pas mal dès le début. Et puis il y aura le voyage. Enfin, il faut bien le reconnaître, mes gains futurs et ma solde ne seront sans doute pas suffisants pour notre double existence, là-bas et ici. J'entends que vous ne manquiez de rien.

— Et cet argent, qui te le prêtera? quand et comment le rendras-tu ?

Il n'avait réfléchi à rien de tout cela. Les questions de Lucienne faisaient naître dans son imagination un nouveau flot de difficultés, de soucis. Mais il avait décidé de tout sacrifier au salut de son fils. Il écarta les objections.

— Ne t'occupe pas de cela, dit-il avec humeur. Je m'en charge.

Elle ne dit plus rien. Elle le fixa un instant sans qu'il pût lire la pensée que cachait son regard, puis sa tête fléchit brusquement et elle rentra dans la chambre des enfants.

MARCEL DUPONT.

(La troisième partie au prochain numéro.)

MÉMOIRES DE CAULAINCOURT DUC DE VICENCE

EN TRAINEAU AVEC L'EMPEREUR

IV (1)

DE LA SAXE AU RHIN

LA NOBLESSE ET LA CHAMBRE DES PAIRS

L'Empereur envisageait la pairie de la manière suivante. Il avait amené les grandes familles à servir, afin que les noms de notre vieille histoire, mêlés dans nos camps avec ceux de notre gloire moderne et courant maintenant les mêmes chances, les mêmes dangers, ne fussent plus un objet de jalousie pour les vieilles moustaches. Il avait eu aussi pour but d'identifier cette jeunesse avec notre gloire moderne, avec nos actions, avec les noms nouveaux et les lier mutuellement par une gloire personnelle aux événements plus récents. Il voulait les placer dans une situation telle qu'il pût, avec justice, refaire la fortune de plusieurs qui en avaient trop peu. Il ne voulait pas qu'un Montmorency fût pauvre quand Ney était riche. Il ne convenait pas que le neveu de Cambacérès, s'il héritait de la pairie et de la fortune de son oncle, éclaboussât un d'Aguesseau, un Molé. Il ne voulait pas non plus que les Gazan, les Laborde, les Durosnel, les Corbineau, les Gérard, les Foy, les Lamarque, les Clauzel eussent une moins belle existence que les premières

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet, 15 août.

familles de notre histoire militaire. Gaudin, Mollien appartenaient à la France, à son histoire, comme les Colbert, les Louvois. La pairie n'était rien. Elle ne serait qu'une suprématie choquante pour beaucoup de gens, si elle n'offrait pas à la nation une grande garantie pour ses privilèges. Il fallait pour cela qu'elle fût héréditaire. Il la rendrait donc héréditaire, au moins pour le plus grand nombre, si la mort n'enlevait pas, d'ici là, au Sénat, quelques hommes qui ne pouvaient y prétendre et le gênaient pour ses arrangements. Il lui fallait d'ailleurs le temps de faire la fortune de ceux qui avaient des droits à la pairie et qui n'en possédaient pas assez. Il y appellerait nouvelle et vieille roche. Toutes les notabilités y seraient admises. C'était dans ce dessein qu'il gardait encore son domaine extraordinaire et qu'il en faisait placer annuellement le revenu pour en augmenter le capital. Il ne voulait pas que cette Chambre fût une charge pour l'État. La pairie ne conférant aucun privilège hors de la Chambre et la noblesse n'en donnant aucun, cette distinction sociale n'était qu'une chose nominative qui ne blesserait point les idées de la nation. La loi devait être égale pour tous. Sans cela, la noblesse choquerait tellement que ce serait, dans les idées actuelles, dévouer des familles à la haine publique que de leur conférer un titre. La porte restant ouverte pour toutes les places, pour toutes les fonctions au mérite, quelle que fût son extraction, quel que fût son état, la nation serait moins choquée des titres qu'il avait créés. Cette distinction était sans doute nécessaire, mais rien ne lui avait cependant fait plus d'ennemis. Tout soldat pouvant devenir général, baron, duc, maréchal, le fils du paysan, du maître d'école, de l'avoué, du maire, conseiller d'État, ministre, duc, cette noblesse ne choquerait plus personne avec le temps, parce qu'elle récompenserait indistinctement tout le monde.

Il appellerait à la pairie toutes les grandes notabilités, de manière à ce que le peuple français, qu'il avait le premier salué du titre de Grande Nation, se trouvât honoré de ces choix faits dans l'élite de cette grande nation et parmi des hommes d'ailleurs assez riches pour être bien indépendants; car les gouvernés n'ont pas de garantie si leurs représentants n'ont pas le premier élément de l'indépendance, dans un pays comme la France où la propriété doit être la première condition de toute notabilité.

Il ajouta que beaucoup de personnes le croyaient violent, despote, parce qu'il avait une volonté ferme; qu'au Conseil d'État, dans la discussion des lois, il avait cependant toujours été le plus libéral de l'assemblée. La France lui devait des codes qui feraient sa gloire, l'objet de l'envie des autres peuples et l'admiration de la postérité, tandis qu'il aurait pu laisser les choses dans le chaos où les avait laissées l'ancien régime et placées la Révolution, pour gouverner à sa guise. On ne pouvait cependant nier que la France ne fût gouvernée que par les lois.

— Cela seul répond, me dit-il, à ceux qui voient le despotisme dans ma fermeté.

L'Empereur cita plusieurs exemples de préfets, de fonctionnaires, de juges, déplacés, improuvés, pour s'être laissés entraîner à des mesures ou à des décisions arbitraires, par un faux zèle ou par des idées mal réfléchies sur les principes du gouvernement. Il ajouta encore que son principe comme gouvernement, sa tendance et celle qu'il avait donnée au Conseil d'État était de soutenir, autant toutefois que cela paraissait juste, le faible contre le fort, par conséquent le particulier contre l'autorité qui, ayant la puissance, était naturellement envahissante et portée à l'arbitraire. En principe, il prêchait à ses ministres d'être vigilants, que l'autorité devait prévenir le mal, afin de n'être pas obligée de le réprimer. Les gens qui observaient et qui étaient à même de juger son gouvernement voyaient parfaitement que l'opinion que l'on avait de sa force le servait bien plus que sa rigueur.

— Tout prouve cette assertion, ajouta-t-il. J'aime le pouvoir, dit-on. Eh bien! quelqu'un, dans les départements, est-il fondé à se plaindre? Jamais les prisons n'ont réuni moins de prisonniers. Se plaint-on d'un préfet sans obtenir justice? Sur cinquante réclamations, quarante-cinq sont jugées contre eux. Le gouvernement est fort, ma main est ferme, et les fonctionnaires sentent que je ne laisse pas lâcher les rênes. Tant mieux pour le peuple, car, en même temps que cette marche trace à chacun une route sûre, ma surveillance rend l'autorité vigilante, les fonctionnaires remplissent leurs devoirs, tous les

citoyens, toutes les propriétés sont également protégées. Les routes n'ont jamais été plus sûres. Point de vexations, point de haine, plus de partis grâce à moi. On ne sait plus ce que c'est en France. Je n'ai jamais voulu être l'homme d'aucun, pas même chercher un appui dans une opinion, ni dans des hommes. Je me suis appuyé sur moi, sur ce que j'ai successivement créé dans l'intérêt de la France, sur mes institutions, sur la morale d'un gouvernement indépendant des opinions. Premier Consul, Empereur, j'ai été le Roi du peuple; j'ai gouverné pour lui, dans son intérêt, sans me laisser détourner par les clameurs ou les intérêts de certaines gens. On le sait en France.

« Aussi le peuple français m'aime-t-il. Je dis le peuple, c'est-à-dire la nation, car je n'ai jamais favorisé ce que beaucoup de gens entendraient par le mot peuple : la canaille. Je n'ai pas plus favorisé les grands seigneurs, car, si le peu de lumière et la misère des uns les rendent toujours disposés au désordre, les prétentions des autres les rendent au moins aussi dangereux pour l'autorité. Toujours mécontents du pouvoir qui n'émane pas d'eux, s'ils l'osaient, ils seraient toujours disposés à la révolte. L'indiscipliné faubourg Saint-Germain ne prêche-t-il pas toujours, dans les salons, la révolte qu'il n'ose entreprendre? Il est encore ce qu'il était du temps de la Ligue. Les meneurs de la Vendée ont plus défendu leurs privilèges que les droits du trône. Le pauvre peuple est toujours dupe. Ce sont les prétentions des hobereaux, encore plus que celles des grandes familles, qui ont entretenu cette guerre. Il faut à la France une aristocratie, mais sur d'autres bases que celle qui existait et qui est devenue incompatible avec ce qui existe. Malheur au souverain qui se livrerait au faubourg Saint-Germain, car il n'est pas changé! Quoique la Révolution ait amené beaucoup d'excès, on a souvent trouvé des entrailles dans les gens du peuple. Le faubourg Saint-Germain n'en a pas. Il veut reconquérir une influence qu'il croit lui appartenir. Dans son opinion, les rois sont son choix, le peuple ses vassaux. Les rois doivent gouverner par lui et pour lui, et le peuple obéir. Voilà tout ce que les grands seigneurs permettraient au monarque si le bon temps revenait. Pendant quelque temps il m'a cru son messie et m'aurait adopté. Je lui conviens encore, faute de mieux, et dans l'espoir que mon fils sera plus gouvernable. N'osant se

cabrer, il s'est soumis, mais sans se convertir. Peu m'importe : les enfants des grands s'élèveront, se formeront dans d'autres idées. Ils verront que ce que je leur offre vaut mieux pour le temps que ce que leurs pères veulent reconquérir. Les hobereaux trouveront aussi des avantages à se soumettre et mes institutions feront le reste. Quelques-uns, voyant que je veux être protecteur pour tous, se sont tenus à l'écart. Ils reviendront, car ils aiment le pouvoir et la Cour par-dessus tout. Peut-être sera-t-il trop tard, s'ils se font attendre. Aujourd'hui, ceux-là feraient presque cause commune avec quelques cerveaux creux comme les Lafayette, les Tracy, qui crient au despotisme comme s'il y en avait là où l'on les laisse crier, intriguer, critiquer à leur aise.

Revenant sur les avantages de son gouvernement qui n'avait pas d'intermédiaire entre la nation et lui, l'Empereur répéta qu'il préconisait également toutes les notabilités.

— La Légion d'honneur, dit-il, est la plus belle de mes institutions. Elle est, n'en déplaise à ce pauvre Moreau et à ses rêves, une des grandes conceptions du temps et aussi bien appropriée aux besoins du trône qu'aux besoins des peuples. Elle établit, ajouta-t-il, une honorable fraternité entre le civil et le militaire, entre le maréchal et le soldat, entre le paysan et le duc. Moi seul je connais les Français, les besoins des peuples et de la société européenne. L'ancien régime était plein de bonnes choses qu'il faut seulement adapter au temps présent.

« Ceux qui croient avoir un droit héréditaire pour s'interposer entre le peuple et l'Empereur feraient autant de mal que les jacobins, qui ne veulent pas de gouvernement ou une autorité si divisée qu'elle serait nulle, à cause de nos mœurs et de nos vices. Si j'avais cru ces derniers, j'aurais établi un gouvernement comme celui des États-Unis. Je connaissais trop bien la France pour ne pas voir que c'était impossible. Les leçons du Directoire nous ont trop éclairés. D'autres, comme Lannes, qui n'avaient pas d'idées arrêtées, auraient voulu de la liberté pour eux et leurs amis et rien qui les contrariât. La sûreté du Consul, du Président eût tenu à la fidélité de la Garde. Les prétoriens sont avides, insatiables et pèsent sur les peuples encore plus que sur les souverains. Cette manière de gouverner ne pouvait me convenir. Avec des séides, on devient despote malgré soi. Ce pouvoir me répugnait. J'ai secoué ce joug. Peu

après avoir été nommé Premier Consul, je me suis aperçu des dilapidations de la Garde. On ne peut s'en faire une idée. N'ayant pu obtenir des comptes, j'ai éloigné les chefs qui prétendaient me faire des gens dévoués dont je ne pourrais me passer, comme si on pouvait régner en France par de tels moyens. Cela eût été possible que je ne l'aurais pas voulu. On désirait s'enrichir, se rendre nécessaire; moi, je voulais tirer la France de l'abîme où l'avaient plongée l'impéritie du Directoire et la Révolution. Je me sentais fort du bien que je voulais lui faire, du besoin qu'elle avait de moi et de la confiance que m'inspirait cette généreuse nation.

Revenant sur le Sénat, l'Empereur ajouta qu'il n'était plus composé que de flambeaux éteints ou de lanternes sourdes qui feraient faire fausse route, s'il survenait des circonstances majeures. La plupart des sénateurs imiteraient, dans l'occasion, Frochot (1) qui l'aimait, s'il en croyait le duc de Bassano, mais qui n'en avait pas moins fait préparer dans sa maison la salle du conseil pour le gouvernement de Malet et Lahorie, sans la moindre objection.

— Rester préfet de Paris était ce que voulait Frochot. Les continuels changements de gouvernement depuis la Révolution ont trop familiarisé les hommes avec eux. C'est un mal que le temps seul peut guérir. Frochot, outre qu'il me doit tout, m'a prêté serment. Cependant il trahissait mon fils et son serment, s'il me croyait mort, convaincu qu'il n'en était pas moins un honnête homme. S'il vous avait promis cent millions, il vous les paierait au jour dit. Rien ne le ferait manquer à sa parole et cependant il a manqué à son serment sans le moindre scrupule. Voilà les hommes, les idées du temps : à qui se fier?...

Mes observations ramenant la conversation sur les choses qui mécontenteraient la France et notamment sur la conscription, que les besoins des guerres étendaient sur tout ce qui composait la classe appelée, l'Empereur me répondit :

— Je conviens que la conscription est une loi dure pour les familles, à cause des fréquents appels que les circonstances ont exigés, mais elle devient nationale parce qu'il n'y a ni privilèges, ni exceptions. Dans des temps de paix, elle deviendrait

(1) Préfet de la Seine.

même populaire, parce que les Français aiment la carrière des armes, et que, la porte de l'avancement restant ouverte au savoir et au courage, cette carrière offre un état honorable à beaucoup de jeunes gens. Ici, comme en beaucoup de choses, c'est l'appréciation du principe d'égalité qui fait la force du gouvernement et le succès des levées. Si j'exemptais un conscrit, s'il y avait un privilège pour qui que ce soit, personne ne marcherait. Les idées d'égalité, qui ont fait la Révolution, font aujourd'hui une partie de la force du gouvernement. C'est parce qu'on ne lui suppose, qu'on ne lui soupçonne aucune préférence et qu'il n'a intérêt à aucune prédilection que l'on ne se méfie pas de lui. La confiance dans sa justice fait autant que sa force. Voilà mon secret. On dit que j'aime la guerre, mais, comme ses charges pèsent sur tous, que je n'ai de préférence pour personne et récompense également tous ceux qui ont du courage, tout le monde se soumet. Inspirer au peuple une grande confiance en ma justice, lui bien persuader que je ne favorise aucun autre intérêt avant le sien, voilà le grand secret pour gouverner les Français. C'est là mon grand levier.

L'Empereur me fit une autre fois la réflexion que, par caractère, les Français étaient frondeurs.

— La société des salons, me dit-il, est toujours en état d'hostilité contre le gouvernement. On critique tout et on ne loue jamais rien. Bien que les hommes et les femmes de la société soient en général courtisans, et le plus grand nombre platement flatteurs, ils n'en sont pas moins ennemis du pouvoir dans leurs bavardages. On a beaucoup crié parce qu'il m'est arrivé d'éloigner de Paris, pour quelques mois, des personnes qu'il aurait fallu faire arrêter quinze jours plus tard, si je ne les eusse pas dépaysées à temps et si je n'eusse pas rompu par là leurs intrigues. On appelle cela ma tyrannie. On dit que je suis un tyran, parce que je ne veux pas laisser quelques intrigantes, quelques folles faire parler d'elles pour des conspirations dont je me moque et que j'aurais laissé aller jusqu'au dénouement, si je n'étais pas aussi ennemi de la rigueur que je suis partisan de la fermeté. Dans l'ancien régime, personne à Versailles ne voulait obéir. Ce privilège avait perdu et déconsidéré la Cour. Maîtresses, favoris, tout intriguait pour faire et défaire des ministres, parce qu'ils connaissaient le souverain faible; de fait, c'était conspirer contre son autorité.

« N'a-t-on pas été, ajouta-t-il, jusqu'à compromettre notre gloire pour nuire à tel ou tel général, à tel et tel ministre, sans s'embarrasser du sang que cette trahison coûterait à la France et des conséquences que pourraient avoir nos revers? On volait alors impunément, si l'on avait du crédit et l'appui de quelques gens en place. Toute la Cour, même les princes du sang étaient intéressés dans les entreprises ou avaient des pensions des entrepreneurs. On faisait argent de tout. Paris était mal nettoyé et encore plus mal éclairé, parce que les princes et de très grands seigneurs avaient des remises ou des pensions sur l'entreprise des boues et de l'éclairage, notamment M. le comte d'Artois. J'en ai eu les preuves entre les mains.

« Sous mon gouvernement, ajouta-t-il, on ne connait pas ces abus. Il n'y a pas de pots de vin, que je sache; on a de bons appointements. Ils sont payés exactement, et on sait que je ne ferais pas grâce aux fripons et encore moins aux fonctionnaires qui se permettraient de faire des affaires. Jamais il n'y a eu plus d'ordre au Trésor. Les caisses sont surveillées, les impôts vont à leur destination. Il a fallu des exemples : quelquefois ils sont tombés sur des hommes qui tenaient à des hommes marquants qu'ils ont indisposés, mais rien ne m'a arrêté. Me sentant assez fort pour faire le bien, j'ai marché au but, sans que rien m'en détournât, sans prendre garde aux cris de quelques coteries. Qui crie en France? ajouta-t-il. Quelques salons, quelques gens qui ont oublié bien vite qu'ils me doivent la considération ou la fortune dont ils jouissent; d'autres que je les ai fait rentrer et que je leur ai rendu leurs biens qu'ils n'auraient jamais eus sans moi; quelques gentillâtres obscurs, qui sont mécontents de ne plus recevoir l'eau bénite le dimanche; quelques négociants égoïstes, froissés momentanément parce qu'ils ne savent pas donner un autre essor à leurs spéculations; quelques fournisseurs, vraies sangsues auxquelles j'ai fait rendre gorge. La masse de la nation est juste ; elle voit que je travaille pour sa gloire, pour son bonheur, pour son avenir. Si c'était pour moi, que me manque-t-il ? Que puis-je personnellement désirer? Né dans une classe distinguée, mais d'une famille peu fortunée, j'occupe le premier trône du monde. J'ai donné la loi à l'Europe. J'ai distribué des couronnes, j'ai donné des millions pour faire la fortune de ceux qui ont bien servi la France, sans toucher aux revenus de l'État. J'ai, dans mon

domaine privé, dans le domaine extraordinaire, tout l'argent, tous les trésors qu'un homme peut désirer, mais je n'ai pas besoin d'argent pour moi. Personne n'est moins que moi occupé de ce qui lui est personnel.

« Que la France prospère sous mon gouvernement, voilà l'objet de mes vœux, de mon ambition et de toute mon attention. C'est moi qui ai rétabli l'ordre, les finances, qui ai payé les dettes. Je deviens lourd et trop gros pour ne pas aimer le repos, pour n'en avoir pas besoin, pour ne pas regarder comme une grande fatigue le déplacement, l'activité qu'exige la guerre. Mon physique a nécessairement, comme chez les autres hommes, de l'influence sur mon moral. Vous me dites, et on aime à croire généralement, que j'aime la gloire, la guerre, que je vise à ce que vous pouvez appeler la monarchie universelle. Mais cet empire universel est un rêve et je suis très éveillé. Si j'avais pu être dirigé autrefois par cette passion guerrière, elle ne m'aurait égaré, comme toutes les passions, qu'un moment.

« Cette guerre de Russie est une mauvaise affaire, me dit l'Empereur, en me cherchant amicalement l'oreille pour me la tirer. Je me suis trompé, M. le grand-écuyer, non sur le but et l'opportunité politique de cette guerre, mais sur la manière de la faire. Il fallait rester à Witepsk. Alexandre serait aujourd'hui à mes genoux. La séparation de l'armée russe après le passage du Niémen m'a ébloui. Les Russes, n'ayant pu nous vaincre nulle part, et Koutousoff ayant été imposé à Alexandre à la place de Barclay, qui valait mieux que lui, j'ai cru que des gens qui ne savaient pas se battre et un souverain qui se laissait imposer un mauvais général se décideraient à faire la paix. Je suis resté quinze jours de trop à Moscou. Le résultat fera dire que les Russes sont invincibles chez eux à cause de leur climat, et on se trompera, car, avec plus de prévoyance, si j'avais suivi mon premier plan, ils étaient perdus.

ANGLETERRE ET ÉTATS-UNIS

L'Empereur ajouta que l'on se trompait sur son caractère parce que l'on ne comprenait pas bien son but, et que tout était calcul chez lui :

— J'ai pesé d'avance et depuis longtemps, dit-il, tous les sacrifices qu'exigera la lutte avec l'Angleterre. En définitive, le fond et la solution de toutes les questions qui agitent le monde, et même les individus, sont dans cette lutte. Ce n'est pas moi, ajouta-t-il, qui ai perdu les colonies ni laissé détruire les marines de l'Europe. C'est moi, au contraire, qui ai travaillé sans relâche à les rétablir. J'ai des chantiers partout. Vous serez étonné dans deux ans du nombre de mes vaisseaux, du développement et de la force de mes armements. C'est la Révolution qui a fait la puissance de l'Angleterre. J'ai trouvé sa prépondérance établie. Je l'ai supportée en signant la paix d'Amiens, et ne faisant rien contre ce traité. L'expédition de Saint-Domingue a bien prouvé que je n'avais pas d'autres vues que le maintien de la paix et la prospérité intérieure de la France, puisque j'ai envoyé une élite de l'armée dans cette colonie. C'est l'Angleterre qui a rompu le traité, c'est elle qui a enlevé, en pleine paix, toutes les richesses de notre commerce. J'ai supporté cette paix pour créer une marine qui pût maintenir nos droits, défendre nos propriétés, car l'équilibre politique dépend aussi de l'équilibre commercial. La puissance est, jusqu'à un certain point, autant dans l'argent que dans le territoire, par conséquent, autant dans la puissance relative des États que dans leur population. Pour maintenir cet équilibre nécessaire à tous les intérêts, il fallait être en mesure d'obliger l'Angleterre à réfléchir sur ce qu'elle compromettrait avant de pirater le commerce du continent sans déclaration de guerre.

« C'est, de fait, me dit l'Empereur, pour les plus chers intérêts de l'Europe que je combats maintenant et que j'exige tant de sacrifices de la France. J'ai la prévoyance d'une sage politique, tandis que les autres souverains n'ont que l'aveuglement de la peur et d'une peur sans fondement. Ils semblent ne craindre que la puissance de la France, tandis que cette France peut seule défendre les libertés commerciales de l'Europe. L'ancien équilibre n'existant plus, les vieilles routines ne peuvent y ramener. Tout est déplacé, changé, rajeuni dans le monde. Il faut donc s'ouvrir de nouvelles routes. Si les cabinets approfondissaient ces questions, on apprécierait mes efforts au lieu de s'en inquiéter. En me secondant franchement, on serait moins froissé et l'on arriverait plus tôt au

but. Je n'en ai qu'un : c'est la paix avec l'Angleterre, c'est-à-dire la paix générale. Sans cette paix, les autres ne sont que des trêves. Encore une année et peut-être moins, si je n'avais pas échoué en Russie, et le continent eût été plus que dédommagé des sacrifices que j'ai exigés de lui. Jamais je ne me suis dissimulé que c'était une grande entreprise. Si j'échouais, le continent sentirait avant peu, par le dommage qui en résulterait pour lui, de quelle importance était le but auquel je voulais atteindre. L'alliance de la Russie ne m'a pas servi comme je m'en étais flatté.

L'Empereur insista beaucoup sur les avantages que l'on retirerait de la situation où les événements avaient placé les États-Unis vis-à-vis de l'Angleterre. Il ne doutait pas que la lutte actuelle tournât à leur avantage. Il regardait ce moment comme l'époque réelle de leur grande émancipation politique et du développement d'une grande puissance. Il parla des moyens respectifs d'agression et de défense, ainsi que des tentatives que pourraient faire les Anglais, mais il conclut que des revers sur quelques points, où ils iraient frapper à l'improviste, ne feraient qu'exciter les Américains et tremper l'esprit national.

— Les Anglais, dit-il, finiront par souscrire à tout ce que les États-Unis voudront et le gouvernement américain, confié à des mains habiles, à des hommes d'État, y gagnera plus de ressort. Il profitera de l'occasion pour se faire donner les moyens d'organiser et d'entretenir une armée plus considérable, de former un noyau d'armée permanente et obtenir plus de facilités pour réunir et former les milices. Si les Américains font bien, ils construiront des forts, même des places sur quelques points importants, ce qui leur sera très utile pour l'avenir. Cette époque, ajouta-t-il, fera prendre aux États-Unis un essor anti-anglais qui fortifiera notre système et ce pays sera, à l'avenir, le plus puissant adversaire de l'Angleterre. Il la fera trembler avant trente ans.

Ces considérations amenèrent l'Empereur à parler de l'émancipation des colonies espagnoles, qu'il regardait comme une chose certaine et également avantageuse à nos intérêts, quoique les révolutions de ce pays pussent offrir, pour ce moment, à l'Angleterre d'utiles débouchés commerciaux. Il voyait dans ces grands États qui se formaient dans le nouveau monde de nouveaux rivaux pour l'Angleterre. Tout devait, selon

lui, lier ces nouveaux États au système politique des États-Unis. L'émancipation de toutes les colonies lui paraissait une conséquence de celles de l'Espagne. L'époque, selon lui, ne pouvait en être très éloignée. Ces changements lui paraissaient, en masse, dans notre intérêt politique et commercial, si l'on profitait du premier moment pour établir de bonnes relations avec ces pays. La guerre avec l'ancienne métropole et les préventions qui en étaient le résultat, loin de lui paraître un obstacle, lui semblaient devoir faciliter nos relations.

VISITE AU ROI DE SAXE

Cette conversation, dont je supprime beaucoup de détails moins intéressants que ceux que j'ai successivement notés, nous mena à Gorlitz, d'où j'expédiai Amodru pour prévenir M. le baron de Serra, ministre de Dresde (1). Je lui mandai que l'Empereur souperait et coucherait chez lui et qu'il eût à prévenir Sa Majesté le roi de Saxe qu'il irait le voir incognito. La neige était tellement amoncelée dans les vallées que nous allions lentement. Arrivés enfin à la porte de Bautzen, on nous fit attendre si longtemps les chevaux, que je dus descendre du traîneau et aller m'assurer moi-même de la cause de ce retard, qui ne tenait qu'à la nonchalance accoutumée du maître de poste et à la mauvaise habitude de faire faire un repas complet aux chevaux au moment ou le voyageur arrive. Je pressai vainement le maître de poste; il fallut se résigner à attendre et se chauffer en attendant. L'Empereur en profita pour dormir trois quarts d'heure. Quant à moi, je notai la conversation si intéressante que je venais d'avoir avec l'Empereur.

Nous n'arrivâmes à Dresde qu'à minuit (2). Notre postillon, qui m'avait assuré connaître le logement du ministre de France, nous promena si longtemps par la ville sans pouvoir le trouver, qu'ennuyé de cheminer toujours sans arriver, je lui dis d'arrêter pour le demander. Mais tout le monde dormait; l'obscurité était générale et il fallut marcher encore longtemps avant d'apercevoir une lumière. Le postillon frappa et sonna longtemps à la porte. Enfin, un monsieur, en coiffe de nuit, mit la

(1) Jean-Charles-François de Serra, né à Gênes le 29 août 1780, ministre de France auprès du roi de Saxe. Son hôtel, à Dresde, était situé rue de Pirna.

(2) Le 14 décembre à deux heures du matin, d'après Bourgoing.

tête à la fenêtre et demanda ce qu'on voulait. Sur notre prière de nous indiquer le logement du ministre de France, le docteur (car j'appris plus tard que c'était un médecin), ne se croyant pas obligé de répondre, par le froid qu'il faisait, aux gens qui n'étaient pas malades, referma sa croisée et il fallut continuer encore assez longtemps notre promenade dans la ville pour chercher un corps de garde. Heureusement, nous rencontrâmes un Saxon plus obligeant que le docteur. Il nous conduisit jusqu'à la porte de M. de Serra qui avait tout préparé comme s'il m'attendait. L'Empereur se mit de suite à travailler. Il me dicta des dépêches au roi de Naples et au prince de Neuchâtel, plusieurs ordres à Varsovie, ainsi qu'une dépêche à Vienne. La correspondance terminée, l'Empereur nous laissa le soin de l'expédier. Il soupa et se coucha, me chargeant de le réveiller quand le roi de Saxe arriverait, ce prince n'ayant pas voulu que l'Empereur se dérangeât pour aller le trouver au palais. Pendant qu'il reposait, M. de Serra m'aidait à expédier les dépêches.

L'Empereur dormait depuis une heure quand le roi de Saxe (1) arriva, accompagné des comtes de Boze et de Marcolini. Il insista pour que l'Empereur le reçût dans son lit. J'eus, en conséquence, l'honneur de le mener de suite à son appartement. Ces souverains restèrent ensemble trois quarts d'heure. On avait donné des ordres pour notre voyage ultérieur en Saxe. Notre traîneau était hors d'état d'aller plus loin (2). Le Roi prêta à l'Empereur sa berline sur patins. Après le départ du Roi, que j'eus l'honneur d'accompagner jusqu'à sa voiture, l'Empereur me dit qu'il partirait à cinq heures et de le faire réveiller à quatre heures et demie pour signer ses lettres et monter en voiture. J'écrivis, par son ordre, à M. le baron de Saint-Aignan (3), son ministre à Weimar, pour qu'il lui préparât et lui amenât sa voiture à Erfurt. Menés pendant deux relais par des chevaux de la Cour, nous dépassâmes près de Leipzig les estafettes chargées de faire préparer les chevaux

(1) Frédéric-Auguste Ier.

(2) En rentrant à Dresde, en 1813, on m'assura qu'un Anglais l'avait acheté comme une curiosité historique et que tout le monde était venu le voir pendant l'occupation des Alliés (*Note de Caulaincourt*).

(3) Le baron Rousseau de Saint-Aignan, officier d'artillerie, avait été aide de camp de Berthier, puis écuyer de l'Empereur, avant d'être nommé, au début de la campagne de Russie, ministre plénipotentiaire à Weimar.

qu'on commandait partout sous mon nom. Il fallut donc s'arrêter dans cette ville pour leur laisser le temps de prendre les devants. Le jour tombait. Pendant qu'on préparait le souper, l'Empereur eut la curiosité de voir la place et le jardin qui est autour de la ville. Nous restâmes une heure dehors. Le froid était bien moins vif qu'en Pologne.

L'EMPEREUR DE RUSSIE ET L'ENTREVUE D'ERFURT

Pendant le trajet que nous venions de faire, l'Empereur m'avait parlé de nouveau de l'empereur Alexandre, d'Erfurt, du duc d'Abrantès, de la noblesse et de la haine que l'on portait aux nobles. Ce que je vais rapporter est le résultat de notes de plusieurs conversations dans lesquelles il répéta les mêmes choses. Il fit l'éloge de M. le comte Daru (1).

— C'est, dit-il, un cheval pour le travail, un homme d'une rare capacité, mon meilleur administrateur. Il ne m'a jamais rien demandé. Il a administré la Prusse et les pays conquis avec une délicatesse dont lui seul a donné l'exemple. En pays ennemi, il vivait à ses dépens et ne réclamait même pas les avantages dont jouissaient les autres et qui étaient son droit. Aussi avais-je le soin de le récompenser de son désintéressement.

L'Empereur revint sur Tilsitt. Il y avait trouvé à l'empereur Alexandre de l'idéologie, des idées mal digérées sur sa position avec, cependant, de très bonnes intentions, mais il manquait d'expérience. Le sentiment qui l'éloignait de sa femme (2) lui donnait des idées fausses, même sur les besoins qu'ont les peuples et les grands États d'une hérédité dans les dynasties qui les gouvernent. Il lui avait paru porté à reconnaître des avantages à une élection qui plaçait le mérite, tandis que l'hérédité n'appelait le plus souvent au trône que le sot incapable et mal élevé. L'empereur Alexandre ne regrettait nullement de ne pas avoir d'enfants de l'Impératrice. Il mettait, en général, tous les sentiments d'un bon cœur à la place de ceux d'une raison éclairée. Il était particulièrement consciencieux et point prince. Il ne voyait dans ce manque de postérité qu'une

(1) Le comte Bruno Daru (1767-1829), ministre secrétaire d'État depuis 1811.

(2) Allusion à la passion d'Alexandre pour Marie-Antowna Narychkine, née princesse Tchetwertinski, passion qui durait depuis 1804.

responsabilité de moins pour lui, responsabilité que son amour du bien lui présentait comme un grand poids. Il lui avait paru pénétré de l'idée que les souverains doivent gouverner pour les peuples, qu'ils sont institués pour eux.

— C'est aussi ma maxime, ajouta l'Empereur, en appuyant sur ce principe, comme s'il m'eût cru des doutes et eût voulu me convaincre. L'empereur Alexandre m'a paru plus fatigué qu'heureux du pouvoir souverain et de cette vie de souverain qui est une continuité de devoirs toujours gênants pour celui qui regarde le bonheur des peuples comme un dépôt sacré confié par la Providence. Alexandre est très religieux. Il est trop libéral, trop populaire pour ses Russes. Il en sera victime. Il faut une main plus ferme pour cette nation. Il conviendrait mieux aux Parisiens. C'est le roi qui plairait aux Français. Galant près des femmes, cajolant pour les hommes, même pour ceux dont il serait mécontent, car il sait dissimuler mieux que personne, sa belle tournure, son extrême politesse, tout vous plairait. Messieurs les Français aiment les cajoleries. Mon sérieux ne leur plaît pas, ma fermeté leur pèse souvent. Nos conversations de Tilsitt, ses rapports avec vous, ce qui s'est passé à Erfurt, tout a formé l'empereur Alexandre. Il a de l'esprit ; il ne laisse rien tomber et sa mémoire le sert parfaitement. Depuis cette époque, la réflexion et les événements lui ont donné l'expérience qui lui manquait. Il est venu à Erfurt tout autre qu'il m'avait paru être à Titsitt.

« A Erfurt, je remarquai qu'il était fort en défiance, entêté au delà de toute expression. Il voulait traiter d'égal à égal. A la vérité, les circonstances le servaient et il en profitait. Il aurait pu obtenir bien plus, mais, heureusement, il n'a calculé que sur l'effet que produirait en Russie l'espoir d'avoir la Valachie et la Moldavie. Il n'a pas insisté sur l'évacuation des places de l'Oder et d'une partie de la Prusse. Heureusement encore, l'Autriche lui montra de l'humeur et de la méfiance. Si l'homme qu'elle envoya à Erfurt, eût pu franchement expliquer les vues de sa Cour et montrer de l'intérêt à la Prusse, il eût fait impression sur Alexandre (1). J'aurais été fort embarrassé,

(1) Allusion à l'envoi à Erfurt du général baron de Vincent. Albert Vandal cite ce mot de Napoléon à ce sujet : « Je comprends pourquoi l'empereur d'Autriche n'est pas venu. Il est difficile à un souverain de mentir en face ; il s'est remis de ce soin sur M. de Vincent. »

mais la Prusse même n'envoya qu'un homme peu capable (1). Personne ne profita de l'occasion. Au reste, j'étais prêt à tout ; j'avais mes troupes encore sous la main ; le sacrifice de l'Espagne était aux trois quarts fait. J'aurais écrasé l'Autriche avant que personne fût en mesure. Les Russes n'étaient pas remis de leur défaite et pas en état de me faire la guerre. On m'eût peut-être rendu service en me forçant à renoncer à l'Espagne. C'eût été désagréable après des revers, surtout en y laissant les Anglais.

« Menacé par l'Autriche, j'aurais évacué une grande partie de la Prusse et gardé seulement une place sur l'Oder pour gage des contributions. Il est probable que cette combinaison eût changé beaucoup de choses. Nous ne serions pas maintenant ici. Il aurait fallu d'autres combinaisons pour en venir à organiser un État intermédiaire. La Prusse libérée, restaurée, rétablie, toutes les combinaisons politiques changeaient. Les choses en seraient peut-être mieux et plus avancées, parce qu'obligé de donner plus d'attention à ma guerre d'Espagne, j'aurais ménagé la Russie pour maintenir son alliance et mon système contre l'Angleterre. Voilà comme les moindres événements changent les destinées du monde, comme les fautes de nos adversaires les servent souvent plus que leurs talents et nous amènent à en faire de plus grandes qu'eux. Au reste mon tort est de ne pas être resté à Witepsk pour y organiser le pays, ou de ne pas être parti de Moscou huit jours après y être entré. Mes revers ne tiennent qu'à cela. J'ai cru que je ferais la paix, que les Russes la désiraient, la voulaient. On m'a trompé et je me suis trompé. Puis, Maret et l'abbé de Pradt n'ont pas tiré parti de la Pologne. Je devais la croire sous les armes et elle était endormie. Maret a amusé les Polonais, l'archevêque les a découragés. Je ne pouvais faire un plus mauvais choix et confier mes affaires à un homme moins capable. J'ai été dupe de son esprit. Il sait raisonner et flatter, mais il est incapable d'agir. Le dernier de ses secrétaires eût fait mieux que lui.

(1) Le comte Goltz.

LE COMTE DE NARBONNE

« Les hommes de cette trempe et de l'Ancien Régime valent ordinairement mieux que cela. A l'armée, à la Cour, on ne les aime pas. Cependant, voyez Narbonne (1). Personne n'a servi avec plus de zèle. Malgré son âge il supporta les fatigues, les privations comme un jeune homme. Il n'est cependant soutenu que par un sentiment d'honneur. Vous autres de la vieille armée, vous n'aimez pas ces nouveaux convertis; en général vous n'aimez pas l'émigration. Toutes les fois que j'en admets quelqu'un, soit au palais, soit dans l'armée, on grogne, on serait tenté de bouder. Les esprits s'effarouchent. Il n'y a pas longtemps qu'ils étaient même prêts à se cabrer, comme un cheval à qui un mauvais cavalier déplaît parce qu'il lui serre trop la bride.

« Si j'étais de ces hommes sur lesquels on influe, on m'aurait presque défendu d'admettre aucun émigré, tant la Révolution est jalouse, inquiète. Les avis ne m'ont pas manqué dans ce genre, mais ce zèle maladroit de la part de quelques personnes a servi ceux qu'on voulait éloigner. J'ai cru que, chez plusieurs, ce n'était que de l'ambition, que la crainte d'avoir moins de places, de rencontrer plus de concurrents. C'est le caractère des courtisans de tous les temps; leur intérêt est tout, la Patrie n'est rien. Je suis l'empereur des Français; je dois égale protection, bienveillance à tous. Mon devoir est de rallier toutes les opinions, de confondre tous les intérêts, de préconiser toutes les notabilités anciennes et nouvelles, d'encourager le zèle de tous ceux qui se présentent. On ne me doit compte que de la conduite qu'on a tenue de mon bail. Ce qui est antérieur, je ne dois me le rappeler que si l'on a mérité d'être récompensé. L'ancienne noblesse a encore de grandes propriétés, beaucoup de familles une notabilité historique ou honorable. Le fils d'un ministre, d'un chancelier, d'un maréchal de Louis XV ou Louis XVI ne peut être confondu dans la foule, ou il n'y aurait plus de société civilisée. Il est de l'intérêt

(1) Le comte de Narbonne-Lara, né en 1755, que l'on disait fils de Louis XV, ministre de la Guerre en 1791, avait été successivement, sous l'Empire, gouverneur de Raab et de Trieste, ministre plénipotentiaire en Bavière, puis aide de camp particulier de l'Empereur qu'il avait accompagné en Russie. Il fut ensuite ambassadeur à Vienne. Il avait épousé Mlle de Montholon.

de la France que je les rapproche du trône, afin qu'ils sachent qu'il les protège et qu'ils n'en soient plus les ennemis. Leurs enfants, leurs parents m'ont, en général, bien servi.

Je convins que l'opposition dont il parlait était vraie pour quelques personnes, qui, au fait, méritaient peu sa bienveillance particulière pour elles, mais que, pour M. de Narbonne, tout le monde l'aimait et l'appréciait.

— Vous-même, Caulaincourt, me dit-il, quoique sorti comme les autres des rangs de l'armée, quoique soldat et enfant de vos œuvres comme mes autres généraux, votre naissance, votre qualité de noble vous faisaient jalouser. J'ai dû vous soutenir et, plus d'une fois, vous défendre. On vous enviait, on m'a souvent donné des préventions contre vous. On a cherché à vous perdre dans mon esprit, lors du procès de Moreau, parce que vous aviez continué à le voir depuis l'armée du Rhin. C'était un prétexte. Votre tort véritable, aux yeux de ces zélés amis, était d'être noble. Je n'en fus pas la dupe. Ces préjugés sont ceux de beaucoup de braves gens. Après vous avoir renversé, on aurait attaqué Duroc, Lauriston. Tout ce qui est si fier aujourd'hui d'un titre était naguère jaloux de ceux qui en avaient un. Junot, seul, n'avait pas cette faiblesse. Il se croyait plus marquis, plus grand seigneur que les Beauvau. Mais Lannes, Bessières, Lefebvre, étouffaient de dépit. Si je faisais quelque chose pour un noble, n'eût-il pour titre que la savonnette de son père, ils m'en parlaient comme si j'agissais contre mon intérêt, mais je voyais le bout de l'oreille. Heureusement, je n'ai jamais eu de favori, mais, si j'avais distingué quelqu'un, montré de la confiance à un noble, quelques hommes en auraient été malades. Le temps, en confondant tous les intérêts, en mêlant toutes les existences comme toutes les fortunes, usera toutes ces jalousies.

LE MARÉCHAL LANNES

L'Empereur dit du bien de plusieurs personnes, du maréchal Bessières sur l'attachement duquel il comptait. Il fit l'éloge de son intégrité, de l'administration actuelle de la Garde.

— J'ai été obligé de l'ôter à Lannes, dit-il. Les conseils de quelques fripons dont il était dupe, l'auraient perdu, si je ne

lui eusse pas ôté cette administration. Aucun homme, répéta-t-il, ne m'a été au fond plus attaché que Lannes; il m'en a plus d'une fois donné des preuves en s'exposant dans des circonstances périlleuses, mais il m'aimait comme une maîtresse et voulait me gouverner, au moins m'influencer pour obtenir tout ce qui l'intéressait. Étant souvent refusé, parce qu'il demandait pour des intrigants, il prenait de l'humeur et, passionné par caractère, il était alors capable de tout. Il a eu, dans ces moments, envers moi, plus d'un tort grave, qui eût pu compromettre gravement tout autre, s'il eût eu affaire à un prince d'un autre caractère et qui eût eu plus d'estime pour l'espèce humaine.

Après avoir cité quelques faits qui l'avaient mis dans le cas de lui interdire momentanément de se présenter aux Tuileries, l'Empereur ajouta que ce maréchal avait dans le caractère un esprit d'opposition et de censure qui l'aveuglait et l'emportait sur son attachement pour lui. Il était indiscret et n'avait pas de mesure. A l'appui de ces réflexions, il me dit tenir d'une personne, à qui le maréchal s'en était vanté, peu avant la dernière guerre d'Autriche, qu'il avait dit à l'empereur de Russie, au-devant duquel il avait été envoyé par lui, lors de l'entrevue d'Erfurt, et avec lequel il voyageait tête à tête, que l'empereur Napoléon voulait le tromper, que son ambition n'avait pas de bornes, qu'il ne respirait que la guerre comme le moyen de parvenir à son but et qu'il ne saurait trop s'en méfier. Il se vanta même d'avoir ajouté quelques détails intérieurs et cité des faits pour éclairer, soi-disant, Alexandre et empêcher qu'il fût sa dupe.

— Cette confidence, ajouta l'Empereur, m'a expliqué la méfiance et la conduite d'Alexandre à Erfurt. Je n'en ai pas parlé au maréchal. Ç'eût été compromettre le confident qui pouvait me rendre encore service. Ce que j'aurais dit au maréchal ne l'eût pas changé. Se voyant démasqué, il fût devenu ennemi irréconciliable, tandis qu'il s'est conduit depuis en brave homme. Il m'avait d'ailleurs fait un rempart de son corps, dans d'autres circonstances, et il est mort en héros, quoiqu'il eût tenu la conduite d'un traître, puisqu'il n'était pas même appelé par sa mission de courtoisie à émettre une opinion sur moi et sur les affaires. Il n'aura pu résister aux paroles flatteuses, à la confiance simulée d'Alexandre et, encore

moins, à un vieux ressentiment pour je ne sais quoi, car il était aussi violent dans ses sentiments qu'ardent sur le champ de bataille. Dans les dernières années, il y était d'un sang-froid admirable et était devenu général aussi distingué qu'il avait été chef audacieux. C'était un des meilleurs généraux, peut-être le plus capable sur le champ de bataille. Voilà les hommes, Caulaincourt, ajouta l'Empereur. On me reproche de les estimer peu. Ai-je tort? Pardonnerais-je, oublierais-je, si je les croyais meilleurs qu'ils ne peuvent être et qu'ils ne sont en effet ?

SYMPTOMES INQUIÉTANTS

Je reviens à l'auberge de Leipzig (1) où l'on rougit le poêle pour nous réchauffer, quand nous rentrâmes. Notre dîner ou souper, comme on voudra l'appeler, n'étant pas prêt, l'Empereur reposa sur quelques chaises que je lui avais réunies près du poêle. Je profitai de ce temps pour continuer mes notes. Le souper arriva enfin. L'Empereur, fort impatient de se remettre en route, l'abrégea tant qu'il put (2). Au moment où il descendait l'escalier, un jeune Français, se disant officier d'état-major et qui logeait dans la même auberge, se présenta à l'Empereur pour rendre compte, disait-il, d'une mission secrète donnée par l'état-major général. J'étais habituellement si près de l'Empereur, quand il pouvait être accosté, que je me trouvai entre lui et cet officier si empressé, qui nous heurta. Étonné de ses manières, encore plus de son insistance, l'Empereur qui, dans le premier moment, faisait peu d'attention et se hâtait de gagner le traîneau au milieu de la foule qu'avait réunie la belle apparence de celui du roi de Saxe, s'arrêta un moment. Devinant que c'était un espion qui contrefaisait l'officier, si ce n'était pas un malintentionné, il le congédia promptement. La démarche, la tournure de cet officier, tout me paraissait suspect. En sortant de la ville, je regardai derrière la voiture, avec le pressentiment qu'il nous suivait. Il s'était, en effet, placé à côté de notre courrier, en lui disant qu'il avait l'ordre de nous accompagner. Je lui

(1) 15 décembre 1812. L'Empereur était descendu à l'Hôtel de Prusse.

(2) Bourgoing raconte la conversation que l'Empereur eut, durant ce souper, avec M. Theremin, consul de France.

ordonnai de descendre, mais on ne l'y détermina pas facilement.

Depuis Lutzen, il y avait si peu de neige dans certaines parties de la route que les patins de la berline se cassèrent. Après Auerstaedt, il fallut abandonner le beau traîneau du Roi et faire notre entrée à X..., au point du jour, dans la modeste calèche de poste du courrier. Le maître de poste, qui me connaissait, vint me parler pendant qu'on attelait et reconnut, je crois, l'Empereur, mais sans en rien témoigner. Sa Majesté prit du café sans descendre de la calèche. A Erfurt, nous trouvâmes à la poste M. le baron de Saint-Aignan (1). L'Empereur le fit déjeuner avec lui, causa d'affaires et lui donna différents ordres ainsi qu'au commandant de la place. Nous repartîmes une heure après dans un landau que M. de Saint-Aignan avait fait arranger de manière à ce que l'Empereur pût s'y coucher, ce qui lui fit le plus grand plaisir. Aussi répéta-t-il plusieurs fois qu'une bonne voiture, à la fin d'un long voyage, faisait encore plus de plaisir qu'un bon lit après trois mois de bivouac. Il me fit congédier le gendarme saxon qui était sur notre siège, depuis Dresde. Nous en prîmes un français derrière notre voiture (2).

A Eisenach, les chevaux, quoique commandés depuis plus de deux heures, n'étaient pas prêts. Ennuyé d'attendre en voiture, l'Empereur en descendit après une demi-heure d'attente. Il entra dans la maison pour se chauffer et causa avec la maîtresse de poste, jeune femme fort jolie. Son mari nous fit de profondes révérences, sans se mettre en peine de nous faire partir. Voyant que les chevaux qu'il disait avoir commandés de corvée à des habitants n'arrivaient pas et que mes instances réitérées n'obtenaient que des « *gleich* » (tout à l'heure) qui nous mettraient la nuit dans les difficiles défilés de la montagne et de la forêt, je quittai l'Empereur pour aller aux informations. Rien n'annonçait qu'il dût venir des chevaux. Préoccupé de l'idée que l'on savait peut-être que c'était l'Em-

(1) Le baron Rousseau de Saint-Aignan avait épousé Augustine-Amicia de Caulaincourt, sœur du duc de Vicence, veuve en premières noces de M. de Thelusson, baron de Copêt.

(2) Dans toute ville placée sur la route du passage habituel de nos troupes, il existait un commandant de place et des gendarmes français en nombre suffisant pour maintenir l'ordre.

pereur, qu'on voulait gagner la nuit et que nous allions probablement donner dans quelque embuscade, surpris d'ailleurs qu'une poste, que je savais si bien montée, eût recours à des chevaux de réquisition, ayant été prévenue d'avance et n'ayant rencontré aucun voyageur, je voulus parler à quelqu'un et m'assurer qu'il n'y avait réellement pas de chevaux à la poste. Je fus dans la cour et m'informai pourquoi ceux qui avaient été commandés en ville n'arrivaient pas. Je parlai à un postillon en cherchant des yeux l'écurie. Je lui demandai si le maître de poste n'avait pas de chevaux. Il me montra du doigt, à la dérobée, l'écurie qui était fermée. Je frappai doucement à la porte, en disant en allemand *Mach aus* (ouvre-moi). Un postillon, prenant ma voix pour celle d'un homme de la maison, m'ouvrit aussitôt. Je trouvai dix bons chevaux qui attendaient, sans doute, une meilleure occasion de servir. Dès qu'on me vit dans l'écurie, tous les postillons accoururent. J'ordonnai de harnacher et d'atteler. Alors, ils voulurent se sauver, mais j'en arrêtai trois et j'appelai le gendarme que j'aperçus sous la porte, pour faire revenir les autres. Le maître de poste, averti par un des postillons, accourut, défendit d'employer ses chevaux. Grande querelle!... Les meilleures raisons du monde ne pouvant le déterminer et les postillons n'osant lui désobéir, je pris le maître de poste au collet et le serrai dans un coin de l'écurie, en lui ordonnant de faire atteler à l'instant. Comme il résistait et que je voyais que le bruit occasionné par ce débat rassemblait déjà quelques personnes et que le gendarme avait peine à retenir les postillons qui cherchaient à s'échapper, je tirai mon épée et en présentai la pointe au maître de poste en lui disant que si l'on entrait du dehors ou faisait un mouvement et si les chevaux n'étaient pas attelés dans cinq minutes, je la lui passais au travers du corps. Cet argument, grâce à la pointe de l'épée qui lui faisait sentir que j'étais homme à lui tenir parole, lui parut aussi irrésistible qu'à ses postillons. En un clin d'œil, les chevaux furent mis. Un ami du maître de poste, se disant conseiller du Duc (1), survint, et voulut, au début du colloque, prendre parti pour lui, mais je l'invitai si sèchement à se mêler de ses affaires et à donner de meilleurs conseils à son ami, qu'il se retira. La femme du maître de poste, voyant passer ses

(1) Le Duc de Saxe-Weimar, dans les États duquel se trouvait Eisenach.

chevaux, sortit. Apprenant ce qui s'était passé, elle accourut en pleurant et fut trouver l'Empereur en lui articulant, en français, que l'on maltraitait son mari. L'Empereur arriva au moment où les derniers chevaux traversaient la cour. Je les suivais avec le maître de poste que l'Empereur ramena à sa chère femme en leur disant qu'ils avaient tort d'en user ainsi avec les voyageurs.

Nous nous hâtâmes de partir et ne fûmes jamais mieux menés. Le postillon, que je questionnai en route, avoua que son maître se servait presque toujours de chevaux de réquisition quand les chemins étaient mauvais, qu'au reste il n'avait point passé de voyageurs depuis trente-six heures. Je ne pus savoir de lui si les prétendus chevaux de réquisition avaient été réellement commandés. J'eus seulement la certitude que l'estafette nous avait précédés de deux heures et nous en avions perdu plus d'une à attendre. L'Empereur ne savait que penser de cette conduite du maître de poste. Ce retard l'avait aussi étonné. Nous fûmes sur le qui-vive toute la nuit. Jamais je ne vis, je crois, le jour avec plus de plaisir, car jamais la situation de l'Empereur ne m'inquiéta autant. Le froid était très vif. Nous cheminions rapidement, malgré les mauvais chemins de la Westphalie. Un postillon maladroit fit éclater le timon, mais deux liens ayant suffi pour le réparer, nous ne perdîmes qu'une demi-heure. L'Empereur s'arrêta à Hanau et fit appeler M. d'Albini, ministre du prince-primat (1), avec lequel il causa pendant son déjeuner. Il ne fut pas peu surpris de voir l'Empereur et surtout de sa modeste suite.

NOUVELLES DE FRANCE

Jamais je n'ouvrais assez vite, au gré des désirs de l'Empereur, la valise des estafettes qui se succédaient. Les lettres de l'Impératrice étaient toujours demandées les premières. Il ne la nommait pas sans faire son éloge, sans parler avec émotion d'elle et de son fils. Après la lettre de l'Impératrice, il me demandait toujours celle de M[me] de Montesquiou, la dépêche du ministre de la Police, celle de l'Archichancelier, le paquet de la

(1) Hanau, près du Mein, faisait partie du grand-duché de Francfort que Napoléon avait cré en 1806 pour M. de Dalberg, prince-primat de la Confédération du Nord.

poste, la dépêche du ministre de la Guerre et successivement celles des autres ministres. Il reprenait ensuite, dans le même ordre, les lettres et les rapports des ministres qu'il me faisait lire. Il paraissait fort content de l'esprit public et attendait, avec impatience, l'estafette qui devait lui parler de l'effet qu'aurait produit le terrible bulletin (1). L'espoir de se trouver sous peu d'heures à Mayence lui souriait par-dessus tout; aussi pressions-nous plus que jamais le postillon. Une lieue avant d'arriver au Rhin, nous rencontrâmes M. Anatole de Montesquiou, que j'avais expédié de Molodetchno et qui revenait de Paris où il n'avait passé que peu d'heures et où ses nouvelles devaient avoir préparé au bulletin. Il apportait des nouvelles de l'Impératrice et fut, je crois, fort agréablement surpris en trouvant l'Empereur et se voyant arrivé si promptement au terme de son voyage. L'Empereur lui fit quelques questions sur l'Impératrice, sur son fils, et le réexpédia aussitôt à Paris, pour donner de ses nouvelles, mais nous le rejoignîmes au bord du Rhin (2) que les glaçons forçaient à passer en bateau. Depuis lors il nous suivit.

Arrivé sur l'autre bord, l'Empereur se rendit à pied à la poste pendant que l'on passait et débarquait sa voiture (3). Je ne me rappelle pas avoir vu l'Empereur aussi gai. Le sol français lui fit oublier ses fatigues, et, peut-être, même, un moment ses malheurs. Le maître de poste, chez lequel il se rendit, le reconnut. Le maréchal de Valmy (4), qu'il envoya chercher et avec lequel il causa pendant qu'on mettait les chevaux, n'en croyait pas ses yeux. Avant sept heures nous fûmes en route. Fagalde, qui avait été envoyé sur la route de Gumbinen et qui nous avait rejoints à Glogau, courait, ainsi qu'Amodru depuis Dresde. Ils continuèrent en France.

De nouvelles dépêches de Paris ramenèrent la conversation sur l'affaire de Malet et, de la part de l'Empereur, des réflexions qui m'ont paru devoir être conservées, quoiqu'elles

(1) Le 29e bulletin de la grande armée, qui annonçait tous nos désastres et qui, porté à Paris par M. de Montesquiou, fut inséré dans le *Moniteur* du 16 décembre 1812.

(2) A Cassel, en face de Mayence.

(3) 16 décembre, 10 h. du soir, d'après Bourgoing.

(4) Kellermann, duc de Valmy, alors commandant des 25e et 26e divisions militaires à Mayence.

doivent amener quelques répétitions à propos de cette affaire et du ministre de la Police.

— Remarquez, me dit l'Empereur, combien la Révolution et l'habitude des changements continuels de gouvernement ont détruit toutes les idées d'ordre et de stabilité. J'ai encore beaucoup à faire pour réédifier l'ordre social.

— La paix, dis-je, est le seul moyen d'y parvenir ; c'est la première condition de la stabilité, car la guerre est une loterie qui nourrit un vague sur l'avenir qui nuit à tout.

— Vous avez raison, me répondit-il, mais on ne la fait pas quand on veut. L'Angleterre se refusant à tout arrangement, il a bien fallu prendre des mesures pour l'y contraindre...

Revenant à l'affaire Malet, il ajouta :

— Parmi ces militaires, ces fonctionnaires auxquels on annonçait ma mort, pas un n'a pensé à mon fils ! L'idée du roi de Rome n'est même pas venue à Frochot (1) ! Une nouvelle révolution lui a paru plus simple que la conservation de l'ordre de choses établi. Arrivé à Paris, chacun me vantera cependant son dévouement et lui comme les autres, si je le recevais. Il faut un exemple, car la fidélité est un devoir peut-être plus sacré pour le magistrat que pour le militaire, qui ne doit qu'obéir aux ordres qu'il reçoit sans les raisonner. Les fautes des magistrats sont graves : ils doivent l'exemple. Comme les hommes sont aveugles, même sur leurs véritables intérêts ! Car, Rabbe (2), Frochot, Soulier (3) pouvaient-ils espérer d'un Malet, d'une révolution quelconque, plus qu'ils n'ont reçu de moi, plus que ne leur eût donné le roi de Rome, s'ils leur fussent restés fidèles ? L'habitude des changements, les idées de révolution ont laissé des traces profondes. Il fallait un bras comme le mien, un homme qui connût, comme moi, les Français, pour avoir pu opérer ce qui est déjà fait. La France a besoin de moi pendant dix ans. Si je mourais, tout serait, je le vois, dans le chaos et tous les trônes s'écrouleraient, si celui de mon fils tombait, car je vois que tout ce que j'ai fait est encore bien fragile.

(1) Alors préfet de la Seine. Il fut remplacé après le retour de l'Empereur à Paris par M. de Chabrol.

(2) Le général Rabbe, colonel du régiment de la Garde de Paris, avait été désigné par Malet pour prendre le commandement des dépôts d'infanterie.

(3) Soulier, commandant la 1re cohorte, avait reçu de Malet le commandement des troupes chargées de la garde de l'Hôtel de Ville.

— Nos institutions, notre organisation ne sont pas complètes. Il faut rattacher tous les grands intérêts du pays à la conservation de ce qui existe...

— Il vous manque, reprit vivement l'Empereur, sans me laisser achever, une pairie, une aristocratie, adaptées au temps actuel, mais, avec la légèreté de la nation et les prétentions des généraux, ces nouvelles institutions seraient bien insuffisantes d'ici à dix ans. S'il y avait plus de talent parmi les chefs de l'armée, ils feraient comme les lieutenants de César et se partageraient le monde, mais aucun n'a le génie nécessaire pour accomplir une si grande résolution qui pourrait vous sauver si je mourais. Au reste, la meilleure garantie contre les ambitions particulières est dans le caractère des Français, dans la composition de l'armée. Ces fils de citoyens déserteraient tous, le jour où ils croiraient ne servir qu'un intérêt particulier. Tout le monde marche aujourd'hui et reste au drapeau parce que c'est l'intérêt de la France de conquérir la paix. S'il fallait agir dans un intérêt individuel et s'expatrier pour cela, il n'y resterait personne. Aussi, le danger n'est-il pas là, mais dans les intrigues que font beaucoup de généraux à Paris.

« Le danger, si je mourais, serait dans la faiblesse de la Régence et dans les intrigues des généraux qui voudraient tous de l'influence, des places et surtout de l'argent. Vous ne vous en tireriez pas, surtout si vous ne preniez pas tout de suite un grand parti pour diminuer la Garde. Remarquez que, moi-même, je n'en ai pas réuni les armes sous un même chef. Il faudrait une volonté bien ferme pour lui en imposer.

« Malet est un fou. Il faut l'être pour avoir cru que suspendre l'action de la police et tromper quelques chefs de corps, un préfet pendant trois heures pouvait renverser le gouvernement, quand il avait une armée de deux cent mille hommes hors du pays et pas un complice dans les hautes fonctions, ni dans les départements. C'est un homme qui a voulu se faire fusiller en faisant parler de lui ; mais son action m'a prouvé, ce que je croyais au reste en partie, qu'il n'y a pas grande foi à faire sur les hommes. L'ancien régime était frondeur, factieux. Il se révoltait quand il l'osait, mais il ne permettait pas au sous-ordre de se révolter et il était fidèle à son serment. Les idées monarchiques et d'hérédité, celles de la conservation de ce qui existe, sont une langue nouvelle que l'on apprendra à la génération

qui s'élève, mais elle ne sera jamais dans le dictionnaire des hommes du jour. Ils ont déjà oublié les malheurs de la Révolution. Clarke, qui vante son dévouement, ce qu'il a fait et ordonné, peut-être après coup, n'a pas même mis ses bottes pour aller à la première caserne s'assurer des troupes. Hulin seul a eu du courage et Laborde de la présence d'esprit (1). Savary a été pris au trébuchet. Il soutient que ce n'est pas une conspiration, que Malet a tout composé, arrangé, que Lahorie et même Guidal n'ont connu ses projets que lorsqu'il les a tirés de prison (2). Clarke pense, au contraire, que cette affaire a des ramifications dans le Sénat, qu'elle compromet des gens marquants. Il voit des jacobins partout. Nous verrons qui a raison. Pour laisser dévider la chose, je n'ai pas même changé le ministre de la Police. Il est plus intéressé qu'un autre à réparer le mal qu'a fait son imprévoyance. Savary tient à son ministère et à l'argent. Il est plus intéressé. Il craint de perdre sa place, dont, au reste, il n'a plus besoin, car je lui ai beaucoup donné. Il a au moins cinq à six millions. Aide de camp ou ministre, il me demandait toujours de l'argent, ce qui me déplaît. Savary n'avait pas de fortune : il a des enfants, une femme qui dépense. Au reste, je lui dois la justice de dire qu'il me sert avec zèle. Il a de la représentation, ce qui est nécessaire à Paris. Ses difficultés avec Maret me fatiguent. Il est toujours en guerre avec lui. Je n'aime pas ces tracasseries. Ils sont jaloux l'un de l'autre. Savary croit que je lui préfère Maret. Savez-vous ce qui les a mis mal ensemble?

— Je l'ignore.

— Probablement les femmes : elles brouilleraient des empires. Sous ce rapport mes autres ministres ne me tracassent pas. Ils s'entendent et ne me fatiguent pas de leurs petites haines ou jalousies. J'ai eu quelquefois envie de marier Cambacérès, mais, toutes réflexions faites, cela m'eût gêné. Les femmes ont des prétentions et celles des dignitaires ont toujours gêné à la Cour. On ne savait où les placer, ni comment les classer quand il y avait des étrangères.

(1) Hulin, en effet, avait le premier résisté à Malet qui tira sur lui un coup de pistolet. Malet, alors, avait été arrêté par Doucet, chef d'état-major de Hulin, et par Laborde, son adjoint, ce qui avait amené l'échec du complot.

(2) Les généraux Lahorie et Guidal étaient enfermés à la Force quand Malet vint les délivrer.

« Le pauvre Savary n'est pas bien traité dans les correspondances de Paris; chacun le ridiculise. C'est toujours une bonne fortune pour beaucoup d'intrigants que de se défaire d'un ministre de la Police, quoiqu'il en vienne un autre. La chute de celui-ci paraissant certaine, on dirait que chacun veut avoir l'honneur de lui avoir porté le premier coup.

— C'est une raison, Sire, pour que vous le défendiez et le gardiez et, comme vous le disiez, il fera maintenant mieux qu'un autre. S'il n'y a pas eu de conspiration, si Malet est le seul auteur de cette incartade, Savary est justifié.

— Vous avez raison, mais j'ai peine à le croire. Savary est dupe de quelques intrigants qui lui auront fasciné les yeux, ou cela aura échappé à Pasquier [alors, préfet de police] qui est cependant un bon observateur. Nous saurons cela dans... Dites-donc, dans combien d'heures?

— Dans quarante-quatre heures, Sire.

— Moi, je vous dis dans trente-six.

Et voilà l'Empereur qui me fait rallumer la bougie et qui tâche de compter alternativement sur la carte et sur le livre de poste, combien il nous fallait d'heures. Après avoir disputé sur les minutes, comme si je pouvais prolonger le voyage, après m'avoir parlé du bonheur qu'il aurait à voir l'Impératrice et son fils, l'Empereur s'en prit, en plaisantant, à mon oreille, des huit heures qu'il se voyait obligé d'ajouter à son calcul qu'il refit pendant deux heures. Les postes, quarts de poste, les quarts d'heure, les minutes, tout fut compté. Les haltes forcées, le repos, tout fut abrégé; les difficultés, les retards élagués. L'Empereur oublia Malet, la police, tous ses malheurs. Au jour, sa physionomie me dit qu'il se rêvait déjà aux Tuileries où je désirais le voir arriver, sûrement autant qu'il le désirait lui-même. Il paraissait si confiant, si heureux, que ce moment fut aussi pour moi un des bons du voyage.

CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE.

(*A suivre.*)

LA DOCTRINE DE MONROE

On parle beaucoup aujourd'hui, et de plus en plus, de la doctrine de Monroe. Autrefois, il semblait qu'elle n'intéressât que l'Amérique, mais à mesure que le rôle des États-Unis grandissait dans le monde, on a vu cette doctrine prendre une extension inattendue.

Conçue à l'origine dans un esprit jalousement particulariste, elle est entrée dans le jeu de la politique universelle. En Europe, lorsqu'on a vu les États-Unis refuser de faire partie de la Société des nations, on s'est demandé d'où provenait cette manifestation, et si, dans l'application, l'interprétation de la doctrine de Monroe ne dépassait pas l'objet pour lequel celle-ci avait autrefois été formulée. En Amérique même, certaines républiques de langue espagnole se sont préoccupées des conséquences que le gouvernement de Washington semblait tirer des principes proclamés par Monroe. Leurs sentiments se sont fait jour à la dernière conférence pan-américaine, qui s'est tenue cette année même à la Havane. On conçoit cet état d'esprit, car il a toujours été dans la pensée des hommes d'État les plus considérables de Washington d'étendre l'application de la doctrine de Monroe au double continent tout entier. Le président Roosevelt l'a dit nettement dans son premier message au Congrès du 3 décembre 1901. Il y déclarait que cette doctrine devait être la pièce essentielle (*the cardinal feature*) de la politique des nations des deux Amériques, comme elle l'était déjà de celle des États-Unis. C'était là,

disait-il, faire un pas, et un grand pas, vers la paix universelle par l'établissement d'une paix permanente dans le nouveau monde.

Lorsque le président Monroe, dans son célèbre message du 2 décembre 1823, exposa pour la première fois au Congrès la doctrine à laquelle il a donné son nom, ce document n'avait, à aucun degré, le caractère d'un instrument diplomatique. Officiellement, les Puissances l'ignoraient et souvent elles tentèrent d'agir comme s'il n'existait pas. Cependant, il traduisait sous une forme concrète un sentiment qui était celui du peuple des États-Unis tout entier, et qui avait été tel dès les premiers jours de l'existence de la nation. Depuis lors, l'Hercule américain avait grandi et ce qui, à l'origine, pouvait n'être, aux yeux des autres Puissances, que l'acte particulier d'un président, avait pris avec le temps une généralité telle, que c'était, en fait, le fondement de la politique étrangère des États-Unis.

Pendant longtemps, certains diplomates ont affecté de dire que la doctrine de Monroe n'avait jamais été reconnue par les Puissances : c'était exact, mais ce n'en était pas moins une chicane. D'ailleurs, on ne pourrait plus le soutenir aujourd'hui : l'article 21 du pacte de la Société des nations a mentionné expressément, sur la demande du président Wilson, cette doctrine comme une de ces ententes régionales qui ne sont pas incompatibles avec les dispositions du pacte. — Il est donc devenu superflu de discuter sur l'autorité de la doctrine de Monroe : elle est reconnue par toutes les Puissances membres de la Société des nations.

Peut-être est-il à propos, pour préciser nos idées sur cette doctrine, d'en rappeler les origines, de reproduire le texte du message de 1823 et d'indiquer quelques-unes des applications que le gouvernement de Washington a cru devoir en faire au cours du siècle dernier.

***

James Monroe était né dans l'État de Virginie, comme Washington et Jefferson. Il faisait partie de ce groupe d'hommes remarquables, qui, dans les premiers temps de la République, se succédèrent à la Maison Blanche et qui, bien que différents de caractère et même de parti, surent diriger une nation jeune et inexpérimentée au travers des difficultés de ses

débuts. Pendant la guerre de l'Indépendance, il combattit sous les ordres de Washington et fut blessé à la bataille de Trenton. On dit même qu'il fut recueilli et soigné dans une famille, et qu'il y ébaucha le roman de sa vie. Il fut chargé de plusieurs missions en Europe, notamment à Paris pendant la Révolution : la Convention l'admit aux honneurs de sa séance et son président lui donna l'accolade. Cependant le représentant de la France aux États-Unis, le citoyen Genet, faillit, par son manque de jugement, amener un conflit entre les deux pays. Se fondant sur le traité d'amitié qu'après la paix de Versailles, Vergennes avait signé avec Franklin, il crut pouvoir lever des matelots aux États-Unis et y armer des bâtiments en course contre le commerce anglais. Une partie de l'opinion américaine, encore toute chaude de la guerre de l'Indépendance, le soutenait et l'on vit quelques-uns de ses corsaires amener leurs prises dans les ports américains. Washington restitua ces navires aux Anglais, demanda le rappel de Genet, et rappela lui-même Monroe de Paris. Bientôt, celui-ci était nommé gouverneur de son État de Virginie et, en 1803, il était envoyé de nouveau à Paris par son ami Jefferson, alors président. Il devait y seconder Robert H. Livingston qui était à ce moment ministre à Paris. Il s'agissait de régler la question de la Louisiane. L'affaire était d'importance.

Les immenses territoires que l'on désignait sous le nom de Louisiane avaient été cédés en 1763 par la France, partie à l'Angleterre et partie à l'Espagne. Celle-ci, qui tenait les bouches du Mississipi et la Nouvelle Orléans, avait, en 1795, accordé pour trois ans aux États-Unis le droit d'escale, c'est-à-dire le droit de décharger ou de transborder des marchandises sans payer aucun droit. Le terme de trois ans expiré, elle se refusa d'abord à renouveler cette concession, mais elle hésitait devant les sollicitations américaines qui ressemblaient singulièrement à une menace, quand soudain l'affaire prit une face nouvelle. Bonaparte, Premier Consul, semblait avoir alors des préoccupations coloniales; il venait d'envoyer Leclerc à Saint-Domingue pour réprimer l'insurrection des Noirs et reprendre l'île, et on apprit que, par une clause secrète du traité de Saint-Ildefonse, en 1800, il s'était fait céder la Louisiane par l'Espagne. De tous les hommes d'État américains, Jefferson est assurément celui qui a eu le plus de goût pour notre pays :

son éducation, ses idées, son admiration pour nos philosophes, ses sympathies pour notre Révolution, tout l'inclinait vers la France, et cette tournure d'esprit fut certainement pour quelque chose dans les dissentiments qui le séparèrent de Washington. Cependant, il ne put supporter l'idée que la France, dont il redoutait la force, se substituât à l'Espagne à l'embouchure du Mississipi. Il l'écrivit à son représentant à Paris. « C'est, lui dit-il, le renversement de nos relations politiques et nous entrons dans une nouvelle ère. Le jour où la France prendra possession de la Nouvelle Orléans, scellera l'union de deux nations qui, à elles deux, sont en mesure d'être maîtresses souveraines de l'Océan. A dater de cet instant, il est de toute nécessité que nous nous liions de la manière la plus étroite à la nation anglaise et à la flotte britannique. »

Livingston et Monroe furent chargés de demander au gouvernement français la cession de la Nouvelle Orléans et de la Floride occidentale moyennant le paiement d'une somme de 10 millions de dollars. On discutait sur ces bases quand soudain le Premier Consul offrit aux plénipotentiaires américains la vente, non plus seulement de la Nouvelle Orléans et de la Floride, mais celle de la Louisiane tout entière pour une somme de 80 millions de dollars, dont un quart serait employé à éteindre les dettes de la France aux États-Unis. Les plénipotentiaires américains n'étaient pas des diplomates de carrière, ce qui leur permit, bien qu'ils fussent sans instructions, d'accepter cette proposition extraordinaire. D'un seul coup, le territoire des États-Unis se trouvait doublé, et l'acquisition de ces immenses contrées est certainement le plus grand titre de gloire de Jefferson aux yeux de ses concitoyens.

Quand j'étais ambassadeur à Washington, on m'a souvent demandé pourquoi Bonaparte avait pris l'initiative d'une proposition qui dépassait à ce point ce que l'Amérique attendait de lui, et naturellement on le soupçonnait de desseins perfides, tandis qu'en France j'ai plus d'une fois entendu condamner l'aveuglement du Premier Consul qui avait abandonné ces immenses territoires en grande partie inexplorés. J'avoue ne pouvoir partager ces sentiments. Les motifs de Bonaparte étaient aussi simples que graves. En 1803, il tenait encore compte de la force des choses, et son génie, fait de bon sens, s'inclinait devant la nécessité. Au moment où ces négocia-

tions se poursuivaient avec l'Amérique, la paix d'Amiens était sur le point d'être rompue ; l'Angleterre allait reprendre la guerre. Il parut inutile à Bonaparte de garder des territoires dont il n'aurait pas la clef, s'il cédait l'embouchure du Mississipi aux États-Unis ; et, s'il ne la cédait pas, il sentait que les faibles troupes qu'il pourrait envoyer là-bas en seraient chassées sans gloire. Il préféra s'assurer l'amitié des Américains plutôt que de les jeter dans les bras de l'Angleterre. Au reste, on se représente toujours la Louisiane comme étant alors dans nos mains ; c'est une erreur : les Espagnols l'occupaient encore quand ces négociations se poursuivaient. Nos agents, qui y débarquèrent pour la transmettre aux États-Unis, ne restèrent que peu de jours après eux. En réalité, depuis 1763, nous n'étions plus à la Nouvelle Orléans, et nous n'étions pas en mesure de la défendre contre l'Amérique unie à l'Angleterre. Cela suffit, semble-t-il, à expliquer et à justifier la décision du Premier Consul.

En 1817, Monroe succéda, à la Maison Blanche, à Madison dont il avait été le secrétaire d'État. Or, pendant sa seconde présidence, de graves événements se passaient en Europe. Au moment où Napoléon entreprenait de placer son frère Joseph sur le trône d'Espagne et commençait une guerre désastreuse dans la Péninsule, les anciennes colonies espagnoles de l'Amérique du Sud rompirent les liens qui les rattachaient à la mère patrie ; elles avaient été naturellement soutenues par l'Angleterre et, depuis la chute de l'Empire, elles continuaient de lutter pour leur indépendance. Les Puissances qui constituaient ce qu'on appelait la Sainte Alliance étaient intervenues en Espagne pour y rétablir par la main de la France l'autorité de Ferdinand VII ; tout faisait craindre qu'elles ne prêtassent leur appui à la monarchie espagnole contre ses anciennes colonies.

D'autre part, la Russie, qui possédait alors l'Alaska, prétendait étendre son autorité au sud, sur la côte du Pacifique et avait en 1821 interdit aux navires de toutes les nations d'approcher des côtes de l'Amérique au nord du 51e parallèle.

Or Canning, qui dirigeait le *Foreign Office* à Londres, poursuivait une politique nettement hostile à la Sainte Alliance et à la Russie. Il proposa au gouvernement des États-Unis de s'unir à l'Angleterre pour protester contre toute tentative d'un

pays étranger en vue de restaurer l'autorité de l'Espagne en Amérique. Quincy Adams, qui était alors secrétaire d'État, repoussa cette suggestion. Il ne se souciait pas, disait-il, de faire des États-Unis « une chaloupe dans le sillage du navire britannique » et d'être mêlé à la politique européenne par cette union avec l'Angleterre. C'est ainsi que l'initiative de Canning fit sentir au gouvernement américain l'opportunité d'agir, et d'agir seul, et que le président Monroe fut amené à adresser au Congrès, le 2 décembre 1823, le célèbre message qui définissait la politique des États-Unis. En voici la traduction :

« On avait dit, au commencement de la dernière session, que l'Espagne et le Portugal faisaient un grand effort pour améliorer la condition des populations de l'Amérique du Sud et que leurs gouvernements s'inspireraient dans leur politique d'un esprit extraordinaire de modération. Il n'est pas besoin de remarquer que la réalité a été bien différente de ce qu'on avait espéré.

« Pour nous, nous avons toujours été les spectateurs conscients et intéressés des événements qui se passaient dans cette partie de la terre avec laquelle nous avons tant de relations. Les citoyens des États-Unis forment les souhaits les plus amicaux pour la liberté et le bonheur des hommes qui habitent de ce côté de l'Atlantique. Nous n'avons jamais pris parti dans les guerres que les Puissances européennes ont entre elles, pour des questions qui les concernent seules et notre politique est de garder cette attitude. C'est seulement quand nos droits sont méconnus ou sérieusement menacés, que nous repoussons l'injure et que nous faisons des préparatifs pour notre défense.

« Nous sommes nécessairement, et pour des raisons faciles à saisir par tout homme impartial, plus mêlés aux événements qui se passent dans cet hémisphère. A ce point de vue, le système politique des Puissances alliées est essentiellement différent de celui de l'Amérique. Cette différence provient de celle qui existe entre leurs gouvernements respectifs. En Amérique, la nation tout entière est résolue à défendre nos institutions qui ont été fondées au prix de tant de sacrifices, et qui nous ont fait jouir d'une félicité sans exemple. C'est pourquoi nous devons à la vérité, et aux amicales relations existant entre les États-Unis et les Puissances alliées, de déclarer que nous

considérons toute tentative de leur part d'étendre leur système politique à quelque portion que ce soit de ce continent comme dangereuse pour la paix et la sécurité de notre nation. Nous ne sommes jamais intervenus dans les colonies actuelles ni dans les dépendances d'une Puissance européenne quelconque, mais quant aux pays qui se sont déclarés indépendants, qui ont défendu leur indépendance et qu'en raison de justes et graves considérations nous avons reconnus, nous ne pourrions voir dans l'intervention d'une Puissance européenne, en vue de les dominer ou de les contrôler de quelque manière que ce soit, que la manifestation de dispositions inamicales envers les États-Unis. — Dans la guerre entre les gouvernements de ces pays et l'Espagne, nous avons proclamé notre neutralité et nous maintiendrons cette attitude, pourvu qu'aucun fait ne se produise qui constitue pour les États-Unis un changement dans l'ordre de choses indispensable à leur sécurité.

« Les derniers événements qui se sont produits en Espagne et au Portugal, prouvent que l'Europe est encore troublée. On n'en peut donner une preuve plus forte que ce fait que les Puissances alliées ont jugé convenable, en vertu de leurs principes, d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Espagne. Jusqu'où ces mêmes principes peuvent-il les conduire, c'est une question qui intéresse toutes les Puissances indépendantes dont les gouvernements diffèrent des leurs, même les Puissances les plus éloignées, et assurément aucune davantage que les États-Unis. — Notre politique au regard de l'Europe, politique qui fut adoptée dès le commencement des guerres qui l'ont si longtemps troublée, n'a pas varié : elle reste fondée sur les mêmes principes : ne pas intervenir dans les affaires intérieures d'aucune Puissance; considérer le gouvernement de fait comme le gouvernement légitime; entretenir avec lui des relations amicales; suivre une politique ferme, franche et humaine, prêts à examiner en toute circonstance les justes réclamations de quelque Puissance que ce soit, mais n'accepter les insultes d'aucune.

« Il est impossible que les Puissances alliées étendent leur système politique à aucune partie de ce continent sans danger pour notre pays. Personne ne peut croire que nos frères de l'Amérique du Sud, laissés à eux-mêmes, adopteraient le système politique des Puissances alliées de leur propre mouvement. Il

est donc impossible pour nous de regarder l'intervention de celles-ci, sous quelque forme que ce soit, avec indifférence. D'autre part, si nous comparons la force et les ressources de l'Espagne et de ces nouveaux pays et si nous mesurons la distance qui les sépare, il apparaît avec évidence que l'Espagne ne peut pas les soumettre. La véritable politique des États-Unis est donc de laisser les parties à elles-mêmes, dans l'espoir que les autres Puissances observeront la même ligne de conduite. »

Telle est la déclaration du président Monroe, qui a fixé la politique américaine. Elle formulait une pensée qui avait toujours été celle des hommes d'État américains. Tous, ils avaient tendu à séparer le nouveau monde de l'Europe. — Washington, en faisant ses adieux à ses concitoyens, leur avait recommandé d'éviter de se mêler des affaires de l'ancien continent, et Jefferson, malgré l'ardeur de ses sympathies françaises, avait menacé notre gouvernement de se joindre à nos ennemis si nous tentions de nous établir en Louisiane. Roosevelt, dont la présidence a peut-être été la plus active, au point de vue extérieur, de toutes celles qui se sont succédées à la White House, a écrit que la doctrine de Monroe est fondée sur l'intérêt national américain et que les États-Unis ne doivent ni permettre qu'une grande Puissance militaire prenne de l'influence sur le nouveau continent ni souffrir qu'aucune de celles qui y ont des colonies agrandisse ses possessions. Il ajoutait même ces mots qui sont dignes d'attention : « Il n'est pas nécessaire aujourd'hui d'élever la prétention qu'aucune Puissance européenne n'occupe une parcelle quelconque du territoire américain, mais cela deviendra nécessaire si les partisans timides et égoïstes de la paix à tout prix prennent le dessus. »

J'ai eu l'honneur d'être l'ami du sénateur du Massachusetts, M. Lodge, qui était le président du Comité des Affaires étrangères du Sénat. Il m'écrivait à propos de l'attitude de l'Amérique au regard de la paix de Versailles et de la Société des nations, que les États-Unis étaient entrés dans la guerre pour défendre la liberté et leurs intérêts moraux et matériels, mais qu'ils ne pouvaient s'associer à des accords qui les entraîneraient à s'occuper d'affaires sans aucun intérêt pour eux. — C'est l'application pure et simple des idées de Washington.

*
* *

Ce serait faire l'histoire diplomatique des États-Unis que de rappeler toutes les circonstances dans lesquelles ils ont pratiqué la politique de Monroe et de montrer les développements qu'a pris cette doctrine avec le cours des années. On peut cependant rappeler quelques faits à titre d'exemples.

Pendant la guerre de Sécession, le gouvernement de Washington était trop occupé de ses propres difficultés pour passer de la menace aux actes et lorsque l'Espagne, en 1865, fut en conflit avec le Chili et le Pérou, il se contenta de se joindre aux deux Républiques pour protester par une note contre l'action du gouvernement de Madrid. Il en fut de même au commencement de l'expédition du Mexique et de l'établissement de l'archiduc Maximilien à Mexico, mais aussitôt que le général Lee et la Confédération des États du Sud furent définitivement vaincus, le gouvernement de Washington insista pour le départ de l'armée française, et massa des troupes le long de la frontière du Mexique. Cela se passait en 1866, l'année de Sadowa. Le gouvernement de Napoléon III, sous le poids de ses inquiétudes, dut céder et abandonna l'infortuné Maximilien à son sort.

En 1895, le Venezuela fut l'occasion d'un conflit qui donna une singulière extension à la doctrine de Monroe. Depuis de longues années, le gouvernement anglais réclamait au Venezuela une rectification de frontières en faveur de la Guyane anglaise. Les États-Unis avaient souvent offert leurs bons offices pour terminer l'affaire, Londres les avait toujours refusés ; lord Salisbury qui, à cette époque, dirigeait le *Foreign Office* faisait profession d'ignorer Monroe et son message. — C'est alors que le président Cleveland, qui était fort énergique et ne craignait pas, comme on dit aux États-Unis, de « tordre la queue du lion britannique », proposa au Congrès la nomination d'une commission chargée de fixer pour son compte le vrai tracé de la frontière litigieuse. Cleveland appartenait au parti démocrate : le Congrès, qui venait d'être renouvelé, était républicain. Cependant, le Congrès tout entier soutint l'acte énergique du Président et cette manifestation violente fit fléchir lord Salisbury. — Au reste, par une sorte de contradiction naturelle, les États de l'Amérique du Sud ne furent pas tous entière-

ment satisfaits du langage hautain qu'avait tenu, au cours de ces incidents, M. Olney, le secrétaire d'État : il fallait bien de la finesse pour faire, dans la pratique, la distinction entre la protection et le protectorat.

En 1902, le Venezuela fut de nouveau l'occasion d'une manifestation de force de la part des États-Unis. Roosevelt était alors président et une flotte allemande, à laquelle s'étaient joints quelques bâtiments anglais, bloqua les côtes vénézuéliennes pour obtenir réparation des sévices que le gouvernement de Caracas infligeait à leurs nationaux. Roosevelt craignait que la flotte allemande ne débarquât quelques fusiliers et que cette occupation ne prît un caractère permanent, comme on l'avait vu à Kiao-Tcheou. Il réunit dans la mer des Antilles la flotte américaine sous les ordres de l'amiral Dewey et lui donna l'ordre d'empêcher tout débarquement allemand dans le cas où l'Allemagne n'accepterait pas l'arbitrage. Il prévint à deux reprises l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Holleben, des instructions données à la flotte, et le gouvernement de Berlin s'inclina, mais comme l'amour-propre impérial exigeait un bouc émissaire, ce pauvre M. de Holleben fut remplacé.

Peu de temps auparavant, en 1898, la guerre contre l'Espagne avait été, elle aussi, une application énergique des principes de Monroe. Le gouvernement de Mac-Kinley eut l'appui de l'opinion publique tout entière, quand il se résolut à libérer Cuba et Porto-Rico de la domination espagnole. Cette guerre eut de grandes conséquences ; elle permit aux Américains de mesurer la faiblesse de l'Europe ; elle se termina par la prise de possession des Philippines qui étaient bien éloignées du continent américain, et qui n'avaient rien à voir ni avec Cuba, ni avec la doctrine de Monroe. C'était le premier symptôme d'une politique nouvelle, qui semble devoir conduire les États-Unis à sortir de l'Amérique et à intervenir dans les questions mondiales.

Ainsi, peu à peu, s'est dessinée aux États-Unis une politique étrangère, qui les entraîne à agir au dehors et à faire sentir hors de leurs propres frontières le poids de leur autorité. On les a vus intervenir lors de la naissance de nouveaux États, et restreindre en même temps leur souveraineté extérieure, comme ils l'ont fait pour Cuba et pour Panama. On les voit intervenir aussi dans les querelles intestines de certains petits États

comme ils le font au Nicaragua. Une puissance comme celle des États-Unis suit sa destinée, et brise le moule étroit dans lequel son action extérieure s'était d'abord renfermée.

On ne peut donc pas être surpris si cette année même, à la sixième Conférence pan-américaine, certains délégués des États de l'Amérique du Sud proposèrent une résolution condamnant le droit d'intervention, et si le chef de la délégation américaine, M. Hughes, dans un discours qui fit sensation, tout en réprouvant la politique d'intervention, soutint un droit d'interposition qui ressemblait singulièrement à la politique qu'on voulait condamner. Aucune décision ne fut prise par la Conférence, mais ce débat suffisait à indiquer le trouble dans lequel l'espèce d'hégémonie exercée par le gouvernement de Washington jeta certains esprits dans l'Amérique latine.

***

Il faut rapprocher l'attitude du gouvernement américain à la Conférence pan-américaine, de l'abstention systématique dans laquelle il se tient à l'égard de la Société de Genève. Qu'on le veuille ou non, il faut bien convenir qu'il existe entre les deux grandes Associations une sorte de parallélisme. Comme le disait dans une communication à l'Académie des Sciences morales, le 5 mai 1928, M. Alexandre Alvarez, qui fut à la Havane le délégué du Chili, il y a actuellement deux grands organismes internationaux, la Société des nations et l'Union pan-américaine. Le président Wilson revendiquait la paternité de la première, mais c'est un enfant qu'il n'a pas pu faire reconnaître par ses compatriotes, et son successeur, M. Coolidge, est allé personnellement à la Havane inaugurer la sixième Conférence pan-américaine. En réalité, le pan-américanisme est l'aboutissement des principes qui ont inspiré le président Monroe, lorsqu'il séparait nettement la politique américaine de la politique européenne.

Ce particularisme américain, par contre-coup, entraîne certaines réactions. On ne se détermine qu'en s'opposant et lorsqu'à l'occasion du pacte proposé par M. Kellogg de mettre la guerre hors de la loi, l'Angleterre a été sollicitée d'y adhérer, elle l'a fait mais à la condition expresse qu'il fût reconnu que, pour elle aussi, il existait certaines régions du monde qui ont un intérêt vital et qu'elle voulait y avoir les mains libres, — et

il a bien fallu accepter cette réserve. — Ainsi la politique de Monroe aboutit à diviser le monde en compartiments où certains veulent être les seuls maîtres : c'est la politique des chasses réservées.

Le comte Szogenyi, qui fut ambassadeur d'Autriche à Berlin avant 1914, me disait un jour que, dans l'intérêt de la paix du monde, certains points géographiques qui intéressent le commerce de toutes les nations comme Panama, Gibraltar, Suez, le détroit de Malacca devraient être neutralisés sous la garantie des Puissances. Nous avons vu, en Belgique en 1914, ce que valaient une pareille neutralisation et une pareille garantie, et d'ailleurs, l'Europe a pris un autre chemin. Elle s'en est remise à la Société des nations, mais rien ne serait plus déplorable que de voir une sorte d'opposition se produire entre cette Société et l'Union pan-américaine. Un certain nombre d'États de l'Amérique latine, qui font naturellement partie de l'Union pan-américaine, siègent également à la Société des nations. Ils sont appelés à jouer un rôle considérable, car il leur revient d'être le trait d'union des deux mondes, et de ne point laisser se créer entre de grands instruments de paix une division, qui risquerait à certaines heures de devenir un antagonisme.

JULES CAMBON.

IMPRESSIONS ET FANTAISIES

UN MUSÉE — UN SINGE — UN ASTRE

On sait la compétence et l'intelligence passionnées, la respectueuse ferveur avec lesquelles M. Bourguignon a fait de la Malmaison le plus charmant, le plus émouvant, le plus rare des musées napoléoniens. A la grande ombre de l'Empereur et de ses maréchaux, des souvenirs du Directoire et du Consulat, se joignent les charmes féminins, simples et gracieux, de l'impératrice Joséphine et de sa fille la reine Hortense. Personne aujourd'hui, je le crois, qui ne soit allé rendre visite et hommages à leurs charmants fantômes. Dans la familiarité des jardins et de la demeure aimablement familiale, si simple, c'est avec le cœur battant que l'on pénètre. Plus de jeunes reines hélas! aux souplesses élégantes, aux coiffures grecques, de jeunes officiers aux insignes rutilants. Seuls, quelques papillons portent encore ici de brillants uniformes près des jolis parterres, sur les gaillardes et les dahlias simples, sur quelques roses. Mais la grâce joséphinienne s'alanguit toujours aux beaux plis de ses robes brodées d'argent, de ses écharpes étoilées d'or, faste toujours frais, étincelant tendrement sur des mousselines irréelles et respectées par le temps. Les bonnets, les mouchoirs, les boîtes, les miroirs, amis secrets des anciens visages et des coquetteries confidentielles, les portraits, les bustes, les objets de toilette, les cristaux, les porcelaines, les vermeils, les argents, les reliures, tous ces vestiges, tous ces témoins de vie plus douce que pompeuse, de vie vraie, pâlissent devant les reliques napoléoniennes de la petite chambre funèbrement immortelle.

Dans la demeure de ses amours et de ses repos, de ses loisirs, de ses espoirs et de ses joies, Napoléon revint, on le sait, après Waterloo, avant le grand départ, dire adieu à la reine Hortense et au souvenir de Joséphine. Et, en une petite chambre, sont exposées aujourd'hui les attestations de sa fin à Sainte-Hélène ; une suprême fois, ses reliques avec son ombre sont revenues à sa chère Malmaison ; son lit, ses derniers linges, le mouchoir que pressa son agonie, la compresse de son front, quelques tristes objets, l'admirable moulage de son masque mortuaire, toutes ces choses, qui sont là, dans leur humilité tragique, ne cesseront jamais de faire frémir d'admiration et de piété les admirateurs du génie et du héros de la plus belle histoire du monde. La Malmaison est ainsi tout imprégnée d'une très grande, très complète et très humaine poésie.

Sous les témoignages historiques, ici, la vérité humaine transparaît toujours. La harpe, le clavecin, le « piano-forte » aux sons desquels ont résonné les romances de la reine Hortense sont comme immobilisés par les dernières résonnances de ces « voix qui se sont tues ». Je pensais : si, de leur temps, le gramophone avait existé, aujourd'hui, parmi ces visiteurs curieux et de toutes nations, hommes, femmes, enfants, se pressant en ces chambres, ces galeries, ces salles, les disques, se réveillant comme des astres endormis, ressusciteraient soudain ces voix. Nous entendrions les ordres de Bonaparte ou ses phrases de tendresse à la créole heureuse, les chansons de la petite Hortense, les douceurs des inflexions enfantines de Joséphine, et, qui sait? le cri d'un oiseau ou le frémissement d'un feuillage captés avec ces instants modulés des bonheurs d'autrefois... Cela serait-il merveilleux ? ou décevant? ou intolérable? Je laisse à chacun le droit de le décider selon sa sensibilité profonde, et les facultés de son imagination.

La chambre où vécut et mourut Joséphine, couleur de rose fanée, drapée comme une tente de belle captive, son lit charmant entraîné vers la postérité par des cygnes d'or, les meubles, tapis, rideaux, sièges, miroirs, toute cette reconstitution, enfin, fut à peu près l'œuvre de l'impératrice Eugénie.

Admiratrice passionnée de Joséphine et d'Hortense, l'impératrice Eugénie eut, la première, l'idée de créer à Malmaison un musée des souvenirs du Consulat et du Premier Empire. Elle fit reconstituer aussi la salle du Conseil, acheta, donna

les objets, les meubles qu'elle put réunir ou retrouver. Son idée, si belle et si pieusement charmante, servit de base à la réalisation plus complète qui suivit et qui, grâce aux soins éclairés, au goût, et, j'ose le dire, à l'amour de M. Bourguignon pour tout ce qui touche à Napoléon et à sa famille, ne cesse de s'amplifier, de se perfectionner et de s'enrichir. M. Bourguignon eut donc, à son tour, vis-à-vis de la mémoire de l'impératrice Eugénie, l'idée reconnaissante et touchante de joindre aux souvenirs du Premier Empire quelques souvenirs du Second. Dans une salle, qui, au musée même, fait suite à la chambre de la reine Hortense, mère de Napoléon III, sont réunis des portraits, des bustes, des objets, des livres, des manuscrits remémorant Napoléon III et les siens. Et d'abord, entre les deux pièces, une vitrine rassemble trois paires de merveilleux petits souliers. Les souliers blancs sont ceux que portait à son mariage la belle Eugénie de Montijo; son pied d'espagnole était digne, par son étroite petitesse, du pied de créole de l'incomparable Joséphine. Des souliers violets, des souliers roses et argent encadrent les petites chaussures nuptiales qui prennent désormais je ne sais quel sens symbolique. Ces pas légers sont devenus ceux du temps inexorable, joignant l'avenir au passé avec une si prompte et inflexible rigueur. Ainsi l'attention du visiteur fervent mêle à présent en sa rêverie, le vêtement du sacre porté par le Premier Consul, les robes de baptême du Roi de Rome et les petits vêtements militaires du Prince impérial enfant, et la photographie du dolman que portait ce pauvre prince lorsqu'il fut tué en Afrique; dolman que tacha ce sang qui, par Louis, roi de Hollande, était le sang fraternel des ardents Bonaparte, race qui semblait pouvoir longtemps continuer à régner, mais dont le souffle du destin dispersa la chance comme avec un de ces frivoles éventails, étalés là, ne palpitant plus, auprès de ces lettres fixées, signées de leurs noms illustres, ayant échappé, feuilles vives, à ce grand souffle de mort.

Des objets du Second Empire sont aussi groupés plus loin dans le parc, au pavillon Osiris, à côté du petit musée des carrosses du Premier Empire où nous nous ébahissons, encore plus que devant le carrosse d'or de l'impératrice Joséphine, en face de la berline de voyage de l'Empereur, toute salie, cahotante même au repos, inconfortable, héroïque, et dans laquelle,

ainsi que dans d'autres semblables, les routes les plus lointaines furent parcourues, les contrées conquises.

Dans ce pavillon Osiris et consacré au Second Empire s'étale le grand tableau de Winterhalter : l'impératrice Eugénie au milieu de ses dames d'honneur. Ce tableau, fort célèbre et fort curieux au point de vue documentaire, époque, robes, visages et beautés, — est à la fois ample et guindé, pourléché, conventionnel; les attitudes, les couleurs, sont de journaux de mode. Rien n'entraîne au rêve; à ce rêve d'où ressuscite l'histoire. D'ailleurs, il faut bien le dire, à côté des écharpes encore vivantes de Joséphine, de ses charmantes modes d'où la forme des corps ne s'est pas enfuie, combien pesantes paraissent, malgré leur pittoresque, les volants les plus légers des crinolines! Le décolletage « en baignoire » du Second Empire, malgré ses révélations de belles chutes d'épaules, son aspect à la fois excitant et protocolaire, reste un décolletage d'opéra et d'apparat, de fêtes aux Tuileries, de représentation, d'étiquette. On nous assure que cette époque fut folâtre. On ne le dirait pas quand on contemple la lourdeur des pièces d'orfèvrerie, la laideur de dessin des sièges (oh! cette chaise noire, brodée d'abeilles d'or! mi pouf mi prie-Dieu!), la complication empesée des petits objets, la prétention compliquée des moindres choses. Les effigies de l'empereur Napoléon III et de l'Impératrice manquent de flamme. Devant celles de l'Impératrice je songe au charmant portrait que vient de tracer d'elle, en quelques lignes, dans sa passionnante et belle *Vie de Manet*, Albert Flament...

Voici un admirable buste de Napoléon III par Carpeaux, chef-d'œuvre d'un puissant artiste et empreint de la divination des grands artistes, d'une ressemblance que l'on peut affirmer intense, révélant le regard inquiet, les traits tourmentés, l'ennui si morne et si fatigué de la physionomie, certes impériale, mais sans prestige.

La si belle Impératrice, elle, semble toujours trop parée, apprêtée, jouant un rôle. La petite ombrelle de moire rose recouverte de dentelle qui repose sous verre, et que, sans doute, manièrent ses belles et historiques mains, ne l'abrita jamais d'un soleil de gloire éclatante. Les rayons de la fortune césarienne allaient s'éteignant. Le fruit de gloire dont nous goûtons encore toute la saveur, dans les salles consacrées à Bonaparte et Joséphine, le fruit est pressé, dévoré; il n'en

reste que quelques gouttes pour Napoléon III et l'ambitieuse Impératrice. Il manque à leurs mérites, à leur réussite totale, je ne sais quoi : le génie (sans jeu de mot qui serait de très mauvais goût).

Mais ce qui émeut et subjugue en ces souvenirs, ce sont ceux du Prince impérial; sculpté, modelé par Carpeaux, dessiné ou peint, ou photographié, son beau visage, sa virile allure emportent l'admiration, la compassion pour son destin bref et tragique. Tout ce qui vient de lui, tout ce que garda si douloureusement et si précieusement l'exilée de Chislehurst, nous va au cœur. Dépouillée de toutes ses joies, de toutes ses grandeurs, c'est alors que l'impératrice Eugénie commande le respect, prend sa place dans l'histoire. C'est avec ses voiles noirs que la postérité la juge impériale, beaucoup plus qu'avec ses dentelles, ses vastes jupes, ses diadèmes et ses colliers. C'est lorsqu'elle est dépouillée de tout que nous aimons à la saluer debout sur ses ruines. Et c'est à celle-là que rend hommage la minutieuse exposition de Malmaison, organisée par M. Bourguignon si respectueusement, avec tant de beaux prêts et de dons inestimables.



Beaucoup d'étrangers viennent à Paris en cette saison; je viens de vous signaler à la Malmaison leur affluence. Mais ce ne sont pas seulement des humains qui nous arrivent. Les bêtes, les bêtes somptueuses et rares viennent aussi goûter le Paris estival et participer à ses attractions. Au *Bostock American Circus* du Parc de Paris, auprès de Luna Park, la splendeur des tigres et des lions subjugue un immense public. Les éléphants, les dromadaires, la belle chamelle blanche, la girafe qui porte sur son pelage le dessin de contrées bizarres, l'enfant hippopotame qui ne peut pas dormir le soir en sa cage, après son tub, parce que les lumières de Luna Park le tiennent éveillé et lui donnent le désir d'aller au bal, les beaux chevaux d'un gris d'argent, les poulains, les petits singes, les ours blancs polaires, les si gentils ours bruns dont le nez chimérique semble toujours à la recherche d'un rayon de miel, tous ces splendides animaux nous ont ravis, quelques-uns au Cirque, en leurs exercices de dressage et tous, au repos, en la ménagerie. Bien soignés, bien traités, bien nourris, bien asti-

qués, ils sont si beaux que l'on a un peu l'impression que ce sont eux à qui nous, humains, nous offrons spectacle. Bien plus encore avons-nous cette impression en face de l'inoubliable, orang-outang de Sumatra contemplé à l'Acclimatation. Un arrivage de singes de Bornéo a renouvelé le personnel des cages inemployées en ce jardin. Les singes de Sumatra font recette; la cage où sont réunis avec de petits ours, — grands joujoux pour grands-parents, — d'affreux petits macaques à poils clairs et longs, à postérieur ripoliné en rose vif ou en laque garance ne m'a pas ravie.

Une autre grande cage contient un couple d'orangs-outangs peu ragoûtants, au long poil roux, à la large face dénudée couleur gomme-éléphant. Leur petit enfant-singe, si petit qu'il n'a pas encore de fourrure, que sa tête est chauve, qu'il semble sculpté en bois poli par un artiste japonais ami des magots, mord ses petits poings, blotti sur une souche d'arbre. Quelle horreur, semblent dire ses yeux effarés, quelle horreur, d'avoir des parents si laids et qui se tiennent si mal! Tournant le dos aux spectateurs, il grimpe au grillage, s'y installe, commodément agrippé et accroupi, et là, minuscule et hideux, il réfléchit à l'univers incompréhensible et aux formes étranges des êtres qui, du dehors, le contemplent.

Dans la cage qui fait face à cette famille, un grand et noble singe, d'une race semblable mais qui paraît infiniment supérieure, habite. Il est aussi beau que les autres sont laids, aussi majestueux et noble que ses voisins sont ridicules. Les mêmes poils roux amadou le vêtent, mais comme une bure ailée. Lorsqu'il lève ses grands bras et, de ses belles mains grises et puissantes, se suspend pour se balancer un peu, ces poils roux, épais et pendants lui font des ailes et il se dessine sur l'air comme une immense chauve-souris, un vampire méditatif inventé par un bizarre génie. Son visage est de la plus grave beauté. Une sorte de protubérance de chair, gris-sombre comme la face, contourne ses joues, hausse son front, le pare d'un *pschent* naturel. Là-dessous, ses yeux, d'un brun d'or, prennent un éclat et une intensité rares. Il contemple les curieux avec un intérêt sans répulsion, une sorte d'indulgence réfléchie, une profonde sagesse et peut-être le sentiment que, lui et nous, on pourrait s'entendre. Les narines noires, élargissant le long nez, sont très loin de la bouche

intelligente, aux dents usées révélées, ainsi que la grotte charnelle de la gueule ouverte, par un lent bâillement. Cette face est par moments d'une extraordinaire sérénité; on pense que, dans sa race, il est un moine, un sage, un solitaire père du désert, un saint pour singes, que les tentations n'atteignent pas, un Paphnuce délivré de Thaïs. Il y a de la momie vivante en cette face au sourire de tête de mort, en ces tons bitumés de la peau, et cet amadou de la fourrure, couleur de certaines étoffes exhumées.

Des secrets de vies disparues semblent médités au fond de cette intelligence d'animal. Il sait des choses que les humains ne savent pas. Et tout ce qu'il sait lui a donné cette indifférence, cette indulgence, ce vague sourire. Il a soixante ans, dit-on. J'aurais plutôt cru à soixante siècles. Un vieil artiste, debout devant la cage, le contemple avec une admiration passionnée, essaie de dessiner cette extraordinaire créature, de donner à ses gestes toute leur ampleur millénaire, à ses yeux toute leur pénétration magique. Mais les béantes narines qui semblent avoir flairé le néant, ces babines qui remuent sans que rien les tente, comment les fixer dans ce qu'elles ont d'inexprimable? Le singe Hanouman était peut-être ainsi au temps des mythologies hindoues, Hanouman, ami du dieu Rama, constructeur de ponts, inventeur d'un système musical et qu'on représente tenant à la main un éventail ou une lyre...



Et maintenant, où voulez-vous aller? Tous les music-halls vous offrent leurs vedettes. Si Chevalier est parti et aussi la divine Argentina, quelques autres restent. Au trop luxueux *Moulin-Rouge* on va voir décapiter Mistinguett en du Barry; au *Concert Mayol*, si amusant, Mismarguett singe Mistinguett avec beaucoup d'entrain et de gaminerie. A la *Lune Rousse*, Betove et ses imitations toujours divertissent; à l'*Olympia*, beaux acrobates et belles danseuses séduisent. Au *Palace*, Raquel Meller nous fait encore songer à celle-là qu'elle fut, inoubliable, la première fois qu'à l'Olympia elle a chanté jadis, si pâle sous sa cathédrale de dentelle; à l'*Empire*, des attractions toujours renouvelées attirent, et les incomparables chanteurs, les Revellers y ont fait courir tout Paris et tous les

environs. A qui n'a pas entendu les Revellers, rois du gramophone, chanter par exemple *Dinah* ou *Honolulu moon*, il manquera quelque chose dans le sens musical de la nostalgie, associé à la plus rythmique et impondérable précision. Aux *Ambassadeurs*, on danse toujours aux sons d'un jazz parfaitement entraînant, composé de beaux noirs vêtus de blanc, dans une salle fraîche et que baigne une électricité savamment dosée, délicieusement changeante et colorée. Enfin toutes les « boîtes de nuit » sont ouvertes, des cafés mondains de Montparnasse aux élégantes salles de Montmartre, de *la Jungle* où il n'y a que des bouteilles et non des fauves, à *Casanova* où il n'y a que des russes et pas de vénitiens... du *Grand Écart*... à ce que vous voudrez. Mais, dans tous ces endroits-là, on ne va pas quand on lit la *Revue*. Je vous emmène donc à Meudon, à l'Observatoire.

Le soir où j'y suis allée, la « visibilité » particulière permettait à neuf heures et demie de voir Saturne. Invitation : « pour rencontrer Saturne ». La terrasse crépusculaire étendait sa fraîche odeur devant l'horizon boisé; le château aux ailes demi détruites et ainsi presque plus beau, allégé, élégant, a quelque chose d'un château de fées. Plus loin, en revenant sur ses pas, la coupole du lieu magique s'arrondit, noire sur le ciel vert.

Là, par la grâce de M. Antoniadi et la permission de M. Deslandres, on pénètre avec un respect un peu effrayé. On monte à la tour comme dans les chansons. Il fait sombre ; des lampes aux lueurs violemment renversées éclairent la plate-forme mobile, et montante et tournante, sur et par laquelle les mécaniques nous feront monter encore plus haut en compagnie de l'extraordinaire « funiculaire pour l'œil » que représente au profane l'immense télescope incliné. De savants cordages, des manœuvres mystérieuses, l'inclineront, le dirigeront jusqu'au point désiré, absolu. Tout oscille dans une ombre étrange. On se croirait plutôt sur un navire en route vers les astres, que sous une coupole immobile. Là, est enfermé sans doute un échantillon du fameux vertige de l'espace. On a peur. On est au centre d'un tableau cubiste tout en ombres et en volumes, en masses sans formes strictes, et dont l'équilibre est instable. C'est très beau; oppressant. Et quel moment, celui-là où on se glisse en face du télescope ! On doit se placer comme il faut, et comme on peut, monter sur un escabeau, se renverser le corps

en arrière, puis se jeter la tête en avant, coller son œil à la serrure de l'infini. Bien. Je ne vois rien ! Malaise. Déception. Timidité. Puis, brusquement, révélation, et terreur ravie ! Saturne ! Voilà Saturne ! Je vois Saturne ! Immense opale entourée d'un cercle d'espace, émail noir la séparant de son anneau également d'opale, joyau suspendu sur le sein de la nuit, l'astre au nom fatidique apparaît, surprenant, admirable, et comme précipité vers le contemplateur. Un frisson sacré parcourt la moelle de ce curieux ignorant, qui a « voulu voir ». Un malaise, que j'appellerai le mal des étoiles, le saisit. Car, déjà, tout a bougé, tout a changé. En une seconde, la position de Saturne s'est modifiée, et l'on se sent osciller soi-même sur sa petite terre. Le vaisseau mystérieux, qui porte le nom d'Observatoire, tangue et roule dans les cieux. Un torticolis passionné rappelle au malhabile voyeur qu'il est fort inexpert et très mal posé. Mais qu'importe ? Fasciné, il veut voir encore. L'immense train, conducteur du regard en voyage, recommence à tourner, à s'incliner, à chercher le point d'un astre dont le nom l'arrêtera comme celui d'une localité où l'on entre en gare : Vega, scintillement bleu, lueur de diamant taillé ; nébuleuses imperceptibles ; puis une étoile blanche, décevante, oubliée qui fait signe et disparaît...

Repos. Renoncement : descente scandée de la plate-forme haute ; escaliers : « faites attention ; encore une marche ». Puis, un sol qui paraît enfin stable : (illusion !) l'air de l'ombre, l'odeur des feuillages et là-bas, une lune familière un peu molle, irisée et que l'on retrouve avec un plaisir enfantin, habituel, bien qu'elle nous oblige à songer : « Il pleuvra demain... »

GÉRARD D'HOUVILLE.

L'UNIQUE SURVIVANT

II [1]

LA CATASTROPHE

A L'ILE ROUAD

Le lundi 7 février 1916 au matin, le gouverneur de Rouad s'est réveillé avec un accès de fièvre qui semble résister à tous les remèdes. A la fois commandant d'un poste avancé, chef d'un grand bureau de renseignements, administrateur des services civils, président du Conseil privé et du Tribunal, directeur de l'Hygiène et de l'Assistance publique, le lieutenant de vaisseau Trabaud doit ignorer son propre mal. Donc, au travail.

Déjà Rouad n'est plus la misérable bourgade rongée de variole par défaut d'hygiène, et de dysenterie par manque d'une boisson autre que l'eau pourrie des citernes malpropres l'agglomération pouilleuse dont les habitants attendaient, résignés, que la famine achevât de les décimer. De tout cela les Français ont fait une ville nette, approvisionnée en charbon, munie de farine et d'eau potable pour trois mois. Le service des cultes et la poste fonctionnent. Une école est ouverte où deux vieux imans, une institutrice et un matelot font la classe à 250 élèves de l'un et l'autre sexe. Dans les rues, à présent nettoyées chaque jour, les femmes turques commencent de se dévoiler. Lorsque passe un marin français, les hommes sou-

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

rient. Quand survient un officier, ils posent leurs narghilés, se lèvent, saluent à la turque et appellent sur sa tête les bénédictions d'Allah.

Le port s'éveille. Bientôt avec Chypre, plus tard avec Alexandrie et Port-Saïd le cabotage reprendra. En hâte les goélettes calfatent leurs coques et rafistolent leurs gréements. Déjà trois ou quatre d'entre elles, munies d'un sauf-conduit français, ont appareillé pour aller vendre à Famagouste les éponges de Rouad, célèbres dans tout le Levant, et que les pêcheurs se remettent à cueillir au fond de l'eau. Et comme une de ces goélettes, échouée sur le continent près de Sour, a vu tout son équipage pendu par les Turcs, le gouverneur Trabaud est sûr que les autres n'oseront jamais se livrer à la contrebande de guerre.

A 7 heures l'officier, à son bureau, rédige un rapport qui, pour la première fois depuis l'occupation de Rouad, va signaler à l'amiral commandant la 3e escadre la présence de l'ennemi que tous redoutent. Hier matin les guetteurs de l'île ont vu la bête au large. Elle s'ébattait tranquillement dans l'ouest, hors de portée de nos pauvres canons.

Qui cherchait-elle? A la mer croisent en ce moment le *Pothuau*, l'*Amiral-Aube*, l'*Amiral-Charner* et le *Nord-Caper*. Au cri poussé par la T. S. F. de Rouad et transmis par un des croiseurs, l'amiral Moreau a ordonné à tous de reporter la patrouille au large. Mais un des bateaux doit aujourd'hui mouiller à Rouad. En dehors des chalutiers et du *Laborieux*, cibles qui ne valent pas une torpille, trois bâtiments de l'escadre, le *Tunisien*, le *D'Estrées* et l'*Amiral-Charner* sont d'un tonnage assez réduit pour entrer dans le petit port de l'île. Rarement quatre jours se passent sans qu'on reçoive la visite d'un de ces trois-là.

Aujourd'hui c'est le tour du *Charner* qui apportera du matériel et emportera le courrier. Prévenu hier comme les autres par le sans-fil de Rouad, le croiseur sait que les abords en sont menacés et a demandé cette nuit à Trabaud de faire explorer les environs de la passe d'entrée. Le *Cydnus*, minuscule remorqueur turc capturé et seul navire attaché à l'île, est en patrouille depuis la pointe du jour et n'a rien vu. Mais qui peut jamais affirmer qu'il n'y a rien?... Certainement le *Charner* ne moisira pas à l'ancre, il faut donc achever le rapport bien vite.

Toujours fiévreux, Trabaud écrit, écrit... lorsque, vers 8 h. 30, la porte ouverte livre passage à un grand gaillard brun, maigre et musclé, à qui une figure recuite, dont une barbe noire en pointe prolonge le profil aquilin, donne l'aspect d'un des conquistadores qui accompagnaient Pizarre ou Fernand Cortez. C'est le capitaine de vaisseau Causse, qui commande le *Charner* depuis deux ans. Ce matin, son regard est voilé de tristesse. C'est qu'il va bientôt quitter son croiseur, car la dure règle limite à deux années la période du commandement.

— Bonjour, mon cher gouverneur, je viens, encore aujourd'hui, voir si vous ne manquez de rien. C'est peut-être ma dernière visite à Rouad et vraiment votre domaine est une des choses dont je garderai le meilleur souvenir. Mon remplaçant est, paraît-il, en route et je n'ose plus compter faire encore une croisière sur la côte de Syrie. Vous avez commandé, Trabaud, et vous savez quel regret on éprouve à quitter son navire. En temps de guerre, c'est un vrai déchirement.

— Permettez-moi, commandant, de vous dire combien nous sommes tous, ici, navrés de votre départ. Grâce à vous, nous n'avions plus le sentiment d'être loin de tout, abandonnés. Et je sais quel chagrin ressentent vos officiers et votre équipage, car ils ne s'en cachent point.

— Merci, Trabaud, répond le commandant Causse, je le sais aussi. Les gens du *Charner* m'ont donné toutes les joies qu'un chef peut récolter à commander des hommes. Mais, eux, vous les reverrez et c'est le principal. Les gens passent, mais, par bonheur, les bateaux restent et le mien est un fidèle ami de Rouad.

— Puis-je demander, commandant, à quelle heure vous comptez appareiller ?

— Ce soir, à 9 heures, au coucher de la lune. Pour la raison que vous devinez, je préfère ne pas sortir du port en plein jour. A propos, que s'est-il passé exactement hier ? En recevant votre signal, j'ai réglé ma vitesse à 14 nœuds pour éviter plus facilement les torpilles. Mais, ce qui m'étonne, c'est de vous avoir entendu lancer le S. O. S., appel uniquement réservé aux navires.

— En voici la raison, commandant, répond Trabaud. Hier, à 10 h. 30 du matin, mes veilleurs m'ont téléphoné qu'un

Boche était en vue dans l'ouest. Monté au Grand Château, j'ai constaté que le sous-marin était à une dizaine de milles, en route au sud à une vitesse que j'ai estimée à 16 nœuds tant la volute était forte. On distinguait un canon sur son avant. Je venais de donner l'ordre à mon second de chiffrer un message pour prévenir tout le monde, lorsque j'ai aperçu dans le nord la fumée d'un bateau qui venait vers nous. Je me suis dit alors : « Perché bien moins haut que moi, le commandant ennemi n'a pas encore vu le panache du malheureux qui s'amène sans méfiance. Il faut prévenir ce dernier sans perdre une seconde. » Voilà pourquoi j'ai lancé le S. O. S. que tout le monde comprend sans avoir besoin de triturer un code pendant un quart d'heure.

— Très bonne idée, approuve le commandant Causse, et qui sans doute a sauvé le bâtiment.

— Ma foi, commandant, en cette circonstance, mon appel était inutile. Pendant que le sous-marin s'approchait du port comme pour voir si quelqu'un s'y trouvait mouillé, et que je le canardais, malheureusement de trop loin, je me suis aperçu que la fumée en question était celle du chalutier *Nord-Caper*, qui, dans l'après-midi, vers 3 heures, a revu l'Allemand en route au nord-ouest. Il doit être loin maintenant.

— Je l'espère, dit le commandant du *Charner*. A moins cependant qu'il ne soit venu ici spécialement pour m'attendre. Je suis passé devant Alexandrette et j'ai dû être signalé.

— Je croirais plutôt, répond Trabaud, que le sous-marin guettait un des porte-avions qui opèrent avec la 3e escadre. Ce bâteaux-là gênent beaucoup les Turcs avec leurs appareils qui vont bombarder les convois jusque dans l'intérieur, qui voient tout ce qui se passe et qui règlent vos tirs à l'occasion. Je sais que l'*Anne* est à Famagouste avec deux hydravions (1) et qu'elle doit mouiller prochainement à Rouad.

— Tout s'explique, dit alors Causse. Si les gens de Famagouste ont appris la destination du bateau, les Boches ont été avisés aussitôt. Chypre est pourri d'espions, la surveillance anglaise y est nulle et l'ex-agent consulaire d'Allemagne à Famagouste,

(1) Les deux porte-avions anglais, lesquels étaient aux ordres de l'amiral Moreau lorsqu'ils opéraient dans la zone de la 3e escadre, étaient l'*Anne*, ex-allemand *Anna Rickmers*, et le *Raven*, ex-*Rabenfels*, tous deux confisqués à Port-Saïd en 1914.

lequel se promène toujours en liberté, était le seul importateur de pétrole de l'île. Mais peut-être ai-je tort de dauber sur le compte des gens de Chypre, car je sais que le haut-commissaire vous gâte.

— En effet, commandant, sir John Clauson a adopté Rouad et, grâce à une licence d'exportation qui ne concerne que nous, l'île de Vénus nous envoie du yoghourt, des chevreaux, des fruits et des douceurs de toutes sortes.

— Dans ce cas, je lui pardonne, plaisante le capitaine de vaisseau. Veuillez maintenant prendre note de renvoyer à mon bord aujourd'hui tout le personnel du *Charner* détaché à Rouad.

— Commandant, objecte alors Trabaud, je voudrais garder, pendant quelques jours, l'enseigne Cablat que vous avez chargé de l'hydrographie. C'est un spécialiste merveilleux et enthousiaste qui a fait partie de la mission de l'Indochine et, pendant deux ans, de celle de Gabon d'où il est d'ailleurs revenu très impaludé. Ce qui ne l'empêche pas de filer chaque matin au petit jour avec le *Cydnus* et de rester à sonder toute la journée entre l'île et la côte sans avoir l'air de remarquer les coups de fusil que lui envoient les Turcs. Quand il rentre le soir, harassé, il s'attelle sans mollir à ses calculs. Si vous consentez à me le laisser, la carte, si précieuse pour l'escadre, sera achevée dans dix jours.

— Impossible, mon cher, répond Causse, je tiens à présenter à mon successeur mon état-major et mon équipage au complet. Mais soyez tranquille, je prierai le nouveau commandant du *Charner* de vous rendre Cablat. Sur ce, je vais faire un dernier tour d'inspection dans l'île. Votre second m'accompagnera, car le docteur Adrien m'a prévenu de votre état de santé qui, j'espère, ne vous empêchera pas de dîner ce soir à ma table.

Le capitaine de vaisseau s'éloigne et Trabaud se remet à la rédaction de son rapport. Il en est au paragraphe sanitaire : le scorbut a disparu, le paludisme paraît jugulé. Les lignes s'ajoutent aux lignes : affaires de police, affaires de voirie, éclairage des rues, aménagement du Grand Château en caserne, organisation des douanes, installation d'une école professionnelle sous la direction de nos gradés spécialistes. Comme toujours la lettre s'achève par une demande de fonds pour renforcer le faible

budget de l'Assistance publique : sur 2400 Rouadais, 1150 sont des miséreux sans autre ressource que les vivres à eux donnés par nos bâtiments...

Un *post-scriptum*. Trabaud demande qu'on envoie des avions survoler Tartous où des travaux militaires sont, paraît-il, en cours. Inutile de faire jeter des bombes, car un tel geste attirerait des représailles et les abris pour la population de l'île ne sont pas encore prêts.

Du côté turc on affecte, à l'égard des travaux de Rouad, une curiosité égale à celle de Trabaud. Mehmed Fouad et Herr von Spitzig, officiers tous deux, ont expulsé le muezzin du minaret dont la plate-forme supérieure est visible au-dessus de la cathédrale gothique de Tartous. Là est chaque jour pointée vers le port de Rouad une magnifique longue-vue, née à Berlin, et dont von Spitzig abandonne rarement l'oculaire.

— Est-ce déjà le porte-avions, interroge Fouad?

Cette question prouve que les espions de Famagouste ont gagné leur argent.

— Pas encore, répond l'Allemand, c'est un simple croiseur français. D'ailleurs, porte-avions ou croiseur, c'est tout un et il repartira comme il est venu, puisque avec l'inertie de votre armée on n'a pas pu, en trois mois, obtenir une seule batterie pour canonner le port. Écrivez, je vous prie, que le bateau en vue envoie à terre des canots chargé de munitions.

Docile, Mehmed Fouad, capitaine turc, obéit à von Spitzig, lieutenant allemand, lequel, ayant observé pendant deux heures environ, passe la lunette à son compagnon et se met en devoir de prendre des notes. Au bout de quelques minutes d'examen, Fouad appelle :

— Hassan!

— A vos ordres, Effendi, répond d'en bas une voix tandis que résonnent, dans l'escalier en colimaçon, les pas d'un sergent de *rédifs* qui se hâte vers son chef.

— Connais-tu la maison d'Abdul Youssef, fils d'Osman Bakir?

— Je la connais, Effendi.

— Bien. Tu vas courir chez lui avec six hommes armés et tu arrêteras tous les gens que tu trouveras dans la maison. Tu laisseras ensuite une sentinelle à la porte et tu boucleras tous

les prisonniers au *karakol* (1), gardés à vue et séparés. S'ils essaient de causer entre eux pendant la route, tu leur fermeras la gueule à coups de crosse. Compris?

— A vos ordres, Effendi, répète Hassan en tournant les talons.

— Est-ce en regardant Rouad que vous avez trouvé toutes ces idées, demande von Spitzig?

— Parfaitement, mon cher camarade, c'est la lunette elle-même qui m'a dicté mes ordres en me montrant, dans l'île, le nommé Abdul Youssef qui aide les matelots à débarquer leur matériel. Je l'ai très bien reconnu et comme, depuis quelque temps, je le tiens à l'œil, et qu'hier encore il était à Tartous, j'en conclus qu'on est venu le chercher cette nuit.

— Eh bien! cher ami, répond Spitzig, tout cela montre que votre police ne vaut pas grand chose. Si, moi, je tenais, comme vous dites, quelqu'un à l'œil, je vous jure qu'il ne me filerait pas entre les doigts.

— Chacun sa méthode, mon cher camarade. La mienne n'est peut-être pas la plus mauvaise. Dès que le gaillard saura que j'ai mis sa famille sous clef, vous le verrez revenir très penaud et bourré de renseignements...

En réalité personne n'est venu, cette nuit, chercher Abdul Youssef, lequel a tranquillement passé à la nage le bras de mer qui sépare Tartous de Rouad. De telles évasions sont fréquentes et les gaillards solides qui désertent ainsi forment le noyau d'une milice que Trabaud est en train d'organiser. L'ordre donné par Mehmed Fouad est d'ailleurs arrivé trop tard. A la maison du déserteur, Hassan a fait chou blanc, car la famille de Youssef a quitté la ville depuis quelques jours. Sa maison sera pillée, simplement, mais les partants n'ont pas dû y laisser grand chose.

Tous les jours, de l'aube au coucher du soleil, les gestes des Rouadais sont ainsi épiés. Tout mouvement de navires est téléphoné à Boudroum par le fil récemment installé sur toute la côte. Comment expliquer alors qu'aucun bâtiment de la 3e escadre n'ait encore été attaqué ?

Voici. Berlin a donné un ordre. Ordre formel qu'ignorent

(1) *Karakol* : poste de police.

bien entendu les Alliés. Les sous-marins doivent croiser sur les routes du trafic sans jamais s'en écarter. Les torpilles sont faites pour détruire le tonnage commercial et mieux vaut envoyer par le fond un seul navire marchand que trois croiseurs. Notons d'ailleurs que c'est plus facile et certaines gens prétendent qu'un tel ordre traduit le désir de l'amirauté allemande d'exposer le moins possible ses sous-marins.

Quoi qu'il en soit, le salut des nations repose sur les transports de tout genre et de toute taille, vapeurs et voiliers qui leur apportent du globe entier tout ce qu'il faut pour tenir et pour se battre. Quand ces transports seront coulés la mort suivra, sans sursis, même si toutes les flottes de guerre sont demeurées intactes.

Pourtant, voyons, en dépit de cet ordre, un sous-marin s'est montré hier devant Rouad, loin de toute voie commerciale. C'est vrai, mais peut-être était-il venu chercher à Tripoli ou à Tartous un émissaire d'importance ou simplement du mazout...

Pas du tout. Le sous-marin qu'ont aperçu les Rouadais n'est autre que le fameux *U21*, premier en date des Allemands descendus en Méditerranée et que commande le capitaine de corvette Hersing. Or Hersing a déjà coulé dans la mer du Nord le *Pathfinder* et, aux Dardanelles, le *Majestic* et le *Triumph*. S'il doit se spécialiser ainsi dans la destruction des navires de guerre, ceux de la 3e escadre agiraient prudemment en rentrant à Port-Saïd. Il est vrai qu'ils ignorent le nom et la qualité de cet ennemi, dont ils ont perdu la trace depuis hier à 3 heures du soir.

A bord de l'*Amiral-Charner*, la salle à manger du commandant a tous ses hublots bouclés afin que, dehors, aucune lueur ne filtre. Moiteur d'étuve, atmosphère de tristesse. La conversation languit. Dans les silences, Trabaud sent la fièvre tambouriner dans son crâne. Et Causse ne cesse de regarder autour de lui, comme pour imprégner sa mémoire des détails sévères qu'il a contemplés des années durant.

— Les deux plus belles années de ma vie, dit-il. Voyez-vous, Trabaud ? Hormis les marins, nul en France ne se doute, et je crains bien que cette ignorance ne prenne jamais fin, du rôle qu'ont joué les bateaux comme celui-ci, les vieux sabots

hors d'âge, les vétérans usés jusqu'à l'os et qui ne tiennent que par la volonté de ceux qui sont à bord et passent leur temps à retaper tout ce qui casse. Rappelez-vous qu'en temps de paix, on n'osait plus les montrer dans les rades étrangères... Un *Amiral-Charner*, mais c'est mille fois plus agréable à commander qu'un de ces cuirassés tout neufs, dix pièces de 34 et 21 nœuds, qu'on laisse immobiles derrière des filets, les gardant jalousement intacts pour le grand choc qu'ils ne verront peut-être jamais. Pour le coup dur des Dardanelles, on n'a pas osé les risquer et les vieux *Suffren*, *Bouvet*, *Gaulois*, *Charlemagne*, *Saint-Louis*, *Henri IV* et *Jauréguiberry* ont fait tout le travail. L'ennemi a dû bien rire quand il a vu les Anglais ramasser leur *Queen-Elizabeth*, dès l'arrivée du premier sous-marin au cap Hellès. Pour les dreadnoughts, on craint les périscopes, pour nous, non. On a raison. Nous sommes de la chair à torpilles. Nous sommes aussi ceux qui se moquent des sous-marins et qui battent l'estrade à la barbe des commandants boches. Quand je dis que nous nous en moquons, j'exagère. Ces sales poissons d'acier m'agacent et je n'ai cessé de craindre que l'un d'eux me joue un vilain tour...

Pour dire le vrai, le capitaine de vaisseau n'éprouve cette crainte-là que pour son bâtiment et pour ses hommes qu'il adore. Sans femme et sans enfants, sa seule famille a toujours été son navire.

Dans les antennes la T. S. F. crépite. C'est l'heure où, chaque soir, le *Charner* envoie à l'amiral le message chiffré indiquant sa position. C'est aussi l'heure où le commandant signe le registre des sans-fil, journal du soir dont la lecture donne, par les télégrammes interceptés, les dernières nouvelles des camarades. Quelles sont celles d'aujourd'hui 7 février 1916?

L'*Amiral-Aube* qui a, hier, canonné un voilier dans le port de Jaffa, vient de mouiller à Castellorizo. Le *Nord-Caper* patrouille du côté de Beyrouth à la recherche du sous-marin. Sur la côte sud de Chypre, dans le port de Paphos, le *Pothuau* vient de couler une goélette grecque sur laquelle on a trouvé des armes et des papiers turcs et dont le lest de sable sentait le pétrole à une lieue. C'est tout.

Le cahier de T. S. F. donne aussi, tout chaud, le communiqué de la Tour Eiffel, pâture quotidienne que tous attendent et dont copie est affichée dans le poste de l'équipage. C'est l'ins-

tant où, chez tous les commandants et dans les carrés d'officiers, chacun se tourne vers la grande carte du front pendue à la muraille. On espère chaque fois pouvoir enfin déplacer vers l'est les petits drapeaux.

Aujourd'hui comme hier et comme depuis des mois, les jalons restent fixes : « Tirs de démolition sur les tranchées allemandes en face de Bœsinghe. Deux batteries ennemies réduites au silence par notre artillerie lourde. Canonnade d'ouvrages adverses en face du plateau de Chassemy dans l'est de Soissons... Le bombardement effectué hier en Champagne, sur les organisations ennemies du plateau de Navarin a donné d'excellents résultats... Tranchées bouleversées. Plusieurs dépôts de munitions détruits... Nos projectiles ayant démoli des réservoirs à gaz suffocants, des traînées gazeuses se sont répandues, que le vent a rejetées sur les lignes ennemies. »

— Eh bien ! fait le commandant Causse, ne pensez-vous pas que les tirs de démolition et les bombardements de tranchées et de chemins de fer turcs, faits par la 3e escadre, mériteraient de temps à autre quelques lignes au même titre que les opérations de Bœsinghe ou de Navarin. Je ne vois fichtre pas pourquoi cet éternel silence nous enveloppe. Si la marine n'avait pas sauvé la face avec la brigade Ronarc'h, l'Yser et Dixmude, on nous jetterait des pommes cuites après la guerre.

— Le fait est, répond Trabaud, que, comme événements maritimes, seules les catastrophes ont les honneurs du communiqué. Je sais bien qu'avec les sous-marins qui rôdent, l'anonymat s'impose pour nous, plus encore que pour l'armée...

— Lisez le communiqué jusqu'au bout, interrompt Causse, vous verrez qu'on donne parfois des noms et qu'en l'occurrence on fait joliment bien.

« Hier, vers 11 h. 30, lit Trabaud, le sergent-pilote Guynemer a livré combat à un avion ennemi dans la région de Frise et l'a abattu en flammes entre Assevillers et Herbecourt. C'est le cinquième appareil ennemi abattu par le sergent Guynemer. »

Mais un timonier survient :

— Commandant, il est 20 h. 45.

— Dites à l'officier de quart de faire rappeler aux postes d'appareillage, répond le capitaine de vaisseau.

Les yeux encore éblouis des lumières d'en bas, Trabaud, sur le pont obscur et encombré, hésite une seconde, lorsqu'une voix jeune le hèle tandis que la main de l'enseigne Cablat le guide vers la coupée, en contournant les obstacles de la superstructure noyée d'ombre.

— Adieu, commandant, dit le jeune officier. Encore merci pour toutes vos bontés. Pour mon successeur, je vous laisse le théodolite, le cercle et la chaîne d'arpenteur. J'emporte mes calculs pour les vérifier, mais, comme nul ne sait de quoi demain sera fait, je vous laisse aussi un calque de la ligne des fonds de 10 mètres de la passe Nord et les coordonnées des signaux.

— Voulez-vous vous taire, Cablat? Que racontez-vous à propos d'un successeur ou du lendemain inconnu? Je compte bien vous voir rappliquer dans quatre ou cinq jours et vous remettre à l'ouvrage. Votre commandant s'y est engagé au nom de son successeur.

— Merci davantage encore, commandant, et veuillez m'excuser, il faut que je grimpe sur la passerelle à mon poste de manœuvre.

— Filez vite, mon cher. A bientôt. Faites mes amitiés aux camarades du carré. Sans ma sacrée fièvre je serais allé les voir. Dites-leur combien je les remercie de tout ce qu'ils ont fait pour Rouad et pour moi. N'y manquez pas, n'est-ce pas, j'y tiens beaucoup...

Et, se reprenant soudain, Trabaud ajoute :

— Non, Cablat, dites-leur simplement à bientôt.

« Où ai-je la tête, pense le lieutenant de vaisseau en descendant à tâtons l'échelle que nul fanal n'éclaire? On dirait vraiment qu'ils partent pour ne plus revenir. Décidément la malaria me fait divaguer. »

Assis à la barre de sa baleinière, l'officier, de plus en plus fiévreux sans doute, trouve qu'il fait encore plus noir que tout à l'heure sur le pont. Il essuie ses yeux embués avec un mouchoir que, pour un peu, il agiterait dans l'ombre vers ceux qui s'en vont. « Je doublerai ce soir ma dose de quinine », murmure-t-il.

A l'horizon la lune vient de disparaître. Pas une lumière sur l'île et sur la côte, pas une lueur sur l'eau. Lentement, comme à regret, l'embarcation s'éloigne. Et soudain, sur

l'ordre du lieutenant de vaisseau, les baleiniers font lève-rames. Trabaud semble attendre que, de la passerelle haute du croiseur qui se dessine sur le ciel en silhouette rigide, vienne encore un appel ou un ordre. Il écoute...

Seuls résonnent dans l'ombre le grincement de la chaîne d'ancre que hale à bord le cabestan à vapeur et le giclement de la lance à incendie arrosant la vase que les grosses mailles d'acier ont ramassée en traînant sur le fond. Des mottes de boue compactes, arrachées par le jet puissant, tombent à l'eau avec un « floc » brusque. Tous ces bruits bientôt cessent, et du gaillard d'avant s'élève la voix nette du lieutenant de vaisseau Ferry, second du croiseur :

— L'ancre est haute et claire !

L'*Amiral-Charner* commence de tourner sur place afin de mettre le cap sur la sortie du port, tandis que sa T. S. F. appelle la *Jeanne d'Arc* pour dire à l'amiral Moreau (1) que le navire appareille, qu'il passera demain 8 février devant Beyrouth et arrivera le 9 à Port-Saïd.

Près de la baleinière, toujours immobile, défile maintenant la masse noire et silencieuse, à l'extrême avant de laquelle un fanal sourd, éclairant discrètement la manœuvre de l'ancre, jette sur l'eau un reflet à peine perceptible et qui disparaît soudain. Déjà affaibli par la distance, un dernier cri traverse la nuit :

— L'ancre est à poste !

Le navire doit prendre en ce moment son allure de route, car ses cheminées s'empanachent subitement de nuages épais, dont le vent rabat vers la baleinière les bouffées chaudes et sulfureuses. Elles achèvent de masquer la silhouette confuse qui emporte vers le sud 426 gaillards insouciants et un chef dont le cœur saigne de les quitter bientôt. C'est fini. L'*Amiral-Charner* a disparu..

A sa barre, la mort est installée.

SANS NOUVELLES

8 février, 13 h. 50, *Jeanne d'Arc* à *Amiral-Charner* : « Savez-vous ou pouvez-vous demander à Rouad si nos agents

(1) En message chiffré bien entendu. Rien n'est jamais émis en clair par les bâtiments de guerre.

de la côte ont donné des renseignements sur les sous-marins? »

Ce message est envoyé de Port-Saïd où le bâtiment-amiral est au repos entre deux croisières, car la *Jeanne d'Arc* coopère à la surveillance comme les autres navires de l'escadre. Le poste de Rouad est trop faible pour qu'on puisse l'atteindre directement, c'est pourquoi l'*Amiral-Charner* va servir de relais.

Quarante minutes plus tard un aide de camp rend compte à l'amiral Moreau :

— Depuis 2 h. 10 nous avons appelé le *Charner* à toute puissance. Pas de réponse.

— A-t-on pu envoyer ou recevoir d'autres télégrammes, interroge le grand chef?

— Un seul par T. S. F., amiral, celui que vous avez vu ce matin et qui concernait une goélette grecque coulée devant Paphos. Il émanait du *Pothuau* qui a mis plus de sept heures pour le faire passer. Depuis minuit le temps est très orageux et les parasites brouillent tout.

— Très bien, répond l'amiral. D'ailleurs le vieux poste du *Charner* est souvent en avaries. Il a sans doute entendu son indicatif d'appel, mais n'a pu faire l'aperçu assez fort pour qu'il nous parvienne. Donnez l'ordre de surseoir à l'envoi du message.

Sept heures du soir. — C'est le moment où les navires en croisière envoient leur position et leur existant de charbon. Le *Pothuau* est à Rhodes avec 656 tonnes de combustible. On n'a pu comprendre le chiffre donné par l'*Amiral-Aube*, lequel est dans le sud d'Adalia. Les signaux passent encore difficilement.

L'*Amiral-Charner* garde le silence.

Ordre est donné de l'appeler d'heure en heure toute la nuit.

Penché sur la carte de la côte syrienne, l'amiral Moreau mesure, calcule et songe... Où peut bien être l'*Amiral-Charner*? Hier soir, en quittant Rouad, il a annoncé sa descente vers le sud. Sans doute va-t-il arriver bientôt assez près pour que les faibles appels de son vieux poste malade parviennent aux écouteurs de la *Jeanne d'Arc*. Si la nuit s'écoule sans qu'on l'entende, c'est que le malheur est arrivé...

Là-haut, la T. S. F. clame : « *Charner* !... *Charner* ! (1) »

(1) En réalité la T. S. F. crie deux lettres, VB par exemple, qui constituent l'indicatif d'appel secret du *Charner*, indicatif qui est périodiquement changé.

Il est déjà minuit.

Ainsi, il serait mort, ce croiseur. Mort sans pousser un cri. Sans qu'un S. O. S ait atteint Rouad ou un navire en patrouille dans le Nord. Pourtant, dès qu'une torpille frappe, le poste doit, sans même attendre l'ordre du commandant, lancer l'appel à toute puissance. C'est la consigne et Causse est toujours prêt...

Oui, mais son croiseur est bien vieux : 23 ans, l'âge de la caducité pour les navires qui ont trimé sans trêve. La coque est fatiguée, rongée, cimentée dans tous les fonds et surtout sous les chaudières, l'endroit des inévitables et profondes corrosions. Une torpille dans une chaufferie, c'est un coup de couteau en plein cœur.

« *Charner!... Charner!...* » crépitent les ondes de la *Jeanne d'Arc....*

Par bonheur, le bateau ne pouvait être loin de la côte. Des gens auront pu se sauver. Une torpille... Deux peut-être... Alors, rappelons-nous. Le 27 avril 1915, à minuit 40, dans le sud du canal d'Otrante, deux torpilles autrichiennes ont frappé le croiseur cuirassé *Léon-Gambetta*, bateau tout jeune, et solide. Il n'a pas pu lancer le S. O. S et, vingt minutes plus tard, il disparaissait avec l'amiral Sénès et son état-major, le commandant du bâtiment et tous ses officiers, et 684 hommes... On n'a retrouvé que 137 survivants.

Maintenant l'amiral longuement regarde la liste des officiers du *Charner* : capitaine de vaisseau Causse; lieutenant de vaisseau Ferry; enseignes de vaisseau Marchal, Cablat, Markey, Guédras et Mareau; ingénieurs-mécaniciens Tréguier, Tessier, Blay et Gourvennec; commissaire Simian, docteur Lescan du Plessix, aspirant Raynaud... Qui reverra-t-on de tous ceux-là? Sûrement Cablat, puisqu'il est à Rouad. Mais les autres?

« Causse n'est pas de ceux qui consentent à survivre », murmure l'amiral Moreau.

C'était un si bon, si brave et si fidèle ami!... Lors de son dernier passage à Port-Saïd, il parlait de son débarquement prochain et des huit jours qu'il passerait en son pays de Castres, le fusil à la main, arpentant, marcheur et chasseur infatigable, les gorges de la Montagne Noire et la grande plaine de l'Albigeois. Quel délicieux compagnon!

Mais d'autres auront pu s'en tirer. On connaît le danger

à présent. On est toujours prêt à recevoir le coup mortel, mine ou torpille. Les canots sont aux bossoirs, poussés en dehors comme en rade. L'amiral a défendu de les mettre aux postes de mer quand on appareille. Ainsi peut-on les amener en un clin d'œil. Et puis il y a les radeaux qu'on flanque à l'eau d'un coup d'épaule.

« *Charner*!... *Charner*!... » s'obstine à hurler la T. S. F.

Quel cauchemar en cette nuit trop longue! Ceux que l'insomnie tourmente, ceux qui ont à bord du vieux croiseur des amis très chers se l'imaginent frappé par la torpille, luttant tenacement contre la mer qui monte dans ses cales. Pied par pied, il s'enfonce, alourdi de minute en minute par le terrible poids liquide. Vite, vite, les gabiers ont mis les embarcations à l'eau d'un seul côté, tribord ou babord, car le bateau a commencé de se coucher tout de suite, bloquant la moitié de ses moyens de sauvetage. Aligné aux postes d'abandon, l'équipage attend l'ordre...

Peut-être l'attaque a-t-elle eu lieu en pleine nuit. L'explosion a crevé les chaudières. Les dynamos sont stoppées. Alors, comme sur le *Gambetta*, les officiers ont dû faire la chasse à l'homme dans les cales, s'éclairant avec des allumettes ou des lampes de poche. Les hommes essaient de gagner le pont avant que le navire soit complètement chaviré...

Heureusement la mer est calme. Mais, au fait... L'amiral sonne un timonier :

— Demandez à l'officier de quart l'état du temps.

Réponse : à dix heures du soir la brise de nord-est s'est levée, elle ne cesse de fraîchir.

Voyons, après tout, on n'est encore sûr de rien. Bien des avaries graves peuvent survenir, qui n'entraînent pas la mort. Le gouvernail peut être brisé. Cela s'est vu. On se dirige alors en différenciant l'allure des machines et l'on se traîne doucement, tout doucement.

D'accord, mais dans un tel cas la T. S. F. parle.

Et, cette nuit, on n'entend que celle de la *Jeanne d'Arc* :

« *Charner*!... *Charner*!... »

Toujours pas de réponse. Et voici l'aube du 9 février, jour où le croiseur est attendu à Port-Saïd. Depuis qu'il fait clair, on guette les navires qui entrent au port : tous paquebots et cargos.

Allons, les appels sont désormais inutiles. Il est temps

d'agir. L'amiral Moreau alerte les bateaux à la mer et ordonne à ceux qui sont au mouillage d'appareiller sitôt parés. L'amiral anglais, dont on a réclamé l'aide, n'a qu'un seul chalutier, l'*Earl-Kitchener*, lequel n'a même pas la T. S. F. Il se joint quand même aux nôtres.

Une seule précision : l'*Amiral-Charner* a quitté Rouad lundi soir, en route sur Beyrouth et Port-Saïd. C'est tout et nous voici à mercredi.

Une lueur d'espoir dans la journée. Rouad annonce que son poste a entendu, hier avant minuit, le *Charner* appeler la *Jeanne d'Arc*, laquelle n'a pas répondu... Impossible! car toutes les oreilles étaient braquées. Le sans-filiste de Rouad a pris les émissions du croiseur-amiral pour celles du *Charner*.

Toute la journée, dans les secteurs prescrits par l'amiral, six navires dessinent sur l'eau les mailles serrées du réseau d'exploration.

La mer est vide.

10 février. — Le *Pothuau* dans le sud de Chypre, l'*Amiral-Aube* sur la ligne Rouad-Port-Saïd, le *Paris II*, le *Nord-Caper*, le *Surmulet* et l'*Earl-Kitchener* devant la côte syrienne fouillent la mer. Les hommes veillent mieux que pour leur peau. Des centaines de regards accrochent les crêtes de la houle qui s'aplatit, car le coup de vent s'est vite apaisé. Le *Laborieux* est en route pour communiquer avec un de nos fidèles agents, quelque part entre Tartous et Beyrouth, en un village côtier où s'élève une maison aux fenêtres parlantes. Il s'agit de tâcher d'avoir des nouvelles des sous-marins, sans parler du *Charner*, bien entendu.

A bord de la *Jeanne d'Arc*, l'amiral porte sur la carte les points que lui envoient les patrouilleurs et trace les chemins qu'ils suivent, les chemins vides... Par T. S. F. il déploie, resserre et manœuvre l'éventail de recherche. Dès qu'arrive un message, les yeux du déchiffreur se portent sur les derniers groupes chiffrés et retrouvent chaque fois les mêmes nombres, ceux qui veulent dire : « Sans nouvelles. »

La nuit est venue. Personne n'a rien trouvé. Pas une épave, pas un débris... On ne saura jamais.

Admettons pourtant la pire catastrophe, l'explosion des soutes à poudre, sous l'effet d'une torpille frappant près d'elles, ou par le caprice des vieilles gargousses acides, humides, sur-

chauffées. Nous savons tous, — depuis l'*Iéna* et la *Liberté* nous savons trop, — que les caillebotis, les avirons, les bouées de sauvetage, mille objets trop légers pour être broyés, sont lancés vers le ciel par la formidable éruption, puis retombent intacts et flottent. Ils flottent dans le minuscule triangle dont le littoral syrien et le rivage d'Égypte dessinent deux côtés, et la ligne Rouad-Port-Saïd le troisième. Six navires le parcourent en tous sens, cherchant les restes d'un croiseur de 5000 tonnes et répétant chaque soir : « Nous n'avons rien vu... »

Sûrement demain, 11 février, on verra. On ne peut pas ne pas voir.

Nous y voici. L'*Amiral-Aube* est rentré, mais le *Tunisien*, qui réparait des avaries à Port-Saïd, a pris sa place dans le rateau de recherche. Depuis 84 heures on ne sait rien de l'*Amiral-Charner*.

Mais, de cette absence de traces, ne pourrait-on pas conclure que les naufragés ont pu débarquer en Syrie? Pour ne pas tomber aux mains des Turcs, ils ont dû se cacher sitôt à terre et les chrétiens les ont secourus. Si le bateau a été frappé dès son départ de Rouad, ils ont pu escalader les monts Ansarieh, se réfugier dans les massifs alaouites du Cheraa chaotique, du Seyhoun aux forêts vert sombre ou du Kosseïr qu'argentent les oliviers. Si le drame s'est joué plus au sud, vers Beyrouth, c'est le Liban maronite qui les abrite aujourd'hui. Nos agents de Syrie nous renseigneront bientôt. Des gens à l'espoir tenace disent même que le croiseur, peut-être simplement blessé, a eu le temps d'escalader une plage ou de grimper sur un récif comme a fait son frère le *Chanzy* dans la mer de Chine au mois de mai 1907. C'est le long de terre qu'il faut chercher, sur ce rivage où sans doute des gars de chez nous attendent que paraisse une fumée française pour agiter un grand pavillon comme les Arméniens du Djebel-Moussa.

L'amiral Moreau ordonne au *Paris II* de serrer la côte d'assez près pour tout voir. Parmi nos chalutiers il est le seul dont la T. S. F. soit assez forte pour rester en contact avec la *Jeanne d'Arc*. C'est lui qui transmet l'éternel « Sans nouvelles » qu'émettent les camarades.

A 7 heures du soir, à une vingtaine de milles dans le nord de Jaffa, il parle soudain :

« Par 32°40′ Nord-31°45′ Est, le *Surmulet* a trouvé quelque chose ».

Qu'a bien pu trouver le *Surmulet*? Évidemment, si Paponnet avait d'autres détails, il les transmettrait. Patience, il va s'expliquer.

Il précise à 8 h. 20 : « Le *Surmulet* a trouvé d'abord un morceau de bois long de 2 mètres, débris de cloison, semble-t-il, et un autre fragment de 50 centimètres avec un bout de papier portant quelques mots en français. Le tout, sans indication d'origine, ne paraît pas avoir séjourné longtemps dans l'eau. »

Sont-ce là parcelles du croiseur? Le doute est permis. Le point indiqué par le *Surmulet* le place à quelque 80 kilomètres dans le sud-ouest du Carmel et de Saint-Jean d'Acre, trop au sud pour que le *Charner* ait pu descendre jusque-là sans qu'on l'ait entendu parler. Mais, direz-vous, ces bois flottés ont pu dériver poussés par le coup de nord-est violent du premier jour. Non. De si petites épaves offrent peu de prise au vent et, dans ces parages, les courants sont insensibles. Alors?

Alors ce sont débris comme on en rencontre sans cesse à la mer et qu'on ne se donne la peine de pêcher que dans les moments où l'angoisse, comme aujourd'hui, vous tenaille. En vérité, la nuit demeure épaisse et tout revient au terrible « Sans nouvelles ». Malgré tout, l'amiral renforce la surveillance dans la région de la trouvaille et signale au torpilleur *Téméraire*, que le commandant en chef lui envoie de Malte, de hâter son arrivée. La nuit est venue, abolissant toute espérance pour quinze heures encore...

Le 12 février à midi, — depuis 114 heures on est sans nouvelles du *Charner*, — Paponnet trouve un morceau de canot marqué 14 A-A2. Cette marque-là n'a rien de militaire et puis le fragment est peint de couleur chamois... Passons. Rouad parle à son tour : Le *Laborieux* a donné des nouvelles de notre meilleur émissaire syrien. Il est en prison depuis huit jours avec sa famille. Mais un autre chrétien, digne de foi, dit qu'un sous-marin a quitté Beyrouth le samedi 5 février après ravitaillement. C'est, de toute évidence, celui que Rouad a aperçu le lendemain. Mais, ce qui nous intéresse, c'est ce qu'a fait ce sous-marin à partir du lundi 7 à neuf heures du soir. Saura-t-on jamais?

Le *Pothuau* est pris par la brume. A environ 30 milles

dans l'ouest de Sour, le *Nord-Caper* a trouvé des épaves sans valeur. C'est presque à l'endroit où le *Surmulet* avait pêché des débris... D'autres bateaux signalent, un peu partout, de vagues planches, souvent couvertes de coquillages ou rongées de tarets. On ramasse tout ce qu'on voit. On examine à la loupe

Le 12 février, à neuf heures du soir, la *Jeanne d'Arc* appareille de Port-Saïd. L'amiral Moreau veut se rendre lui-même sur les lieux. Le *Téméraire*, qui vient d'arriver de Malte, charbonne à toute vitesse et se joint à la quête fébrile.

COMMENT PÉRIT L' « AMIRAL-CHARNER »

Revenons au mardi 8 février au petit matin. Quelque part dans le sud de Rouad, l'*Amiral-Charner* zigzague sur l'eau.

Du Liban invisible souffle une petite brise qui hésite à se fixer dans une direction définie. Dans la nuit, l'est-nord-est avait ses préférences. A 6 heures elle a sauté à l'Est, et la pluie, qui n'avait pas cessé depuis minuit, a fait trêve. La cloche du bord vient de piquer 6 h. 30. Le jour se lève, la vitesse est réglée à 14 nœuds et le bateau commence de naviguer en lacets, route moyenne sud.

A 6 heures, le point estimé plaçait le croiseur à une vingtaine de milles de Beyrouth. Par babord les yeux cherchent le Liban dont les grands sommets, par temps clair, peuvent être aperçus de Latakieh, qui est à 100 milles dans le nord. Ce matin les nuages bas masquent toute la chaîne. Sur la passerelle, le lieutenant de vaisseau Ferry, de quart, cause avec l'aspirant Raynaud. Le chef de timonerie, longue-vue en batterie contre une épontille, cherche la côte. Les fourriers des transmissions d'ordres s'entretiennent à voix basse de leurs récentes bonnes fortunes d'Égypte. Les timoniers et les veilleurs sont à leurs postes. La figure attentive du gabier de barre semble sculptée dans du marbre.

Au-dessous d'eux, l'*Amiral-Charner* vibre et vit.

6 h. 40. Changement de quart. Au coup de sifflet, les deux bordées montent sur le pont qu'elles peuplent d'une foule animée. On fait l'appel. Les tribordais vont gagner leurs postes de veille, tandis que les babordais, déjà presque tous demi-nus, vont se ruer, savons et serviettes en mains, sur les grandes bailles pleines d'eau douce.

La terre vient d'apparaître, bande noire qui tranche sur le fond de nuages gris. Prévenu aussitôt, le commandant Causse monte sur la passerelle. L'officier de quart salue...

Deux minutes plus tard, il n'y a plus d'*Amiral-Charner*.

A l'instant que son commandant arrivait en haut de l'échelle, une explosion sourde a retenti. A tribord la mer s'est gonflée contre la coque en une intumescence qu'a crevée une gerbe basse atteignant à peine le niveau de la passerelle. Trois secondes durant, le croiseur a vibré, puis sursauté d'une secousse si peu violente qu'elle n'a renversé personne sur le pont.

Une minute après le choc, l'*Amiral-Charner* avait déjà piqué du nez d'un tel angle que ses hélices étaient hors de l'eau. Puis il a pris sur tribord une telle bande qu'on ne pouvait dire si les hommes sautaient à l'eau ou tombaient à la mer.

Une minute encore et le croiseur chavirait, assommant de tout le poids de sa muraille les gens qui grouillaient dans l'eau tout contre elle, les entraînant au fond dans un tourbillon gigantesque qu'aggravait la succion des hélices tournant toujours, les forçant à boire la gorgée d'eau qui noie les poumons et annule à jamais la flottabilité humaine. Tous avaient leurs collets de sauvetage, nul n'a eu le temps de gonfler le sien.

Plus de 300 hommes supprimés d'un seul coup. Tous à la fois. Les matelots et les officiers, les jeunes de l'active avec les réservistes tannés. Suivez la côte sur une carte de France et dénombrez les ports de commerce et de pêche. Chacun vient de perdre en deux minutes trois ou quatre de ses enfants, et les grands arsenaux de la Marine, où sont « inscrits » les engagés et recrutés de l'intérieur, compteront les victimes par dizaines. Mais, je l'ai dit, sur le *Charner* ils étaient en tout 426. Cherchons les autres.

A la place où le navire a coulé bas, quelques débris flottent, mais pas une seule embarcation.

Parmi les épaves, il y a deux radeaux de sauvetage, un grand et un petit, tous deux fabriqués à bord. Le grand est fait d'une quinzaine de barriques réunies par un plancher. Pour le petit, on s'est servi de caisses à farine en métal, vides et ressoudées, remises dans leurs caisses en bois sur lesquelles des planches clouées forment un espace grand comme deux

couchettes ordinaires. Là-dessus treize hommes ont pris place, treize hommes qui ont pu se tirer du remous, gonfler leurs collets et s'accrocher.

Ils sont un peu serrés et le radeau s'enfonce trop. Par bonheur, le quartier-maître canonnier réserviste Joseph-Marie Cariou a pris le commandement des naufragés.

— Les bons nageurs à l'appel, commande-t-il.

Cinq ou six matelots se présentent.

— Venez avec moi. On va ramener tout le bois qu'on pourra. On flottera mieux après.

Cariou et les autres se jettent à la mer. Bientôt des madriers et des planches sont fixés tant bien que mal aux caisses et le radeau plonge un peu moins.

Cariou est content de son œuvre. Du reste, c'est à lui que ses douze compagnons doivent de vivre encore. A l'instant de l'explosion, il se trouvait sur la passerelle arrière, à son poste de veille. Il a coupé tout de suite les saisines du petit radeau qui a glissé à la mer pendant que le quartier-maître ôtait ses souliers. A cette même seconde, Cariou a coulé avec le *Charner*, et dessous, du moins le suppose-t-il, car essayant de remonter à la surface, sa tête s'est mise à cogner contre un obstacle. Ce martèlement n'a cessé qu'à l'instant que, déjà presque asphyxié par l'eau de mer avalée, le malheureux a pu quand même se cramponner à une planche qui tournait tout le temps, sous les efforts d'un camarade qui l'avait saisie. Mais le petit radeau n'était pas loin.

A une centaine de mètres de lui on distingue, sur le grand radeau, un officier, un seul, l'enseigne Cablat. Autour de lui quarante hommes peut-être, ou cinquante, ou davantage. On ne saura jamais...

La terre est en vue, la terre amie. Le ciel peu à peu s'éclaircit et l'on aperçoit, dominant la bande rougeâtre de la chaîne qui surplombe Beyrouth, les taches blanches de la neige qui poudre les hauts pics du Liban : le Sannin, le Djebel-Akkar, les Mamelles de Sidon. Droit dans l'est émerge une terre basse et grise dont on ne peut voir les détails, mais le salut est là, pas loin, à quinze milles peut-être.

Sur le radeau de Cariou les hommes regardent autour d'eux, espérant trouver quelque survivant, le hisser à bord. Rien...

Puis ils s'interrogent. Qu'est-il arrivé? Mine ou torpille? Nul ne peut dire, nul n'a rien vu, rien entendu. Aucun cri d'alerte, aucun commandement. Une gerbe d'eau, une secousse. C'est tout. Des gens ont tenté d'amener une baleinière, mais déjà le pont était incliné de 60 degrés au moins... Puis le bateau a disparu avec tous ses canots de sauvetage... et d'autres radeaux dont on n'a pas eu le temps de larguer les amarres.

A présent on est installé. Il n'est que d'attendre, passifs, les secours improbables. Les gars sont calmes, courageux, confiants quand même. Le naufrage fait partie des risques du métier. Deux heures s'écoulent.

Tiens, un nageur. D'où vient-il? C'est un quartier-maître de manœuvre. Il demande asile et arrive du grand radeau lequel, dit-il, est en train de couler bas.

— Ça va, vieux, monte avec nous.

Il a des yeux bizarres, ce quartier-maître.

CINQ JOURS A LA DÉRIVE

Sur le petit radeau ils sont quatorze hommes à présent.

Or, voici que la brise se lève, que la mer se ride. L'éclaircie sur le Liban était signe de vent d'est qui commence d'entraîner au large les deux radeaux. Celui de Cariou a moins de pied dans l'eau que l'autre et dérive plus vite vers la haute mer. Si bien que le mouvement relatif des deux flotteurs pourrait faire croire que le grand radeau fait route vers la côte. Il n'en est rien. L'un et l'autre s'éloignent de la terre doucement d'abord, puis plus vite, à mesure que le vent mauvais prend de la force. Vers deux heures après-midi les montagnes ont disparu. Une heure plus tard le grand radeau s'efface à son tour.

A jamais!

Ceux qui ont été engloutis avec l'*Amiral-Charner* sont morts en deux minutes... Combien de temps aura duré l'agonie des gens du grand radeau?

La mer se creuse. Paraissant énormes aux naufragés presque de plain pied avec elles, les vagues jouent avec le petit radeau comme un enfant vicieux qui tourmente un insecte chétif.

La nuit est venue, l'interminable nuit de février. Quinze

heures perdues pour le salut, car la guerre oblige les bateaux à masquer tous leurs feux et le radeau n'a pas un fanal... La brise veille, les hommes aussi. Comment pourrait-on dormir? Pris par la houle le petit radeau, le seul dont on ait su le destin, tournoie au hasard, tantôt s'élevant à la lame en des tangages qui bousculent à mort les naufragés cramponnés, tantôt coiffé par les déferlements qui le balaient de bout en bout, lames d'hiver terriblement froides, moins glacées pourtant que le vent d'est qui vient d'essuyer les neiges du Liban. Pris par la catastrophe au saut du hamac, les malheureux sont demi-nus et claquent des dents.

Vers 10 heures du soir ils ne sont plus que treize. Un homme est mort de congestion. La brise force encore. Vers minuit, le quartier-maître aux yeux étranges commence de délirer et, soudain devenu furieux, se rue sur ses voisins les poings en avant. Hurlements dans l'ombre. Mêlée confuse. Le radeau donne de la bande. Une lame vicieuse en profite pour prendre par-dessous sa partie émergée et le chavire d'un coup d'épaule. Treize hommes à la mer! Tenaces quelques-uns s'accrochent, arrivent à remettre d'aplomb le flotteur et remontent. Le fou a disparu. Et voici l'aube du 9 février. Pas une fumée à l'horizon et pas une silhouette. Les survivants se comptent : ils ne sont plus que huit... Quatre ont la peau corrodée par le sel, à vif, presque en sang.

Cariou, lui, est toujours là, debout au milieu du plancher. Sa taille élancée, ses épaules larges se détachent sur le ciel rouge de l'aurore. Sa figure bien dessinée, barrée par une moustache roussâtre, est tendue obstinément vers l'est, ses yeux marrons, profonds et rêveurs, regardent vers le soleil levant comme si l'homme était sûr qu'un secours va venir de là.

Vu à travers les crêtes de la houle, l'astre encore bas semble une boule de saphir. A mesure qu'il monte à l'horizon la brise mollit. Couchés au ras des lames, les gens du radeau n'en reçoivent plus l'embrun que par instants. Des goélands tournoient. Lequel de ces huit hommes attendent-ils d'abord?

La faim tenaille les corps, et le froid mille fois pire, et la soif plus atroce que le froid et la faim. A midi le calme s'établit, le soleil cogne sur les têtes. Deux ou trois matelots

délirent. Dans l'après-midi des mains encore cherchent des gorges. Le ciel se charge dans le sud-ouest. Au crépuscule, un orage affreux s'abat sur la mer et achève de détraquer des cerveaux. Quand le temps s'éclaircit, le radeau ne porte plus que quatre hommes. Ce sont ceux qui, pendant la tourmente, ont eu l'idée et la force de tendre leurs mouchoirs à l'averse formidable pour exprimer ensuite l'eau recueillie dans leurs bouches et leurs gosiers racornis. C'est leur dernière eau douce... La pluie a aussi rafraîchi leurs corps d'écorchés. Peut-être tiendront-ils jusqu'au lendemain.

Voici le jeudi 10 février. Aube resplendissante sur une mer d'huile. Pas un nuage au ciel, pas un souffle sur la mer, et pas un navire en vue. Des quatre survivants, deux sont à l'agonie, leur peau brûlée se détache par lanières. La soif les achève après des souffrances indicibles.

Au coucher du soleil, Cariou est assis, selon sa coutume, au bout du radeau le plus rapproché de l'est et vers l'est ses yeux sont fixés. Chose étrange, il regarde le ciel et non la mer. L'attention soudain attirée par une bande de marsouins, qui font des acrobaties de clowns et semblent jouer à saute-mouton, il se retourne...

Il est tout seul sur le radeau.

Le vendredi 11 février au lever du jour, sitôt sorti de l'engourdissement nocturne, — sommeil? évanouissement? — Cariou, comme toujours, regarde vers l'orient. Et voici qu'à la limite du cercle bleu et calme dont il est le centre, quelque chose se profile sur le ciel qu'empourpre le soleil levant. C'est un chalutier dont la coque est encore sous l'horizon. On n'en distingue que les deux mâts et la passerelle flanquée de la cheminée. Cariou hésite... Est-ce objet réel ou hallucination de délirant? Deux ou trois fois hier il a cru voir des fumées et des navires et, cette nuit, des feux. Ce n'étaient que mirages de fièvre. Mais ce matin l'apparition se précise, le bateau s'approche, sa coque sort de l'eau et grossit. Bientôt la voici tout entière, une bande d'azur paraît même entre elle et l'horizon. C'est le *Nord-Caper* qui cherche...

Si les positions étaient inversées, si le radeau était placé entre le chalutier et le soleil, peut-être les sauveteurs l'apercevraient-ils. Hélas!... Cariou, déshabillé, a mâté un aviron et

amarré dessus sa misérable défroque. Debout, il fait des gestes d'appel...

Le chalutier pique vers le sud-est et disparaît...

Étendu maintenant sur les planches, le quartier-maître s'y accroche avec la ténacité de celui qui veut vivre et qu'une force surhumaine soutient. Heures épouvantables... Vers midi une brise fraîche s'est levée du sud-ouest et les vagues assaillent la plate-forme mouvante. Deux ou trois jours d'un vent pareil suffiraient sans doute à ramener le radeau jusqu'à la côte. Deux ou trois jours... Comment voulez-vous que l'homme qui est là depuis déjà quatre-vingts heures tienne encore deux ou trois jours? Regardez-le. Ce n'est plus qu'un spectre. Ses yeux par moments brillent de fièvre pour devenir vitreux le moment d'après, comme si la dernière flamme les avait abandonnés. A boire! A boire!... Malgré les lames froides dont le fouet incessant le cingle, Cariou est brûlant. Il divague. Il se croit sauvé. N'entendez-vous pas comme lui la canonnade furieuse? Il y a un bateau par là. Il a dû rencontrer un sous-marin. Il se bat... Dès qu'il aura coulé l'ennemi, il viendra au secours du naufragé. Les salves redoublent, on voit la lueur des coups... Ainsi l'agonisant prend-il pour des détonations le martèlement de la fièvre contre ses tempes et pour des lueurs les zigzags lumineux que l'épuisement fait passer devant sa rétine. Plus rien maintenant. La nuit tombe. Tâchons de dormir. Il faut garder des forces pour une besogne qui, demain, exige la clarté du jour.

Samedi 12 février. — Calme plat. Rien en vue. Au travail. Allongé sur le flanc, sans force pour se lever ou pour s'asseoir, Cariou s'escrime, avec son couteau, sur une bouée-couronne en liège. Pour ce demi-cadavre que torture la soif, le travail est dur. Il y met le peu de vigueur qui reste dans ses bras raidis, dans ses mains saignantes de la morsure du sel. Souvent il s'interrompt, exténué, le couteau échappe à ses doigts, sa tête dodeline et tombe, tout devient trouble devant ses yeux. Mais sa volonté est plus forte. Le soir venu, l'inscription est presque achevée :

« Ici douze naufragés de l'Amiral Charner ont péri de froid et de soif : priez p... »

Il fait nuit. La lune semble trois fois plus grosse que d'habitude. Sa clarté vrille le cerveau. Mâchoires crispées à broyer

ses dents, Cariou grelotte. Une petite houle ballotte de droite et de gauche son corps désormais sans défense. Va-t-il glisser à la mer? Vers deux heures du matin la lune s'immerge dans l'ouest. Obscurité épaisse. Cariou râle...

L'UNIQUE SURVIVANT

— Sous-marin à un quart par tribord, à 4000 mètres, crie la vigie du *Laborieux*.

— Venez dessus. Hissez le triangle 1, répond le lieutenant de vaisseau Jacotin.

La scène se passe le dimanche 13 février à 7 heures du matin, à quelque 40 milles dans l'ouest-sud-ouest de Beyrouth. Le *Laborieux* montre le triangle 1 pour avertir le *Paris II*, en vue, de la présence de l'ennemi par tribord. Ce que voyant, Paponnet, lui aussi, fonce joyeusement avec son chalutier.

Jacotin a mis sa machine à toute vitesse et rappelé aux postes de combat.

Le sous-marin est à peine émergé. Qu'attend-il pour disparaître? Il agirait sagement en plongeant tout de suite, car, ce matin, il a affaire aux deux navires que la 3e escadre entière appelle les bateaux-pirates, ceux qu'on charge des missions extraordinaires, à terre ou au large... et qui s'en tirent toujours. Et, depuis l'affaire de Solloum, le *Paris II* a reçu une pièce de 10 et brûle de s'en servir.

Cependant le sous-marin ne se hâte guère de s'éclipser. Comme tout à l'heure son pont est au ras de l'eau et il y a un homme dessus. Chose étrange, un pavillon est attaché au périscope. Et le bateau est stoppé. Manœuvre incompréhensible. Pourtant, sûr et certain, il a vu les deux Français qui chargent, et font cuiller avec leurs étraves dans la houle du sud-ouest. Après tout, c'est peut-être un allié.

— Ne chargez pas les pièces, ordonne le commandant du *Laborieux*.

Cinq minutes s'écoulent. Le remorqueur n'est plus qu'à 2000 mètres du sous-marin toujours stoppé.

— Rompez des postes de combat. Disposez la baleinière prête à armer.

Ainsi commande Jacotin lequel vient de reconnaître, à la place du sous-marin, une épave avec un homme debout.

Pour rappeler à la vie les gens évanouis, il est d'usage de leur asperger la figure. Pour Cariou, étendu sans connaissance depuis deux heures du matin, c'est la houle, levée avec le jour, qui s'est chargée de ce soin. La tête du naufragé pend hors du radeau et les coups de tangage, qui l'immergent jusqu'au cou, finissent par le réveiller. Le voici debout... Par quel miracle d'énergie ? Comme chaque matin, comme chaque soir, il fait face à l'est.

A l'est où sont les deux patrouilleurs.

De même que l'avant-veille, Cariou mâte un aviron puis se dévêt et arbore ses hardes. Toujours debout il attend. Ses lèvres remuent sans bruit.

Cette fois on l'a vu.

La baleinière du *Laborieux* a ramené l'homme retombé en faiblesse. Il est étendu sur la couchette du commandant. Quelques gouttes de thé léger chauffées d'une larme de rhum. Il ouvre les yeux. Tout doucement Jacotin questionne :

— Te voilà paré, mon pauvre vieux. D'où sors-tu ? Quel est ton nom ?

Avec une peine infinie, par mots hachés, la réponse arrive :

— Cariou... quartier-maître canonnier... du *Charner*... coulé à 7 heures... mardi matin... quatorze sur le radeau... les autres... morts... tous...

Les yeux se sont refermés. Respiration calme. Dans la chaleur des couvertures entassées le sommeil est venu. Jacotin va s'éloigner, mais l'homme prostré sursaute :

— Commandant, prévenez... ma femme... elle va avoir... un enfant... pour qu'elle n'ait pas... trop de peine...

— Tout de suite, mon petit, à quel endroit ?

— Port-Clet... par Clohars-Carnoët... près de Lorient.

— Entendu, dors vite.

Déjà, à 8 heures trois, l'amiral Moreau a reçu ce message :

« *Paris II* à Amiral *Jeanne d'Arc*. Position 33°48′Nord-32°27′Est. *Laborieux* en vue signale épave avec marin, trouvons également des épaves. »

Paponnet avait en effet ramassé des bailles à lavage, un grand flotteur en liège et un collet de sauvetage.

Voici maintenant le sans-fil de Jacotin :

« 8 h. 54. *Laborieux* à Amiral *Jeanne d'Arc*. Trouvé environ 35 milles ouest Beyrouth un radeau avec un naufragé du *Charner*, il en portait 14, mais 13 sont morts. »

Les nouvelles affluent. 17 minutes plus tard, la tour Eiffel attaque la *Jeanne d'Arc* et reproduit un télégramme de Nordeich, le grand poste allemand : « Un sous-marin a torpillé le 8 février dans le sud de Beyrouth un cuirassé qui a coulé en deux minutes. »

Berlin a aussi envoyé, mais en chiffres, un solide blâme à l'adresse du commandant du sous-marin en question, pour avoir quitté la route Malte-Port-Saïd où il devait opérer et avoir gaspillé une torpille contre un navire de guerre... Le commandant de l'*U 21*, capitaine de corvette Hersing, est d'ailleurs persuadé que sa victime est le *Suffren*.

Pas encore, mais c'est partie remise. Le 26 novembre 1916, à la nuit tombante, au large des côtes de Portugal, le *Suffren* périra, torpillé par grosse mer et temps bouché. Mais pas un homme du *Suffren* n'en reviendra...

Le navigateur qui, suivant la côte sud de Chypre, se rend du port de Larnaka à celui de Famagouste, bien déchu de son antique et vénitienne splendeur, doit doubler un promontoire bas prolongeant une falaise étrange qui, de loin, a l'aspect d'une forteresse en ruines. Ce promontoire est le cap Greco.

Dans la nuit qui suit la découverte du radeau, la *Jeanne d'Arc*, toutes lumières masquées, croise à vitesse réduite devant le cap. Visiblement elle attend quelqu'un. Vers 1 heure du matin se montrent dans le sud des éclats longs et brefs qui semblent répondre au clignotement lumineux du phare de Greco. D'un fanal discret la *Jeanne d'Arc* se fait reconnaître, puis tout s'éteint. Bientôt s'approche une ombre basse qui stoppe près du grand croiseur. C'est le *Laborieux* et son précieux fardeau.

Un quart d'heure plus tard, une baleinière accoste la coupée de la *Jeanne d'Arc*. Le médecin d'escadre est allé lui-même chercher Cariou. L'amiral Moreau, son état-major et tous les officiers sont là. Ils saluent l'unique survivant, lequel compte bien des amis sur la *Jeanne d'Arc* où il était embarqué depuis la mobilisation lorsqu'il l'a quittée, le 16 janvier, pour mettre

son sac sur le *Charner*, vingt-trois jours tout juste avant le torpillage.

— Amiral, déclare le médecin, le rescapé est en aussi bon état que possible. Il a fait preuve d'une résistance prodigieuse, surhumaine, mais sa faiblesse est trop grande pour qu'on puisse l'interroger tout de suite.

Puis le docteur transmet la requête qu'avait adressée Cariou à Jacotin. Aussitôt un message s'envole vers Paris. Demain, à Port-Clet, la femme de Cariou sera prévenue.

Le lendemain matin, 14 février, sur une mer splendide, sous un ciel éblouissant, la *Jeanne d'Arc* passe à 9 h. 30, par 33°35′ Nord, 31°5′ Est, à l'endroit supposé où l'*Amiral-Charner* a péri. Sur la plage arrière, à babord, face à la côte de Syrie sont rangés, en grande tenue, l'état-major et l'équipage du bâtiment. Plus imposant que jamais, l'amiral Moreau monte sur la passerelle arrière. Près de lui se tient le P. Jaussen, le dominicain à silhouette de patriarche que j'ai montré à l'œuvre au moment où les Turcs descendaient vers l'Égypte (1). Les clairons sonnent le « garde à vous ».

Aussitôt le grand pavillon des jours de fête et de bataille et la marque de vice-amiral sont amenés à mi-mât, en berne. D'une voix grave et bien scandée, qui porte loin et remue les entrailles, l'amiral annonce la perte du croiseur cuirassé *Amiral-Charner* et de 426 braves qui l'armaient. Seul a survécu le quartier-maître canonnier Cariou.

L'amiral lit ensuite le message reçu du commandant en chef à 4 heures du matin :

« L'armée navale, unie dans un sentiment de douleur et de fierté, envoie ses adieux au vaillant *Amiral-Charner* glorieusement frappé à son poste d'avant-garde. Vive la France ! »

« Vive la France ! » répond l'équipage de la *Jeanne d'Arc*.

Le P. Jaussen donne l'absoute et, les suprêmes prières dites, fait, sur la grande tombe bleue, un lent signe de croix que ponctuent trois coups de canon tandis que les clairons sonnent « aux champs ». Enfin, lorsque tous les sifflets du bord ont roulé leurs trilles comme pour rendre les honneurs à un Amiral de France, on entend soudain la *Marseillaise*

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1926, p. 169 et *On se bat sur mer*, p. 206.

qu'exécute la musique amirale, d'abord en funèbre sourdine, puis éclatant, plus ardente que le soleil et que les salves d'artillerie, lorsqu'arrivent les mesures « aux armes! citoyens! » Il semble que le souffle de l'hymne fasse remonter tout seuls, en tête de mât, la grande enseigne aux plis lourds et la marque du chef de l'escadre.

Et la *Jeanne d'Arc* reprend sa croisière. Pendant 36 heures encore toute la 3e escadre cherche sur l'eau.

Cariou est bien l'unique survivant...

Le 15 février, le capitaine de frégate d'Adhémar de Cransac, sous-chef d'état-major de l'amiral Moreau, a pu interroger le quartier-maître et en obtenir tous les détails que j'ai dits. Lorsqu'à la fin de l'entretien, le commandant d'Adhémar a essayé de savoir quelles visions, quelles pensées avaient pu, dans les heures cruelles, hanter le Breton doux et rêveur, Cariou a simplement répondu :

— Commandant, j'ai prié tout le temps.

Lorsqu'il regardait vers l'est, appelant un secours invisible qui n'a cessé de venir à lui, les yeux de Cariou cherchaient la Terre Sainte toute proche, Bethléem et la croix.

Il n'a pas encore celle de la Légion d'honneur... Peut-être estimera-t-on qu'il l'a méritée « au péril de sa vie ».

PAUL CHACK.

L'ÉCOLE DES COLONIES

II (1)

DE QUOI EST FAIT L'ESPRIT COLONIAL

Les Français sont des coloniaux sans le savoir, tout comme ils ont des colonies qu'ils ignorent (1). Essayons donc de le leur prouver à eux-mêmes par la simple analyse du génie colonial. En reconnaissant dans cette image quelques lignes distinctives de leur propre caractère national, nos compatriotes seront ainsi contraints de s'avouer un peuple colonisateur, digne de gouverner un vaste empire. Car pour soutenir l'effort de volonté qu'exige une telle tâche, il convient qu'une nation soit assurée de posséder les qualités morales qui rendront légitime son autorité même.

Le premier trait distinctif de l'esprit colonial est la curiosité. Peut-être le Français est-il curieux parce que son pays a beaucoup de fenêtres sur le monde, et surtout sur la mer. Quand un pays possède le développement de côtes que présente le nôtre, ses habitants ne peuvent se sentir enfermés ; ils doivent, fatalement, aller voir ce qui se cache au delà de l'horizon. Dès l'antiquité romaine, les populations du littoral de la Manche se rendaient en Angleterre ; au moyen âge, Normands et Bretons allaient pêcher sur les côtes du Canada et sur les bancs de Terre-Neuve ; au XVIe siècle, ils armaient pour le grand commerce sur la côte occidentale d'Afrique, le Brésil et

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

les Antilles. Enfin la Méditerranée n'avait pas de secrets pour les marins provençaux.

En outre, la terre de France s'est elle-même ouverte de tous temps à de grands courants de circulation humaine qui ont permis à ses habitants indigènes d'écouter les récits de voyageurs, et d'éveiller à ces récits leur imagination et leur curiosité. Les vallées du Rhône et de la Seine virent passer les Grecs qui allaient chercher l'étain aux îles Cassitérides; tout le Midi, tout le Sud-Ouest furent accueillants aux Grecs et aux Romains; enfin nos grandes plaines de l'Est et du Nord n'opposèrent jamais d'obstacles aux invasions des peuples de l'Europe centrale et orientale qui marchaient vers l'Ouest, en suivant le soleil. Ni les Alpes ni les Pyrénées ne sont des barrières; il est trop aisé de les tourner en suivant les côtes par la mer.

A pays accueillant, esprits ouverts. Les plus vieux documents de nos archives attestent chez nos compatriotes le goût des voyages: nous en avons cité quelques-uns dans le précédent chapitre, et nous pourrions mentionner encore le titre d'un manuscrit, bien souvent reproduit au moyen âge et qui dit à lui seul l'attrait des récits de voyages sur l'esprit de nos ancêtres : *le Livre des Merveilles*. Au reste, s'il est vrai que l'esprit d'un enfant nous montre en raccourci, au cours de son développement, l'histoire des lents progrès intellectuels d'un peuple, ne devons-nous pas noter ici la passion dont témoignent nos enfants de France pour les récits de voyages et les contes venus des pays lointains? Les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne ont dû leur succès au fait qu'ils donnaient une pâture à cette sorte de faim; et, bien avant eux, les *Mille et une Nuits* avaient connu le même succès. Il n'est pas jusqu'aux fables de la Fontaine, si françaises de forme, si champenoises à certains égards, et même image si fidèle, comme Taine l'a montré, de la cour de Louis XIV, qui ne répondent à ce besoin permanent de l'esprit français : la plupart des sujets que traitent les fables appartiennent au folk-lore oriental; ils étaient connus dès le moyen âge, comme le prouvent ces recueils d'anecdotes, « d'essemples » comme on disait alors, à l'usage des prédicateurs, dont on possède tant de manuscrits, et qui fournirent aux premiers imprimeurs une « copie » si abondante. On pourrait illustrer une bien curieuse édition des fables de La Fontaine avec les petites gravures sur bois qui

accompagnent ces récits dans nos premiers livres imprimés du xve et du xvie siècle.

En vieux français, les mots *aventure*, *aventureux*, avaient un sens favorable, presque laudatif, et il a fallu attendre le xixe siècle aux bourgeoises prudences (il est vrai que la France, après la Révolution et l'Empire, pouvait être, à juste titre, lasse d'aventure), pour donner une acception péjorative au mot aventurier. On a oublié d'admirer l'audace contenue dans ce terme pour ne retenir et condamner que l'absence possible de scrupules. C'est aussi au xixe siècle que l'on a vu blâmer la curiosité, — surtout chez les enfants. Comme si la curiosité n'était pas la clef du savoir!

Toutes ces fragiles et prudentes barrières sont aujourd'hui emportées par l'admiration qu'inspirent aux jeunes esprits les merveilleuses inventions modernes et les courageuses randonnées de nos contemporains; ce n'est pas au siècle de l'automobile, de la T. S. F., de l'avion et du cinéma que l'on peut mettre sous le boisseau la curiosité de jeunes intelligences avides : on m'a dit que dans une sorte de referendum, tenté dans les écoles de petites filles, en Meurthe-et-Moselle, sur cette question : « Quelle est la femme que vous voudriez être », une majorité écrasante répondit : « Madame Delingette »!

Excellent plébiscite, et dont l'éducation officielle devrait tenir compte d'une façon pratique. Certes les modernes manuels de géographie, tout enrichis de photographies, ne ressemblent plus guère aux tristes nomenclatures d'après lesquelles jadis nous apprenions à parquer les humains sans plus entre des latitudes numérotées; mais je voudrais voir le professeur de géographie faire sa classe devant un écran de cinéma; je voudrais voir aussi les programmes d'examen s'alléger de toute une poussière de connaissances, inutiles, réservées aux érudits. Il appartient à l'enseignement officiel privé de développer ce goût de notre race, cette curiosité qui aime à regarder le monde avec des yeux neufs. N'est-ce pas le plus beau des livres pour qui sait voir?

***

Mais, et c'est un autre trait de notre caractère national, notre curiosité est tout éclairée de sympathie. Gœthe disait : « Pour comprendre, il faut aimer. » Peu de nations savent d'instinct

appliquer cette maxime si profonde. Les Anglais aussi sont curieux : leur langue le prouve, elle est infiniment riche en termes désignant, avec des nuances précises, toutes les sensations visuelles.

Or ce ne sont pas là des synonymes; je crois en effet qu'il n'y a pas de synonymes : dans la vie des mots s'exerce une sélection, comme entre les êtres vivants, et les inutiles sont éliminés par ceux qui servent. Tout ce qui est histoire naturelle enchante nos amis d'outre-Manche : ce sont des botanistes hors ligne, de délicieux poètes et peintres de la nature; mais dans le monde, ordonné comme un vaste parc, ce que pensent les hommes ne les intéresse guère, si ces hommes ne sont pas nés dans le Royaume-Uni. Les non-Britanniques ne sont que des *natives*, les diverses variétés d'une espèce animale très répandue : que ces spécimens puissent avoir des façons différentes de penser, de sentir, de vouloir, peu importe. Pourquoi chercher à connaître de telles particularités? Elles ne présentent aucune importance et le touriste de Cook, s'il vient à constater de semblables singularités, sans d'ailleurs avoir rien fait pour les observer, se borne à murmurer : *funny people*, drôles de gens !

Nous, Français, nous avons le besoin de tout comprendre et nous sommes curieux de psychologie. Cet esprit d'analyse, ce goût de la psychologie sont-ce des survivances lointaines de ces générations de légistes, nourris de droit romain, qui ont, à travers les siècles, fourni l'armature intellectuelle et sociale de notre pays? Sont-ils une résultante de cette formation religieuse très forte qui poussait nos pères à se passionner pour des discussions théologiques et à les soutenir même, hélas! les armes à la main? Après le droit et la religion, la littérature a déterminé ce goût de notre esprit : toutes nos lettres françaises sont animées de cette recherche passionnée des lois de l'esprit et du cœur humains. Notre littérature, qu'elle soit classique ou romantique, est une littérature profondément humaine : elle a souvent visé à l'universel, et connu, pour cela peut-être, un succès également universel. Molière, traduit et joué par des étudiants annamites, obtient un vif succès à Hanoï ou à Saïgon.

Ainsi formé, l'esprit français a le goût de la recherche intellectuelle, il aime savoir quelle vie anime d'autres cerveaux et veut connaître au delà des seules apparences.

Une nouveauté n'excite pas, comme chez le touriste de Cook dont nous parlions tout à l'heure, la raillerie ou le mépris scandalisé. Nous avons le goût de la nouveauté, et ce goût détermine des modes pour lesquelles de temps à autre « s'emballe » le public. Un ambassadeur du Sultan du Maroc vient-il à la cour de Versailles ? Voilà toute la Cour qui joue les Mamamouchis et Molière qui écrit le ballet du *Bourgeois gentilhomme*. Un envoyé du grand Seigneur est-il reçu aux Tuileries ? Les boutiques des marchands se remplissent de « turqueries » charmantes. Nous fûmes ainsi Persans avec Montesquieu, Hurons et Chinois avec Voltaire, nous fûmes hier Japonais avec Mme Chrysanthème, Russes avec Chaliapine et Nijinsky, aujourd'hui nous sommes nègres avec Mlle Joséphine Baker.

Tout cet exotisme, en grandes vagues venues alternativement des quatre coins de l'horizon, nous emporte et nous ravit quelques jours ou quelques mois. Nous nous plongeons dans ces vagues comme dans un bain capable de nous rafraîchir l'esprit, de le rajeunir, de le recréer. Lisez les récits de voyages écrits par des Français (ils forment une bibliothèque immense et qui ne néglige aucun coin du monde), vous y rencontrez toujours ce qu'on a pu appeler « la gentillesse » de notre race, cette indestructible tendance à vouloir séduire en étant gracieux, ce besoin « d'apprivoiser les sauvages » qui nous a fait si souvent traiter nous-mêmes de *funny people* par les Anglo-Saxons. Nous aimons tellement plaire que nous sommes toujours prêts à aimer les autres pour être payés de retour. C'est souvent un marché de dupes : car ce n'est pas aux charmeurs qu'on est le plus fidèle en amitié politique comme en amour. Le séducteur parti, le charme souvent se dissipe, et nous sommes quelquefois tout éberlués de certaines infidélités que nous constatons à notre retour.

***

Cette sympathie, fille de notre curiosité, mais déjà supérieure à elle, se transforme souvent en un sentiment beaucoup plus utile et plus profond : en générosité. On l'a maintes fois écrit, le Français a l'esprit missionnaire ; il veut donner aux autres peuples ce qu'il croit avoir découvert. Pendant de nombreux siècles où notre peuple vécut d'une vie religieuse si intense, le vrai, le beau et le bien se confondaient à ses yeux

dans une seule chose, la religion chrétienne, et notre pays donna naissance à de multiples convertisseurs, quelquefois à des convertisseurs acharnés. Il faut bien reconnaître d'ailleurs qu'aujourd'hui encore la forme de vie que recommande cette religion serait pour bien des peuples, s'ils pouvaient y accéder, un incontestable progrès intellectuel, moral et social. La monogamie qui donne une dignité à la femme, la famille devenant la véritable cellule sociale, le respect de la vie et du bien d'autrui, sont des conquêtes précieuses que beaucoup de groupements humains ne possèdent pas encore.

Au reste cet esprit missionnaire s'épanouit parfois en magnifiques fleurs d'amour : lorsqu'on voit des jeunes gens et des jeunes filles de la douce France partir en Afrique, en Océanie, en Asie pour soigner des lépreux, on demeure saisi d'un respect et d'une émotion qui nous font participer quelque peu de leur religieuse ferveur. Il en est, de ces religieux et de ces religieuses, qui s'ingénient à chercher toujours les plus malheureux, les plus déshérités du monde. C'est le sentiment qui guidait le Père de Foucauld quand il s'avançait toujours plus avant dans le désert, en cherchant ce qu'il appelait, d'un mot si curieux et qui revient si souvent dans ses lettres, « l'abjection ».

De nos jours, tout près de nous, au sein même de notre vie factice et fiévreuse, il est encore des âmes ardentes qui se préparent, avec la ferveur d'un renoncement total, à d'aussi sublimes dévouements. Elles ont au cœur une espérance divine qui les soutient sur les routes lointaines que beaucoup ne referont jamais vers leur famille et leur patrie.

D'autres servent avec le même dévouement, le même désintéressement la « nouvelle idole », la science ; voyez ces jeunes médecins qui s'enfoncent dans la grande nuit de la forêt équatoriale pour y étudier, y combattre la maladie du sommeil et tous les fléaux qui, décimant nos populations noires, éclosent à l'ombre de ces arbres géants, comme de vénéneuses orchidées.

Contemplez ces autres qui, sur les pas de nos colonnes, s'installent dans le grand Atlas marocain, et y fondent une de ces petites cellules de charité rayonnante, qui seront la base la plus sûre du prestige, de l'autorité française. Regardez enfin ces équipes de médecins et d'infirmières qui s'embarquent au premier appel s'il faut aller combattre la mort, que ce soit la

peste à Tien-Tsin ou la fièvre jaune à Dakar. Beaucoup n'ont pas au cœur l'espoir d'une récompense céleste, et ce n'est pas, quoi qu'on dise, seulement pour un bout de ruban rouge qu'on va livrer de tels combats : il faut un aliment à la flamme qui les entraîne; ils servent la science et ils servent la patrie, avec la même foi que les Croisés servaient leur Dieu, mais ils servent aussi ce besoin si français de secourir des êtres qui souffrent; ils sont, même athées, les fils d'une civilisation tout imprégnée de « charité »; ah! je les reconnais tous, ils sont bien de chez nous!

Mais panser les plaies, secourir les malades n'est pas la seule forme que puisse revêtir la « générosité française »; le grand et regretté dramaturge François de Curel a traité cette question de main de maître dans *le Repas du Lion*. L'assistance directe aux malheureux n'est pas la seule forme de la charité, c'est aussi faire du bien que fonder des entreprises, et créer de la richesse par du travail. Que de fois ai-je visité dans mes voyages aux colonies des entreprises de cultures, fondées par des capitaux et des techniciens français, pour discipliner la fécondité de la nature tropicale, et lui faire rendre des produits qui pussent entrer dans les grands courants d'échanges entre les hommes. Là aussi, sous la véranda, après une longue et pénible journée de travail, à l'heure où l'on attend du crépuscule bref un peu de fraîcheur bienfaisante, à l'heure où les villages de travailleurs indigènes retentissent de chants de femmes et de jeux d'enfants, j'ai trouvé dans les yeux des chefs autre chose que la fierté d'une réussite difficile, autre chose que la dureté qu'imposent la responsabilité et le commandement : un reflet lumineux de bonté. Et ces planteurs pensaient : j'ai créé une richesse nouvelle dans un coin de jungle; grâce à moi, des familles groupées ici mangent à leur faim, gagnent en raison directe de leur effort, elles ne sont plus soumises à des usuriers ou à des chefs indigènes qui enchaînaient leur labeur. Elles connaissent une sécurité du lendemain qu'elles n'avaient pas hier, et, quand je passe, les yeux ne se détournent pas, je reçois des sourires d'enfants! Ces planteurs aussi étaient des hommes de ma race.

Seuls les peuples accueillants à l'étranger sur un sol largement ouvert, les peuples curieux et bienveillants sont capables de concevoir ainsi le besoin de coloniser et leur rôle de coloni-

sateurs. Prenez au contraire le Germain, toujours le même dans ses forêts, depuis Tacite ; il saura « faire de la guerre une industrie nationale », pour piller périodiquement ses voisins, mais il sera incapable de fonder sur des terres neuves de belles entreprises pour élever vers plus de bonheur une portion jusque-là misérable de l'humanité.

* * *

Pour manifester pleinement aux autres peuples une agissante et généreuse sympathie, il convient de posséder une autre qualité encore : la clairvoyance. « Il ne faut pas donner à tort et à travers », disent les bonnes gens de chez nous, ce qui signifie : il ne faut rien gaspiller, même son cœur. Sans clairvoyance, nous risquerions de mal utiliser les conquêtes précieuses de notre curiosité bienveillante. A quoi bon étudier des êtres différents de nous, des sociétés autres que la nôtre, gagner leur cœur par nos services réels, si nous ne faisons pas servir les connaissances acquises ainsi, à les diriger vers le mieux, à écarter de leur route les expériences fâcheuses où conduisent les fausses doctrines ?

Avons-nous le droit de considérer les hommes, leur travail, leurs aspirations, leurs rêves même, comme nous observerions l'activité d'une colonie de termites ou d'une ruche d'abeilles? Non, chez un homme moderne, le sens de la solidarité humaine parle trop haut pour nous permettre une impassible indifférence devant la vie d'êtres semblables à nous. Si l'on nous dit qu'une mortalité effroyable décime les enfants noirs, que la famine menace aux Indes des millions d'habitants, nous sentons s'élever en nous un besoin de secourir ces malheureux. C'est le réflexe de notre sensibilité, mais notre intelligence l'approuve : car la conclusion de tout ce que nous pouvons apprendre, c'est la notion de la solidarité étroite qui relie les hommes entre eux sur toute la surface du monde.

C'est pour l'homme moderne, bien plus que pour ses contemporains, que le sage antique a pu écrire : je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. Une catastrophe au Japon, et les cours de la soie monteront à Lyon et à Milan. Une guerre dans le Pacifique, et les gigantesques usines d'Akron et de Détroit seront peut-être obligées de fermer leurs portes. Que le ver rose du coton ravage le Texas, il y aura du chômage

dans nos filatures et nos tissages du Nord, de la Normandie et des Vosges. Nos besoins sont si complexes, nous avons, comme à plaisir, tellement compliqué notre vie, le moindre fait économique détermine de telles incidences, que tous les peuples sont solidaires de leurs efforts; une seule loi les courbe tous, la loi du travail. Que l'un d'eux, comme frappé de vertige, veuille briser cette chaîne qui les rive les uns aux autres, il souffrira durement comme un esclave évadé, mais traqué. De plus il apportera un trouble grave dans le reste de la pauvre fourmilière humaine. Ainsi avons-nous vu la Russie se mettre à l'écart du monde : ce grenier à blé est vide, ces terres noires dont on nous enseignait jadis l'inépuisable fécondité ne produisent plus assez pour permettre à leurs détenteurs d'acheter à l'Europe de quoi se vêtir, de quoi se chausser. Sur le terrain de parcours de la fourmilière humaine il existe désormais une région interdite, les courants se sont détournés, il a fallu chercher d'autres voies; expériences lentes, hésitantes, qui ne s'acquièrent pas sans piétinements, ni contremarches.

Si un peuple, par l'ancienneté de son histoire, par l'ampleur de ses connaissances, est en mesure d'éviter à d'autres ces leçons qui se payent si cher, son devoir sera de veiller à les lui épargner. Voulez-vous un exemple? A cette heure, la Chine traverse une épreuve que la France a connue au temps de la guerre de Cent ans : elle en est exactement à l'âge des grandes Compagnies ; sous nos yeux, de notre temps, c'est là-bas le XIVe siècle. Aucun peuple européen isolé ne pouvait écarter de ces quatre cents millions d'hommes le fléau d'une semblable anarchie. Sans doute ; mais un peu d'entente entre les Puissances eût empêché peut-être ces massacres, ces famines, ces lamentables migrations dont les échos et même les images nous parviennent chaque jour. Par défaut de clairvoyance, certaines nations prisonnières d'intérêts égoïstes ont empêché cette action commune que recommandait la France. Toutefois la leçon, il faut l'espérer, ne sera pas perdue pour nous, là où nous avons conservé la liberté d'agir seuls. Nous saurons épargner ce péril à l'Indochine, même si certains de ses fils, grisés de mots, voulaient tenter une aventure qui serait fatalement aussi douloureuse et aussi décevante.

Nous, Français, nous avons le droit de dire que nous savons ainsi prévoir, car ce droit nous l'avons payé assez cher. A l'in-

verse de ces peuples qui sont souvent en retard d'une idée, nous semons les pensées nouvelles, quelquefois même d'un geste trop audacieux : en politique européenne, nous avions prévu le vertige des ambitions allemandes, et le peuple qui a percé l'isthme de Suez, attaqué le premier l'isthme de Panama est fondé à déclarer qu'il avait deviné les transformations de la politique économique mondiale. Appliquons donc notre clairvoyance à guider les peuples placés sous notre tutelle : sachons discerner dans leurs aptitudes celles qu'il convient d'encourager, dans leurs traditions celles qu'il faut maintenir. Ne brisons pas les cadres sociaux où ils vivent, avant d'être assurés qu'ils peuvent en former d'autres et meilleurs. Ne détrônons pas leurs dieux si leurs cerveaux ne peuvent concevoir nos formes de religion et si nous risquons de les laisser désemparés devant un ciel vide.

D'ailleurs ne savons-nous pas que les religions diverses ne sont que des étapes plus ou moins avancées sur une même route, celle que suivent tous les hommes angoissés par ce qu'ils ignorent et surtout par le grand inconnu de la mort? Nos ancêtres grecs et romains ont été des animistes comme le sont aujourd'hui les Noirs du Niger et du Congo ; entre les chênes de Dodone et les bois sacrés d'Afrique il n'y a aucune différence essentielle, non plus qu'entre les devins, les augures, et les griots.

A cette clairvoyance si nécessaire dans les relations entre les peuples, je crois que les Français peuvent prétendre grâce à cet ensemble de dons intellectuels qu'on n'hésite pas à leur reconnaître : le sens des réalités joint à cette finesse d'intuition qui sait dégager l'avenir au delà du présent, le réel derrière les apparences. Nous ne clamons pas sur les toits, comme les Allemands, que nous sommes de grands philosophes, — et peut-être, en effet, sommes-nous rarement des métaphysiciens. Mais ce n'est pas, en politique, les métaphysiciens qu'il faut suivre ; il vaut mieux prendre pour guides des psychologues, car c'est l'âme humaine, ou l'âme collective des peuples, qu'il s'agit de connaître, pour ne pas la heurter, et pour tenter de la diriger d'une main légère...



Avoir le sens clairvoyant de la solidarité humaine, témoigner à d'autres peuples une sympathie agissante, ce n'est pas

renoncer pour cela à sa propre individualité nationale, c'est tout au contraire suivre les voies du plus noble patriotisme.

En fait, tout voyage en pays proche ou lointain nous fait mieux comprendre et mieux aimer nos compatriotes et notre terre natale. Il faut n'être jamais sorti de France pour nier la réalité de l'idée de patrie. Si un Français est obligé de vivre à l'étranger, il deviendra patriote dans certains cas avec fureur, avec une hâte impatiente de ne plus entendre certaines langues, de ne plus voir certains paysages ou certaines architectures. S'il vit dans une colonie française il songera souvent avec le même regret à la douceur de l'air, au charme de notre pays, à la grâce de nos vieilles villes, patinées d'histoire, mais il connaîtra aussi cette émotion profonde que le sol où il vit, où il peine, où il souffre peut-être, est là encore, à des milliers de kilomètres de son berceau, un sol français.

Dans cette émotion il n'entrera pas le plus souvent une fierté de conquérants, mais plutôt la conscience d'un accroissement, d'une acquisition. Montesquieu a très bien noté cette nuance lorsqu'il écrivait : « La conquête est une acquisition; l'esprit d'acquisition porte avec lui l'esprit de conservation et d'usage, et non pas celui de destruction. » C'est en ce sens que le colonial se sent un conquérant : c'est-à-dire le citoyen d'une patrie plus grande et plus riche, patrie qui n'est faite de la destruction d'aucune autre mais de l'élévation, sur un plan supérieur, de matériaux épars, du rassemblement sous notre drapeau d'éléments inorganisés.

Du reste, ne voyons-nous pas dans le monde végétal un phénomène analogue ? Quand un arbre s'accroît, plein de sève, de son tronc s'élancent des branches nouvelles qui montent vers la lumière ou étendent son ombre ; quelquefois de ses racines mêmes s'élancent des drageons ; la vie jaillit, triomphante, du sol, comme pour peupler l'espace, et les autres arbres, comme respectueux de cette force, ne lui disputent pas l'air et la lumière où il s'épanouit.

Il en va de même des nations : celles qui portent en elles une force intarissable de vie éprouvent le besoin d'essaimer des colonies. C'est la loi même de tous les êtres vivants : qui n'avance pas recule, s'étiole et meurt. Pour un peuple européen, cette nécessité vitale est plus forte encore depuis que les progrès des moyens de locomotion ont réduit les distances,

rapetissé le monde, multiplié les besoins en offrant la commodité chaque jour plus grande de les satisfaire. Nos colonies ne sont plus de ces « domaines », de ces propriétés de luxe que certains recherchaient autrefois pour la gloire plutôt que pour le profit : elles sont chaque jour plus nécessaires à notre économie nationale ; les mettre en valeur c'est accomplir une œuvre indispensable à l'existence même de la mère-patrie, à son indépendance, à sa pérennité.

* * *

Curiosité, sympathie, générosité, clairvoyance, patriotisme, voilà des traits indéniables de l'esprit français. Or, ce sont les éléments principaux qui composent l'esprit colonial. Il est donc aussi absurde qu'injuste de répéter nous-mêmes cette calomnie répandue par des nations rivales et intéressées dans le débat : les Français ne sont pas des colonisateurs.

Jamais au contraire, le champ ne fut plus large, le moment ne fut plus opportun pour exercer dans le vaste monde ces qualités diverses dont nous pouvons être fiers. La curiosité ? On nous objectera : le monde entier est connu, il a été parcouru en tous sens, décrit maintes fois, que voulez-vous découvrir ? Nous répondrons : il a été reconnu en surface, il est presque complètement ignoré en profondeur, dans les ressources de son sol, les richesses de son sous-sol, dans les possibilités infinies qu'il nous offre, dans les expériences multiples que la curiosité de l'homme, éclairée par la science, peut aujourd'hui tenter.

Le sol de nos immenses colonies a été à peine prospecté. Quelles richesses encore insoupçonnées ne recèle-t-il pas ? En veut-on une preuve récente ? Le maréchal Lyautey, qui sait voir grand et loin, fait à Casablanca un vaste port, — et aussitôt les timorés s'alarment : ce port démesuré va rester vide ! Mais aussitôt un hasard heureux fait découvrir d'énormes gisements de phosphates qui alimentent le port et exigent même le renforcement des installations. Nous n'avons pas d'ailleurs le privilège de ces découvertes. Au Katanga, les Belges exploitent le cuivre et voilà que tout d'un coup ils tombent sur du radium et se trouvent posséder le plus riche gisement de ce corps étonnant et infiniment précieux.

En dehors même de l'homme qui peut se mouvoir librement, n'y a-t-il pas le monde végétal, lié au sol par ses racines,

immobile, et auquel seuls les vents permettent de se disséminer en emportant graines et pollens! Il est en notre pouvoir d'accomplir à la surface du monde, grâce à cet esprit d'expérimentation dont la curiosité est le ressort, des transformations prodigieuses, en acclimatant dans des terres nouvelles et fécondes, des espèces végétales venues d'autres climats. Songe-t-on que l'aspect de nos champs de France, le visage même du sol européen ont été modifiés ainsi au cours des siècles par des arbres, des cultures amenées de lointains pays? Le poirier, le pommier, l'abricotier, la rose, la pomme de terre, le tabac, la vigne, — et tant d'autres richesses de nos champs et de nos jardins, — ne sont pas nés spontanément sur le sol français. L'histoire n'a que bien rarement conservé les noms des hommes qui nous les ont apportés. Quelles richesses, quelles industries nouvelles nous est-il peut-être réservé de créer si, guidés par une curiosité inlassable, nous étudions la vie des plantes multiples que nourrit la nature tropicale! Faut-il des exemples? Nous avons assisté à de véritables migrations de plantes : l'hévéa, l'arbre à caoutchouc, originaire du Brésil, a fait la fortune de la Malaisie, des Indes néerlandaises, et commence à assurer celle de l'Indochine. Un plant de café apporté à grand peine par un officier, a donné la richesse aux Antilles. La quinine sauve des milliers de vies humaines chaque année; l'huile tirée du chaumulgoa permettra bientôt de vaincre un des plus vieux fléaux de l'humanité, la lèpre. La canne à sucre a été introduite par l'homme à Java, le coton en Amérique et en Égypte. Quelles cultures, dans cent ans, couvriront les rives du Niger et du Mékong? De quelles fibres coloniales seront alors tissés nos vêtements?

Alors que la science d'aujourd'hui nous prouve, par les merveilles (si vite banalisées que l'admiration qu'elles appellent s'en émousse) de la télégraphie et de la téléphonie sans fil, que tout un monde invisible de radiations agissantes et fécondes existe par delà l'univers perceptible à nos sens ou plutôt mêlé intimement à lui, peut-on dire que ce qui paraît encore stérile l'est en réalité? C'est peut-être le désert, aujourd'hui le plus aride d'apparence, qui se révélera demain comme la source ou le réservoir d'énergies susceptibles de transformer nos conditions d'existence.

Quant à la sympathie, à la générosité, à la clairvoyance,

elles n'ont jamais été plus nécessaires à un peuple gardien d'une vieille civilisation et qui veut en sauver les trésors. Partout désormais sur la planète, les peuples sont en contact avec les Européens qui les dominent; « la lente ascension des peuples de couleur » s'accélère chaque jour, grâce à nous, grâce aux travaux que nous exécutons sur leur sol, commandés par nos cerveaux, achevés par leurs bras; il dépendra de nous, de notre bienfaisance avisée et clairvoyante, que nous restions parmi eux comme des chefs respectés et aimés, ou que nous soyons balayés dans ces terribles remous de haines et de rancunes.

Enfin, le patriotisme, sous sa forme la plus haute, la plus large, l'esprit colonial, n'a jamais été plus utile à notre pays, dont nous pouvons, au lendemain d'une terrible épreuve, mesurer la faiblesse, s'il est abandonné, s'il s'abandonne lui-même à ses seules ressources. Pour les vivres, les matières premières, il est tributaire en grande partie de l'étranger. Pour que ses usines travaillent à plein, il est obligé de vendre au dehors les produits de ses industries. Sur quels marchés? Partout s'élèvent des barrières douanières, dans tous les pays d'Europe et d'Amérique une âpre concurrence tend à éliminer nos fabrications. Il faut donc nous créer des débouchés nouveaux; les peuples qui vivent sous nos couleurs deviendront nos clients le jour où nous aurons développé leurs facultés d'achat, en assurant leur bien-être. Ainsi tout concorde à nous diriger dans les voies de l'action coloniale : nous devons y marcher d'autant plus résolument que nous sentons en nous-mêmes les forces intellectuelles et morales qui garantissent le succès — et ce succès, c'est la richesse dans l'indépendance, c'est tout l'avenir de notre patrie.

OCTAVE HOMBERG.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS D'UNE PETITE FILLE

DEUXIÈME SÉRIE

III (1)

VACANCES

Nicolas retardait, car, quelques instants après mon arrivée Mme Lyautey entrait, poussant devant elle deux beaux petits, garçons en veste et culotte de coutil blanc. L'aîné, Hubert, auquel était arrivé cinq ans plus tôt un terrible accident, marchait encore avec des béquilles. Le jour de la naissance du Prince impérial, on l'avait conduit pour lui montrer le feu d'artifice, chez son arrière-grand mère, Mme de La Lance, qui habitait une des quatre belles maisons de la place Stanislas. D'une fenêtre du premier étage, ce tout petit enfant, qui n'avait pas deux ans, était tombé sur le trottoir. J'étais avec Grand père à l'Évêché, séparé seulement par la rue Sainte-Catherine, et je me souviens encore de ce cri lugubre : « Le petit Lyautey est tombé !... il s'est tué !... » Maintenant, il était, grâce au chirurgien Velpeau, presque guéri (2).

Le second des petits, Raoul, tenait serré sur son cœur un gros ballon. Et Mme Lyautey explique à Mlle de Cappe :

— C'est Berthe qui lui a donné ce ballon, et il ne veut pas le lâcher...

Mlles de Villemotte, — Laurence, Mme Lyautey et Berthe,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août.

(2) C'est aujourd'hui le maréchal Lyautey.

Mme Saulnier de Fabert, — étaient, je crois, un peu nos cousines par les Bacourt, et on parlait souvent de « Laurence » à la maison. Elle était très liée avec ma cousine de Roquefeuil et on l'aimait beaucoup. C'était une gracieuse femme, longue, flexible et distinguée, dont l'élégante silhouette faisait presque toujours paraître un peu « tas » celles qui avaient la déveine de se trouver à côté d'elle. Elle savait porter comme personne un cachemire sur une robe de velours noir. Aujourd'hui, elle a une robe de mousseline blanche imprimée, où courent des pervenches, et un chapeau de paille de riz couronné de cerises.

Elle installe ses deux petits sur les chaises à côté de la mienne, et me demande gentiment si je me plais au Sacré-Cœur et si j'ai eu des prix. Je lui réponds que je me plais au Sacré-Cœur et que je ne pense pas avoir de prix, mais que je ne sais rien de certain, parce que nous avons été renvoyées avant la distribution. Elle me dit en riant :

— Je sais, par Jenny, que vous n'êtes pas très sage !

(Jenny, c'est Jenny Sanié que j'admire tant !)

— Il y a des gâteaux pour les enfants, dit Mlle de Zéguélius, qui approche de la fenêtre une petite table.

En 1861 et, je crois bien, jusqu'à la fin de l'Empire, on ne donnait à goûter, en province du moins, que si l'on avait un jour de réception. Jamais les personnes qui recevaient « quand elles étaient chez elles », n'offraient rien aux amis venus au petit bonheur. Dans le salon de la rue Saint-Julien, il eût été, d'ailleurs, impossible de circuler avec des assiettes et des tasses. On se touchait littéralement.

Les gâteaux de l'assiette posée sur la petite table étaient infiniment appétissants, mais cela me touchait peu. Je n'étais pas du tout gourmande, et il me sembla que les petits Lyautey ne l'étaient pas plus que moi. Ils paraissaient uniquement préoccupés de la procession, qui allait sortir, et du reposoir où elle s'arrêterait, rue de la Constitution, juste en face de la rue Saint-Julien.

C'étaient de jolis enfants remuants, éveillés et impatients. Le plus petit commença par laisser tomber son ballon dans la rue et ce fut un instant de désespoir affreux, mais court, car un passant nous le rendit tout de suite. Et le petit embrassa le ballon avec tendresse en demandant s'il ne s'était pas fait mal.

Mais quand, enfin, la procession arriva, quand les deux

frères virent, à quelques mètres, les enfants des écoles qui jetaient des fleurs à poignées, ils voulurent aussi en jeter et en réclamèrent avec une extrême véhémence. Il n'y avait pas de fleurs dans le petit salon. Alors, avant qu'on pût s'y opposer, Raoul lança son ballon et Hubert l'éclair au café qu'il était en train de manger.

— Espérons, dit Mlle de Cappe qui rit de tous ses petits yeux plissottés, que l'éclair n'est pas allé s'aplatir sur un nez considérable du cortège...

Tandis que Mme Lyautey murmure, effarée :

— Je n'ose même pas regarder...

— Regarde donc, toi, Sibylle, me dit Mlle de Zéguélius.

Je regarde. L'éclair s'est écrabouillé sur le trottoir presque au pied de la fenêtre, derrière la haie compacte des dos qui bordent la rue. En même temps, une grosse voix éclatante dit :

— Vous jetez les gâteaux par les fenêtres !... Quelle magnifique prodigalité !

C'était le comte Maxime de Vaugiraud qui entrait. Il avait épousé la cousine germaine d'Alice de Roquefeuil, Mlle de Passoncourt, et habitait, tout près de Nancy, le château de Montaigu. Fort, vigoureux, coloré, déjà un peu gros, spirituel et vivant, il avait à Nancy beaucoup de succès. Sa femme, jolie, mais sans élégance et sans charme, aimait peu le monde et vivait beaucoup avec sa mère qui habitait également Montaigu. Avec son visage régulier, ses bandeaux à la vierge, sa taille trop plate pour la mode d'alors, Mme de Vaugiraud semblait triste et surannée. Elle s'appelait, autant qu'il m'en souvient, d'un nom démodé comme elle : Nathalie. Elle était douce et bonne, et son effacement résigné me causait une impression pénible que je ne m'expliquais pas. J'avais toujours envie de lui dire : « Vous êtes très jolie !... Seulement on ne vous le dit pas... alors vous n'en savez rien... »

J'aimais tendrement Alphonse de Roquefeuil qui était d'une exquise bonté. J'avais pour lui une affection profonde et apitoyée. Il me semblait qu'il n'était ni compris, ni apprécié dans un milieu où il détonnait. Quand j'étais seule avec lui, pendant nos promenades à cheval, ou quand j'allais le voir dans sa chambre, où il passait à lire et à travailler tout le temps où il n'était pas à cheval, je me trouvais heureuse et gaie, et lui me semblait détendu et presque confiant.

Dès qu'il y avait du monde, il redevenait rigide et morne.

Breton, adorant la Bretagne comme presque tous ses compatriotes, il vivait replié sur lui-même dans un pays qui différait en tout du sien. Presque sans fortune, mais habitué à la vie relativement large et facile des provinces bretonnes, où l'on se recevait alors avec une simplicité amicale et sans aucune pose, il était venu échouer précisément dans une province peu hospitalière, où plusieurs sociétés formaient de petits groupes hostiles les uns aux autres, et où les réceptions avaient toujours un caractère d'apparat. Il n'y avait à Nancy que le salon de Mme de Soubeyran, et le petit rez-de-chaussée des Cappe, où l'on pût tomber à toute heure sans crainte de gêner.

Ma cousine Alice de Roquefeuil était une excellente personne, droite et sûre. Mais deux violentes passions, l'Église et le Monde, remplissaient sa vie. Il lui fallait chaque jour une ou deux messes, plusieurs sermons, quelques visites, un dîner et une soirée ou un bal. Alphonse, résigné, conduisait sa femme dans le monde autant qu'elle le voulait. Il eût aimé des réunions intimes, mais les réceptions cérémonieuses l'assommaient. Il y figurait noir et silencieux. Debout dans un coin, il avait l'air d'un oiseau cloué sur une porte.

Il avait deux ou trois amis, M. Henri de Bouvier, M. Collenot, M. de Loppinot, M. Carette, sa jument, ses livres et moi. Mon entrée au Sacré-Cœur avait fait un trou dans sa vie. Il m'emmenait autrefois me promener avec lui à cheval et quelquefois même à pied. Royaliste fervent, mais sans illusions, il me racontait des histoires de la chouannerie. Il me parlait souvent aussi de deux de ses camarades du collège de Lannion, — ou de Saint-Brieuc, je ne sais plus, — Émile Gaboriau et Ernest Renan.

Physiquement, Alphonse de Roquefeuil était très brun et très barbu, large d'épaules et solidement campé. Il avait des yeux de myope infiniment doux, et l'allure et l'esprit distingués. Alice était distinguée aussi, très maigre et très blonde. Le ménage venait rarement chez les Cappe. Elle, redoutait les conversations un peu lestes, qui la faisaient rougir. Lui, détestait les rosseries et ne s'intéressait pas aux petits potins d'un monde auquel il ne s'était jamais assimilé.

M. de Vaugiraud était au contraire un habitué du petit rez-de-chaussée. Il venait très souvent voir sa mère qui habitait

le reste de la maison dont elle était propriétaire, et il faisait à la malade une petite visite en passant. Aujourd'hui, il est ravi d'apporter une nouvelle sensationnelle, et il demande, à peine assis :

— Devinez qui va faire à Nancy l'honneur d'une visite?

Mme Lyautey, occupée à empêcher le lancement d'un nouvel éclair, ne répond rien.

— L'Empereur, peut-être bien?... murmure la tante Zoé en contournant de ses fins ciseaux la trompe d'un éléphant sacré.

— Dites, voyons! s'impatiente Mlle de Cappe.

— Les nouveaux mariés Paul de Musset...

— Ah! bah!... Comment ça?

— Vous parlez des Musset? s'écrie la baronne de Soubeyran qui entre en bombe. Ce que je donnerais pour les voir!... Mais il n'y a pas mèche!... Mme d'Alton a fait la sourde oreille à toutes mes insinuations...

— Tiens! c'est vrai! dit Mlle de Cappe, la nouvelle mariée est une d'Alton!

— La propre sœur du général...

— J'ai connu Aimée d'Alton jadis chez Mme Jaubert, reprend Mme de Soubeyran ; elle était bien jolie, la mâtine!

Je me réjouis en pensant que je verrai demain une jolie mariée. Quelle chance j'ai tout de même!



Le lendemain, à quatre heures, j'entre dans le grand salon de la Subdivision en trottinant derrière ma mère. Elle a mis sa plus jolie robe qui est en voile noir, très léger, et qui lui va très bien. Depuis qu'elle est en deuil je la trouve beaucoup mieux, parce que, auparavant, elle affectionnait les couleurs violentes que j'ai en horreur. Moi, j'ai une robe blanche et une grosse ceinture de soie noire, nouée derrière. Il n'y a, dans le salon, que Mme d'Alton, élégante et charmante comme toujours, un monsieur très noir, et une vieille dame toute blanche. Mme d'Alton, avec ses cheveux noirs brillants, ses yeux bleu de mer, et sa haute silhouette si mince et onduleuse, est infiniment distinguée. La dame paraît très lourde et un peu commune à côté d'elle.

Catherine s'est jetée sur moi et m'emmène dans un coin, d'où je louche sur la porte par laquelle je m'attends à voir

entrer les nouveaux mariés. A l'autre extrémité du salon, ma mère cause avec le monsieur et la dame pour laquelle elle me semble vouloir être très aimable ; Catherine m'explique tout de suite :

— Maman a dit de rester ici en attendant le goûter et de pas faire de bruit.

Et elle attrape William qui vient de traîner une chaise avec fracas. Le petit Charles est allé s'asseoir aux pieds de la dame qui lui caresse les cheveux. Et, pour passer le temps, je regarde la dame à laquelle je donne à peu près cinquante ans. Elle a une figure très régulière ; ses cheveux blancs relevés, à racines droites, bouffent tout autour de sa tête en deux bandeaux très élevés, entre lesquels descend la pointe d'une dentelle. C'est très Marie Stuart, très vieux portrait. La dame a le teint rose et les yeux très bleus. Elle paraît grasse et un peu lourde. Le monsieur ne parle guère. Il est noir comme de l'encre, je lui trouve une binette à la désastre. Et je remarque qu'il n'a pas son chapeau à la main. La dame non plus n'a pas de chapeau... C'est probablement des gens de la famille venus pour voir les mariés et qui habitent aussi à la Subdivision.

Comme les ordonnances apportent la table toute servie du goûter, je finis par demander à Catherine :

— Et ton oncle et ta tante ? Ils ne viennent donc pas?

Elle me regarde, stupéfaite.

— Comment, ils ne viennent pas? Mais ils sont là !

Je reste toute bête. Alors ce monsieur et cette dame respectables, c'est ces nouveaux mariés!... Quelle désillusion! Je demande :

— Quel âge a-t-elle donc, ta tante ?

— Je ne sais pas au juste... je sais qu'elle a deux ans de plus que papa... — Puis elle conclut : — Mais je ne sais pas quel âge a papa ?

Le général entre. J'aurais dû deviner que la dame aux cheveux blancs était sa sœur, car ils se ressemblent étonnamment, et William et Charles leur ressemblent aussi beaucoup. Catherine, elle, sera toute pareille à Mme d'Alton, mais avec un teint clair et des cheveux presque blonds.

On goûte. Pendant que je tiens le sucrier devant la nouvelle mariée, je m'aperçois que ses cheveux sont plutôt poudrés que blancs : une sorte de poussière, que je n'avais pas vue

de loin à cause de ma myopie, couvre son corsage de soie d'un bleu violent, très tendu sur le buste qui se cambre. La dentelle des cheveux descend le long du visage en s'en écartant du bas, et se rattache sur la poitrine par une broche de saphirs qui ressemblent à ses yeux. La pointe du haut est Marie Stuart, mais le bas est Maintenon. Mme Paul de Musset est très aimable, mais elle paraît manquer de simplicité.

— Comment la trouves-tu ? me demande Catherine.

— Mais... je la trouve très bien... Seulement je ne m'attendais pas à la voir comme ça... Tu comprends... quand on parle d'une nouvelle mariée...

— Et mon oncle Paul ? Quel effet te fait-il ?

— Un effet pas rigolo...

— Ah ! non !... Mais ils ne vont pas rester bien longtemps...

Ma mère est allée faire des courses avant de rentrer à la maison. Alors, c'est moi qu'on questionne.

— Eh bien, me dit Grand père, tu as vu les Paul de Musset ?... Comment sont-ils ?

— Elle, elle est poudrée comme Marie-Antoinette et coiffée comme Marie Stuart... et elle est plus vieille que le général, il paraît...

— Et lui ?

— Ben lui, vous savez, Grand père, qu'une chose me fait toujours penser à une autre...

— Je sais ! A quoi M. Paul de Musset t'a-t-il fait penser ?

— A des vers de son frère... Vous rappelez-vous ?... dans une des *Nuits*... quand y dit :

Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

— C'est très bien, me dit Grand père, de retenir tous les vers que tu lis... Mais tu ferais mieux de t'appliquer à des choses plus utiles... Les prix ont été distribués hier, au Sacré-Cœur, sans la cérémonie habituelle et...

— Et j'ai rien ?

— Si, mais pas assez... Tu as le prix d'instruction religieuse.

— C'est tout ?

— Un premier accessit de lecture...

— Et puis?

— Rien... que des notes plus que médiocres pour l'ensemble.

— C'est bien c'que j'pensais... et c'est c'que j'ai mérité...

— Pourquoi ne veux-tu pas t'appliquer, quand tu le pourrais si facilement ?

— Je l'pourrais p't'être... mais pas facilement du tout... Et puis... m'appliquer à quoi ?... Au piano?... j'peux pas en jouer... J'ai des mains en bois, y a longtemps que Mlle Gilbert vous l'a dit... L'arithmétique?... Vous promets, vrai de vrai, Grand père, que j'comprends pas... J'sais l'addition et la soustraction, en comptant sur mes doigts... Pour la multiplication y a la table à l'envers du cahier... 'reusement ! Mais la division, j'saurai jamais... Pourtant j'm'applique... pac'que ça m'embête d'pas pouvoir faire c'que tout l'monde fait si facilement !

— Sans même parler de tes études, tu pourrais t'appliquer, et ça tout de suite, à moins mal parler... Non seulement tu emploies les mots qu'on te défend, comme *embête*, par exemple, mais encore tu manges la moitié des mots... tu dis *p't'être* au lieu de peut-être, ...*'reusement* pour heureusement... C'est d'une paresse qui n'a pas de nom !

— C'est pas d'la paresse, puisque c'est pour aller plus vite ! Mais pour en rev'nir à mes études, comme vous dites...

— Comment faudrait-il dire ?

— Oh !... comme ça !... c'est très bien !... Seul'ment, c'est un mot bien ambitieux pour moi...

Et j'achève entre mes dents :

— Et même pour le Sacré-Cœur...

— Alors, tu es décidée à ne rien apprendre au Sacré-Cœur ?

— J'y suis pas décidée du tout... J'veux bien essayer... Seul'ment, comme ça consistera à me r'mettre, de travers dans la tête, des choses que j'sais beaucoup plus intelligemment maintenant, et qu'y faudra qu'j'oublie la façon dont j'les sais, ça m'embêtera 'normément et j'deviendrai embêtante aussi...

— Tu le fais exprès, n'est-ce pas ?

— Non, Grand père, ça m'échappe !... J'aurai plus la bobine qu'vous aimez bien, j'aurai une binette à la désastre comme M. Paul de Musset... Alors vous serez pas content non plus... vous aurez des remords... Vous penserez :

J'suis caus'qu'elle a séché dans les feux, dans les larmes.

— Ah! mais tu m'ennuies à la fin, avec tes citations!... Et d'abord il est inutile de montrer que tu as lu autant de vers... beaucoup trop... J'ai été faible... Je t'ai laissée lire des choses... des choses au-dessus de ton âge... Tu es allée raconter devant je ne sais qui que tu as lu le *Jeune homme pauvre* et le *Théâtre* d'Octave Feuillet, et ça a fait un très mauvais effet... C'est comme les vers de Musset... Ne dis jamais que tu as lu des vers de Musset... ni de Victor Hugo... ni de Bouilhet... ni de Barbier... ni de Béranger... ni en général de personne... As-tu compris ?

— Oui... seulement, soyez bien gentil, voulez-vous, Grand père?... Promettez-moi qu'vous ferez ce que j'vais vous demander... Vous m'avez promis...

Grand mère vient d'entrer et s'installe avec son ouvrage contre la fenêtre, alors je continue :

— ... et Grand mère aussi m'a promis qu'on m'donnerait quelque chose si j'avais des prix...

— Tu n'en as qu'un, dit Grand père... Enfin, qu'est-ce que tu veux qu'on te donne? Explique-toi.

— Rien du tout... J'veux seulement qu'vous m'laissiez achever *Notre-Dame de Paris* qu'j'avais commencé avant d'être au Sacré-Cœur...

Je file sans attendre la réponse que je prévois mauvaise et j'entends, en m'en allant, Grand père qui déclare d'un ton las :

— Elle est indécrottable!



Quelques semaines plus tard, j'étais avec ma mère à Langrune-sur-Mer, un petit pays à trois lieues de Caen, où la plage est magnifique et la campagne désolée. Nous habitions *le Petit Paradis*, seul hôtel, je crois, de la localité. *Le Petit Paradis* était plus que primitif. Il y avait de gros planchers remplis d'échardes, sur lesquels je marchais les pieds nus avec autant de confiance que sur du velours; des escaliers qui ressemblaient à des échelles et une cuisine plutôt sommaire. Une vieille Normande, Joséphine, et son fils, Charlemagne, représentaient le personnel. C'était miteux, mais accepté tel quel et fréquenté par les gens les plus chic du pays, qui venaient y passer quelques jours. La comtesse de Laistre, son fils Pierre et sa fille Valentine y étaient cette année-là. Le jeune

homme paraissait avoir vingt-cinq ans. Il était très grand, avec un long nez et l'air distingué et moqueur. Il me paraissait le comble de l'élégance. La petite fille, un peu plus jeune que moi, m'inspirait une admiration éperdue. Mince, fine, jolie, bien habillée, elle me donnait honte de moi gauche et bourrue. Elle ne faisait d'ailleurs pas partie de la bande de garçons qui étaient mes compagnons accoutumés : les deux Milhaud, Henry et Gaétan, qui habitaient une petite maison en bordure de la mer, et les nombreux enfants du pasteur protestant de Caen. Nous avions des échasses avec lesquelles nous marchions dans l'eau, — non pas les dangereuses échasses attachées aux jambes, mais de hautes échasses mobiles dont les longs bâtons s'appuyaient contre le dos et dépassaient de beaucoup la tête. Le chic était de les avoir les plus hautes possible. Mais on était arrêté par la difficulté de monter dessus. Il fallait s'y lancer d'un bond énorme. Celles d'Henry de Milhaud avaient deux mètres. Je n'ai jamais pu dépasser un mètre cinquante... Le baigneur « Zéphir » faisait de vains efforts pour m'apprendre à nager. Adroite à tous les exercices, j'étais pour celui-là d'une maladresse déconcertante.

Une chose aussi me dégoûtait des bains, c'était la laideur du costume. Vraiment, en 1861, toutes les femmes étaient horribles à voir à la mer. Avec un pantalon qui descendait au mollet, une blouse énormément large qui s'enflait dans l'eau comme une voile, un bonnet de toile cirée garni d'une ruche, et des espadrilles à grosses semelles de corde qui pesaient cinq kilos quand elles étaient mouillées, on était purement hideux.

Quelquefois la fille aînée de Mme de Laistre, la comtesse Le Gonidec, venait du château de Colombelles passer une journée. Elle était élégante et jolie, et arrivait dans des voitures admirablement attelées.

A ce moment-là, un incident se produisit. Mon oncle, le marquis de Mirabeau, voulut me voir. Il était, depuis 1849, brouillé avec ma mère et mes grands-parents. Il fit écrire à ma mère par ma tante de Préville pour lui dire que, mon père étant mort, il n'avait pas le droit, comme chef de la famille, de se désintéresser de moi, et que, si elle voulait oublier les querelles passées, il arriverait à Langrune dès qu'elle lui ferait

signe d'y venir. Huit jours plus tard, il débarquait, une petite valise à la main.

Il était né en 1818, et il avait alors quarante-quatre ans. Tout petit, mais solide, bâti en force, avec des petits yeux foncés et brillants, un nez immense et une bouche moqueuse, mon oncle Gabriel, au premier abord, me déplut davantage que l'oncle Édouard que j'avais vu à Nantes et qui était si laid.

Je détestais instinctivement les petits hommes, les petites femmes, et, en général, tout ce qui est petit. Et non seulement l'oncle est petit, mais il a l'air embêté de l'être. Il se redresse, il a des talons trop hauts, il plastronne. Il commence par déclarer admirable l'idée de m'habiller en Breton, puis il me regarde, me fait tourner sur moi-même, et conclut nettement :

— Pour l'instant, elle est laide... Elle me ressemble !... et un peu aussi à Marie...

Marie, c'est ma tante de Préville qui me déplait. Et je proteste :

— Ah ! non, pas à elle !

— Tu préfères ne ressembler qu'à moi ? Ça prouve que tu es une fille de goût... bien que, tu sais, en fait d'Apollon, il y a mieux... Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'Apollon...

Je proteste encore :

— Mais si, je le sais !

— Allons, tant mieux !... D'ailleurs, faudrait pas t'imaginer que je suis un puits de science. Je te souhaite d'avoir une éducation plus soignée que la mienne... Ton Grand père a dû y veiller... Il me déteste, n'est-ce pas, ton Grand père...

Je réponds sèchement :

— J'en sais rien !... y m'l'a jamais dit...

— Bon !... je vois que c'est le colonel qui est l'objet aimé... Tu as d'ailleurs raison... car c'est le plus chic type qui soit, ton Grand père...

Je regarde mon oncle avec plus de sympathie. Il me dit :

— Tu sais... je suis ici pour vingt-quatre heures... Il faut que, quand je partirai, je te connaisse à fond, et réciproquement... parce que nous serons vraisemblablement quelque temps sans nous revoir...

— Pourquoi ça ? dit ma mère. Nous nous arrêterons quelques jours à Paris cet automne, Papa doit venir pour consulter encore pour sa jambe... il nous y retrouvera...

— Ah! bon! Ça va bien! je ne serai pas fâché de vous revoir... Tu me bottes, espèce de moucheron!... Édouard m'avait bien prévenu que tu avais une bonne balle!... Je t'ai dit que tu me ressemblais et c'est vrai, mais tu ressembles surtout à ton père, et c'était le plus réussi des Mirabeau... Tu seras peut-être jolie... Tout arrive!... Ah!... A quelle heure dîne-t-on?... je me couche à huit heures, moi, vous savez?

Je dis stupéfaite :

— A Paris aussi?

— Mais oui, à Paris aussi!... Tu croyais peut-être que je passais mes soirées au foyer de l'Opéra... ou à faire la fête?... Ben, faut déchanter... Je me couche à huit heures, après avoir mangé un œuf et un biscuit... et je me lève à cinq heures... Et toi, à quelle heure te lèves-tu?

— A six heures moins un quart, quand j'vais au Sacré-Cœur... ici on m'éveille à huit heures...

— On t'éveille... Pourquoi t'éveille t-on?... A ton âge on ne dort jamais trop... Demain on ne ne t'éveillera pas...

— Mais, dit ma mère, si on l'éveille pas, elle est capable de dormir jusqu'à midi...

— Ben, elle dormira jusqu'à midi, voilà tout!

Le lendemain à neuf heures et demie mon oncle vint dans ma chambre : je dormais profondément,paraît-il. A onze heures, il revint, je n'avais pas bougé. Comme on déjeune à onze heures et demie au *Petit Paradis*, ma mère voulait m'éveiller. Il s'y opposa, et, après le déjeuner, s'installa à côté de moi avec ses journaux. Il voulait me voir m'éveiller. Ce ne fut qu'à deux heures et demie qu'il assista à ce spectacle. Et il répétait, tandis que je me frottais les yeux, ahurie de le voir là :

— Elle a dormi dix-sept heures et demie! C'est magnifique! Parlez-moi des enfants élevés en province! A la bonne heure! Ça mange, ça dort! C'est bâti à chaux et à sable! Ça n'est pas nerveux...

Au lieu de deux jours, mon oncle resta une semaine. Quand il partit, nous étions amis. Il était quinteux, injuste, bourru et très bon. Il avait de l'esprit, mais on le sentait gêné par le manque d'instruction première. Sans aucune fortune, il avait su vivre très honorablement sans sortir de son milieu. Il était estimé de tous et aimé de quelques-uns. A ce cercle de l'Union, fermé et malveillant, où il tenait une grande place, on

lui passait ses boutades et sa pipe. Redoutant l'hérédité de son grand père Tonneau, il s'était juré de ne jamais boire une seule goutte de vin et de ne jamais toucher une carte, et il avait tenu sa parole. Veuf très jeune, il avait repoussé tous les mariages riches qui s'étaient offerts. Quand il quitta Langrune où il était déjà populaire, son départ laissa un vide dans le petit pays.

Quelques jours plus tard, en rentrant de la plage avec ma mère, j'aperçus dans l'espèce de terrain vague qui sert de cour au *Petit Paradis*, un groupe de gens élégants.

— Y a des voyageurs de Beuzeval! disait Joséphine, qui s'activait avec Charlemagne, et y veulent manger!

A ce moment, une dame, se détachant du groupe, vint à nous et ma mère me dit rapidement :

— C'est Mme de Chambrun!... Sois polie...

J'avais beaucoup entendu parler de la comtesse de Chambrun, et je la regardai avec une curiosité amusée, car elle ne ressemblait en rien aux personnes rencontrées jusque-là. Horriblement riche, — son père, M. Godart, était le propriétaire de la cristallerie de Baccarat, — elle étonnait la Lorraine, et même Paris, par ce que l'on appelait ses « excentricités ».

Mme de Chambrun était maigre, couperosée, bizarre, avec un je ne sais quoi de penché et de fanoché, mais elle avait tout à fait bon air. Je ne sais pas quel âge elle avait ce jour-là, mais vingt ans plus tard, elle était toute pareille. Elle ne dormait jamais, et elle faisait des vers en se promenant dans sa maison pendant la nuit. Elle était bonne et charmante, mais un peu piquée. Elle suivait toutes ses impulsions, qui étaient multiples et diverses. Quand l'idée lui venait de faire une chose, elle la faisait à l'instant. C'est ainsi qu'après avoir joué la comédie dans son hôtel de la rue Monsieur, elle partit, pendant le bal qui suivit, pour Nice, montée sur un cheval blanc, avec une selle de velours rouge et des grappes d'acacia dans les cheveux. Elle recevait à ravir, avec beaucoup d'aisance, et dépensait sans compter son énorme fortune.

J'étais si occupée à la regarder que je n'avais pas écouté un mot de ce qu'elle avait dit à ma mère. Un monsieur et une dame étaient venus rejoindre Mme de Chambrun. J'avais bien vu que l'on faisait des présentations, mais je n'avais pas entendu les noms.

— M. et Mme Foucher de Careil, me dit ma mère qui paraissait ravie, nous ont invitées à une fête qu'ils donnent au château de Careil. Mme de Chambrun nous emmènera aussi aux courses de Caen; ce sera très amusant : M. Octave Feuillet sera là... Mme de Chambrun veut bien nous retenir une chambre à l'auberge de *Guillaume le Conquérant* qu'elle habite et où va descendre également M. Feuillet...

Et après un instant, elle ajoute :

— Naturellement je n'assisterai pas à la fête à cause de mon deuil, mais il y aura les répétitions, les réunions intimes, ce sera charmant! Heureusement j'avais emporté, à tout hasard, ta robe habillée...

Ma robe habillée!... C'est la plus laide de toutes, bien entendu! Mieux que jamais, je viens de comprendre, en voyant la petite de Laistre, ce que c'est qu'un enfant bien habillé. L'idée d'être fagotée et ridicule me remplit subitement d'effroi. Je me vois très bien telle que je suis : un petit Breton acceptable, et telle que je serai : une petite fille disgracieuse et mal fichue.

Alors mon indifférence et ma passivité accoutumées fléchissent brusquement et je déclare :

— Je ne mettrai pas ma robe habillée!

— Qu'est-ce que ça signifie?

— Ça signifie que je ne veux pas être grotesque...

— Tu ne peux pas aller en Breton chez les Foucher de Careil!

— Au contraire, puisque c'est le Breton qu'ils ont invité, et pas une petite fille qui ressemblerait à un chien savant...

Je vois que ma mère va se mettre en colère. Habituellement, je m'en vais quand je fais cette constatation. J'abomine les scènes. Mais je me découvre tout à coup tous les courages. Pour la première fois, un instinct de coquetterie me pousse à résister ouvertement.

— Écoute, Petite mère, je ne veux pas aller à Careil fagotée comme je le serais dans l'horreur que vous appelez, Grand mère et toi, ma robe habillée... Je ne la mettrai pas... Je me roulerai, je hurlerai, je me sauverai, s'il le faut, mais tout ce que tu pourras me dire ne servira à rien... Je ne la mettrai pas.

— C'est bien, me dit ma mère, ton Grand père saura tout ça, je te le promets...

— Parfaitement! Je ne demande qu'à m'expliquer avec

lui... Il comprendra très bien que, si je ne suis pas jolie, il est inutile de m'enlaidir encore...

Il ne fut plus question de rien. Mais la nuit qui précéda le départ, je me relevai pour aller regarder, pendant que ma mère dormait, si la robe « habillée » était toujours dans la malle qui ne venait pas avec nous.



A l'instant où nous débarquions à *Guillaume le Conquérant*, Mme de Chambrun s'apprêtait à partir pour Careil. La répétition commençait à deux heures.

— Je vous emmène, dit-elle à ma mère, et il est entendu que Sibylle vient aussi. Si les répétitions l'amusent, elle y assistera... sinon elle jouera dans le parc ou dans une grande pièce qui prolonge la salle de spectacle les jours de représentation, mais qui est fermée le reste du temps... Elle y pourra faire autant de bruit qu'elle voudra...

Rien qu'en parlant de bruit, Mme de Chambrun clignait les yeux et fronçait douloureusement les sourcils. Elle était terriblement nerveuse. C'est pourquoi elle n'avait pas voulu habiter Careil. Elle disait que, dans un château, on entend les portes, les domestiques, des bruits dans les corridors, et elle avait retenu tout un étage à l'auberge de *Guillaume* pour s'assurer un silence relatif.

On répétait deux pièces : *On ne badine pas avec l'amour*, et *Péril en la demeure* d'Octave Feuillet. A cause du bal qui devait suivre, on n'avait le temps d'en jouer qu'une. On choisirait celle qui serait le plus au point. J'avais précisément vu *On ne badine pas...* une des fois où Grand père m'avait menée aux Français. Après trois ou quatre répétitions, j'en avais assez. On piétinait en attendant l'arrivée de Mme Favart, qui devait jouer Camille, et de M. Feuillet, qui indiquerait les défauts de *Péril en la demeure*. Je pensai qu'il aurait du travail !

Enfin, un jour de pluie, où je lisais dans la grande pièce voisine du théâtre, j'entendis que quelqu'un discutait avec une certaine nervosité, et le maître d'hôtel, qui préparait le goûter, me dit que c'était M. Feuillet arrivé juste à temps de Saint-Lô pour assister à la répétition. Par la porte entr'ouverte j'entendais que l'on n'était pas d'accord sur le choix de la pièce. M. Feuillet conseillait de toutes ses forces *On ne badine pas...*

Il disait : « Prenez donc plutôt Musset! C'est délicieux... Ça plaît toujours, etc... etc... » Puis il avait déclaré qu'il était éreinté et s'en était allé avant que rien ne fût décidé.

Le lendemain, jour de la répétition générale de la pièce choisie, il pleuvait à verse. J'hésitai un instant avant de m'installer à lire, me demandant si je n'allais pas assister à cette dernière répétition. Finalement, je choisis la lecture d'un roman de George Sand que M. Foucher de Careil venait de me prêter, et qui s'appelait, je crois, *la Famille de Germandre*.

Je me rendais compte que la troupe de Careil n'était pas épatante. Non seulement on m'avait conduite aux Français et à l'Odéon, mais quelquefois, à Nancy, Mme de Soubeyran nous avait emmenées, ma mère et moi, dans sa loge, quand on jouait un drame ou un opéra-comique. J'en savais assez pour juger, avec la féroce simplicité des enfants, que « tout ça était un peu rasoir ».

Tout à coup, pendant que j'organisais ma petite table, M. Feuillet s'amène à pas feutrés. On me l'avait montré le matin dans la cour de *Guillaume*, et j'avais trouvé que c'était un « chic type ». Il s'arrêta avant d'entrer sur la scène, et me demanda avec cette expression un peu crispée qu'il avait quand quelque chose l'agaçait et que je lui ai revue si souvent:

— Dis donc, petit Breton!... Sais-tu quelle est la pièce qu'on répète?

— Oui, monsieur... C'est : *On ne badine pas...*

Alors sa figure se détend tellement que je lui dis :

— Vous êtes content, hein, qu'c'est pas vous qu'on écorche ?

Il se met à rire et me répond :

— Toi, tu es tout plein de bon sens...

Puis il interpelle M. Foucher de Careil, qui court pour ne pas rater son entrée :

— A qui est ce petit Breton?

Comme il ne reçoit pas de réponse, il me demande :

— Comment t'appelles-tu?

— Sibylle.

— Sibylle! C'est joli!... mais quel drôle de nom pour un garçon!...

— C'est que j'suis pas un garçon, monsieur...

Et j'achève de me présenter. Alors il me dit :

— Mais je connais beaucoup toute ta famille normande... Oh! pardon, mademoiselle!

Et il rit. Depuis ce jour-là nous avons toujours été bons amis.

Il était aussi nerveux que Mme de Chambrun, mais d'un genre de nervosité moins fantaisiste et plus maladive. Le moindre bruit l'énervait, et passer sur un pont lui était atroce. Il était, en somme, ce qu'on appelait alors névrosé, et que l'on appelle aujourd'hui neurasthénique. Lui aussi avait à l'hôtel un appartement isolé. Mme Feuillet, souffrante, était restée à Saint-Lô.

Mme de Chambrun avait une levrette qui s'appelait *Fiamina*, une de ces affreuses petites levrettes blanches à la mode sous Louis-Philippe et dont l'espèce est heureusement perdue. Fiamina était « grelottarde », déjà vieille, avec un petit ventre pointu et des pattes grêles. Elle sentait mauvais. Mme de Chambrun l'avait toujours sous le bras et M. Feuillet ne pouvait pas la voir. Quelques jours avant les courses de Caen, où nous devions tous aller, Mme de Chambrun avait trouvé, en mangeant de la salade, une bête à Bon Dieu. Après avoir d'abord poussé des cris aigus, elle s'était dit « que la Providence avait voulu qu'elle rencontrât cet insecte » et elle l'avait adopté et appelé *Fiametta*. Puis, peu après, elle avait déclaré qu'elle sentait que sa vie était liée à cette petite vie, et que le jour où mourrait Fiametta elle mourrait également. Comme nous habitions aussi à l'auberge de *Guillaume*, elle m'avait chargée de nourrir et de soigner Fiametta, c'est-à-dire de renouveler sa litière de gazon et de lui donner des feuilles de salade, des fleurs et des gouttes de lait, que l'on versait sur une feuille de chou, et qu'elle pompait avec une invraisemblable rapidité. Mme de Chambrun avait télégraphié à Baccarat d'où on lui avait expédié une immense cloche de verre percée d'un nombre infini de minuscules petits trous, sous laquelle la bête à Bon Dieu vivait heureuse au milieu des fleurs. Tous les matins, sa bonne maîtresse allait la regarder un instant.

Le jour des courses, Mme de Chambrun était, comme toujours, en retard. Nous partions, elle, ma mère, M. Feuillet et moi, dans une calèche de louage venue de Caen nous chercher. Ma mère était allée avertir une seconde fois Mme de Chambrun que les très bons chevaux se tracassaient à cause des mouches,

et que M. Feuillet, déjà nerveux à la pensée de traverser peut-être l'Orne sur un pont, piétinait à côté de la voiture.

Cinq minutes plus tôt, en allant porter à Fiametta sa feuille de laitue, ses fleurs et son lait, je l'avais trouvée couchée sur le dos les pattes en l'air au fond d'un liseron. Elle ne remuait pas ! Elle était morte ! Depuis huit jours je me réjouissais des courses. Affolée à la pensée que cette mort allait peut-être nous empêcher d'y aller, j'arrivai en courant et je dis à M. Feuillet :

— Fiametta est morte ! Quel coup !

Il me répond, tout heureux :

— Comment ! Quel coup !... Quel bonheur, au contraire, de ne plus voir cette horrible petite bête !

— Oh !... elle vous gênait pas beaucoup !

— Par exemple !... Elle m'empoisonnait !

Je dis encore :

— Pourvu qu'Mme de Chambrun ait pas l'idée de lui dire adieu avant de partir... Elle serait capable de ne pas aller aux courses !

Mais M. Feuillet ne m'écoutait plus. Son ravissement s'était changé en stupeur. Les yeux arrondis, les sourcils en accents circonflexes, il regardait Mme de Chambrun qui s'avançait entourée de dentelles flottantes et de « suivez-moi, jeune homme... » qui claquaient au vent, avec, comme toujours, agrafée à son bras gauche, l'inévitable Fiamina, somptueusement vêtue d'un paletot de drap blanc brodé d'une couronne de comte en argent.

Au lieu de dire bonjour, d'ouvrir la portière, enfin de faire un geste quelconque, M. Feuillet balbutie, horrifié :

— Alors... Alors, elle n'est pas morte ?

— Morte ! crie Mme de Chambrun, qui ne peut pas entendre parler de mort. Qui ?... à propos de quoi dites-vous ça ?

Hypnotisé par la chienne qui grelotte sous son pardessus, M. Feuillet répond, sans même savoir ce qu'il dit :

— La levrette... La petite vient de me dire qu'elle était morte...

Mme de Chambrun et ma mère se tournent vers moi sans douceur :

— Tu as dit ça !... pourquoi as-tu dit ça ?

Je bafouille :

— J'ai pas dit la levrette ! j'ai dit...

— C'est Fiametta, hurle Mme de Chambrun illuminée, c'est Fiametta qui est morte!

Elle s'engouffre dans l'auberge et revient quelques instants après, larmoyante et effondrée. Heureusement, cinq minutes plus tard, Fiametta était totalement oubliée.



A la fin de septembre, ma mère s'arrêta quelques jours à Paris où Grand père était venu au-devant de nous. La rencontre que je redoutais, entre lui et mon oncle Gabriel, fut plutôt cordiale. Grand père était reconnaissant à l'oncle de la bienveillance qu'il témoignait à sa petite-fille, et, l'oncle savait gré à Grand père d'avoir fait de sa nièce un « bon garçon » au lieu de la petite mijaurée provinciale qu'il s'attendait à trouver.

Il avait été convenu, dans la famille, que les uns et les autres se chargeraient de moi le soir, afin de laisser à Grand père, et à ma mère surtout, les quelques soirées qu'ils avaient à passer à Paris pour revoir des amis et aller à des théâtres moins corrects que ceux où l'on me conduisait!

Le lendemain de notre arrivée, Grand père, qui me prenait avec lui ce soir-là, me dit :

— Tu vas entendre au cirque un grand chanteur populaire qui s'appelle Darcier, et qui devrait être à l'Opéra...

Et j'entendis en effet Darcier, qui avait une belle voix chaude et timbrée. Dans une pièce militaire à grand spectacle, il chantait la marche alors célèbre : « *V'là l' bataillon d'la Moselle en sabots!...* » Ça me parut superbe, et je crois bien que *ça* l'était, en effet. Malheureusement, Darcier chantait aussi dans la seconde partie du spectacle, composée de numéros séparés, une chanson qui était au-dessous de tout. Elle avait été faite, disait-on, pour Moreau-Sainti, et créée par lui. Mais il était devenu professeur au Conservatoire, et Darcier, qui chantait volontiers son ancien répertoire, avait popularisé et combien! cette pauvre chose qui voulait être tragique, et qui me donna un terrible fou rire. Ce fou rire, qu'il me fut impossible de réprimer, mécontenta énormément Grand père. Il avait infiniment d'esprit : un esprit fin, très malin, bien français; mais, comme tous les gens des générations qui ont précédé la mienne, il n'avait pas le sens de la blague. Grand père n'admettait pas que l'on pût rire de ce qu'on appelait

alors des « sentiments généreux ». Je sentais très bien qu'il allait m'en vouloir de cette gaieté intempestive.

Mon oncle m'avait dit :

— Demain, je te conduirai chez Georgine.

Je savais que « Georgine » c'était sa belle-sœur, la marquise de Persan. Elle habitait, 10, place de la Madeleine, un entresol infiniment petit, mais arrangé avec un goût parfait.

En entendant sonner, elle se précipita au-devant de nous dans l'antichambre, et dit à mon oncle :

— N'entrez pas, Maman est là!

« Maman », c'était la duchesse d'Esclignac. Elle avait été la belle-mère de mon oncle et ils ne pouvaient pas se sentir. Je ne sais pas s'ils étaient formellement brouillés, ou s'ils évitaient simplement de se rencontrer. Mon oncle répondit :

— Cristi!... C'est bien ma veine!... Je venais justement vous demander de me garder Sibylle à dîner ce soir. J'ai une crise de goutte et je ne pourrai pas la promener...

— Laissez-la moi... C'est entendu... Mais filez!

En entrant dans le salon, je vis, avec un profond étonnement, la petite vieille ratatinée dont j'avais entendu si souvent célébrer, en termes plutôt énigmatiques, le charme, les fantaisies et les succès. Elle était, je crois, née Talleyrand et parente par alliance de la duchesse de Dino qui, elle aussi, sous Louis-Philippe, avait étonné l'Europe par son intelligence, son indépendance et sa beauté.

Les deux duchesses étaient, ou avaient été très liées. La vieille baronne du Montet, — grand tante de Clotilde et de Louise de Landrian, chez laquelle on me menait quelquefois, à Nancy, — s'exprimait librement sur elles quand elle causait devant moi avec la comtesse de Ludre. Mme du Montet était une ravissante vieille dame de quatre-vingt-dix ans, je crois. Elle avait des petites bouclettes d'un blanc d'argent, qui auréolaient gaiement son visage mutin et encore frais.

On affirmait à Nancy qu'elle avait connu Marie-Antoinette. Mme de Ludre, qui était remplie d'esprit mais plutôt revêche, louait le premier étage du vieil hôtel de Ludre à Mme du Montet et occupait le second. Elle n'aimait que son fils Gaston, que je n'avais jamais vu, et était d'une révoltante dureté pour sa fille Amélie, qui était tout à fait charmante et que j'aimais beaucoup.

Amélie, — qui est devenue la comtesse Théodore de Briey, — avait encore plus d'esprit que sa mère, qui la reléguait avec un perroquet dans une chambre sans feu et la traitait plutôt mal. Je détestais Mme de Ludre, mais j'avais du plaisir à l'entendre égrener, avec Mme du Montet, le chapelet acidulé de ses souvenirs mondains. Les duchesses d'Esclignac et de Dino, — devenue duchesse de Sagan, — y tenaient la première place. Comme j'avais appris par la conversation que j'avais eue à Nantes avec mon père, que mon oncle Gabriel avait épousé la fille de la duchesse d'Esclignac, j'écoutais avec intérêt tout ce qui la concernait : on rappelait, sans indulgence, « ses nombreuses aventures ».

Je me représentais volontiers la Duchesse comme une belle dame bien habillée, avec de grandes manières et une allure décorative. La vue de cette petite vieille me surprenait désagréablement. La duchesse avait une robe de soie grise à volants, et des frisures d'un noir d'encre encadraient durement son petit visage tout plissé, où luisaient des yeux sombres extraordinairement cernés. C'était la première fois que je voyais, du moins de près, une vieille femme peinte, — on ne disait pas maquillée dans ce temps-là, — et je ne me rendis pas d'abord compte de ce qu'elle avait pour moi d'anormal. Elle était, d'ailleurs, très élégamment arrangée. Une belle dentelle voltigeait autour de son chignon, et un fichu Marie-Antoinette, aussi en dentelle, voilait son buste encore très droit. Elle me parut toute petite, à côté surtout de Mme de Persan qui était grande et dont la taille magnifique m'emballa dès le premier instant.

Strictement, la marquise de Persan était laide. Elle avait le nez aplati et une grande bouche dont la mâchoire inférieure avançait extraordinairement. Sa petite tête bien posée sur un long cou se couronnait d'une large natte noire. Elle était coiffée exactement comme l'a été, dix ans plus tard, l'impératrice Élisabeth d'Autriche. Elle portait ce jour de septembre une robe de velours noir, et c'est ainsi que je l'ai toujours vue habillée au printemps et à l'automne, les seules saisons où je sois venue dans mon enfance à Paris. Mais, au lieu de s'étaler bêtement, presque sans plis, sur une cage évasée du bas, la jupe de cette robe, — une robe princesse qui dessinait bien la taille superbe, — tombait presque droite en gros plis lourds qui venaient se casser à terre. Mme de Persan n'avait pas du tout la silhouette à la mode en 1861. Sa poitrine n'était pas rebondie,

sa taille n'était pas fine, ni ses hanches évasées. Mais elle avait une grâce onduleuse et une ligne magnifique. C'est en la voyant que je compris bien, pour la première fois, l'expression qui naissait alors : « avoir de la branche ».

Elle aussi « s'arrangeait » la figure, c'est-à-dire qu'elle mettait de la poudre de riz après avoir certainement mis d'abord quelque chose pour la faire tenir. Et on ne connaissait alors que l'affreuse poudre de riz blanche, d'un blanc de plâtre. Mais, telle quelle, Mme de Persan m'éblouit. Très gentiment, elle se mit à me parler de Nancy, de mes grands-parents, de ma mère qui devait venir la voir le lendemain. C'était charmant, mais il n'était que quatre heures et les jambes me démangeaient déjà. La pensée d'être là jusqu'à dix heures du soir m'affolait. Mme de Persan devina peut-être ce qui se passait en moi et elle me dit :

— Ma pauvre petite... Ça ne va pas être amusant pour vous de rester ici avec moi...

— Mais... s'écria la duchesse, elle ne va pas y rester ! C'est impossible !... Je suis encombrée d'Archambault qu'on a ramené à Paris et qui ne rentre que demain dans sa boîte. Elle va dîner chez moi, et ils iront quelque part... au cirque ou au beuglant...

— Mais, maman, vous n'y pensez pas... on ne peut pas la confier à un gamin comme Archambault !

— Allons donc !... il a au moins seize ans !

— C'est impossible !... Déjà Gabriel craignait de mécontenter son Grand père et sa mère en me la laissant...

— Eh bien ! je les accompagnerai... C'est entendu, j'emmène Sibylle... Seulement il faut absolument que j'aille voir avant de rentrer Mme de Boigne... Elle va venir avec moi !...

GYP.

(A suivre.)

LES
BERBÈRES DE JUGURTHA

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT (1)

Quand on parcourt en touriste notre Afrique du Nord, on est vite émerveillé. Une surprenante variété d'aspects, du pittoresque à souhait, sous un ciel vibrant de lumière. En maint endroit, des ruines imposantes où parle le passé, romain ou punique, chrétien ou musulman. Entre les ruines, partout les preuves éclatantes d'un réveil de la vie, d'une prospérité croissante : grandes villes modernes et ports bien outillés, villages et fermes, vastes champs de céréales, vignobles ou oliviers à l'infini. En approchant des principales cités, le voyageur s'étonne au spectacle d'une activité à l'américaine, des nombreux colons partout fixés au sol, des chemins de fer, des belles routes sillonnées d'automobiles. Tout cela laisse une impression réconfortante de confiance et de sécurité.

Mais arrêtez-vous, observez encore et de plus près. Voici des indigènes, des gourbis, des tentes : gens et choses qui datent de vingt-cinq siècles. Aussitôt, si l'on a vécu dans le pays, si l'on en connait un peu l'histoire, une inquiétude se mêle à l'enchantement, évoque les destinées d'une autre Afrique, de cette Afrique romaine qui fut si prospère, elle aussi : brusquement, un jour, elle s'est effondrée, ne laissant que des ruines. On se demande ce qu'il adviendra de l'Afrique française. Alors, remontant de l'effet aux causes, on trouve devant soi et l'on cherche à pénétrer l'énigme berbère.

En fait, derrière la brillante façade de notre Afrique, sub-

(1) *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, t. V et VI (*les Royaumes indigènes*), par M. S. Gsell. — Paris, Hachette, 1927.

siste presque entier le mystère de la vieille Afrique indigène. Çà et là, principalement dans l'est, les tribus arabes immigrées au moyen âge. Mais surtout, et partout, les vieux Berbères autochtones, arabisés ou non en apparence, restés au fond les Berbères de Masinissa et de Jugurtha. Depuis vingt-cinq siècles, ils ont vu arriver, passer et disparaître bien des dominations étrangères : eux, ils sont toujours là, toujours les mêmes, et, pour l'honneur de la France, plus nombreux aujourd'hui que jamais. D'eux autant que de nous, ou plutôt d'une entente sincère et possible entre eux et nous, dépend le sort futur de notre Afrique.

Pour s'entendre, il faut avant tout se comprendre, c'est-à-dire se bien connaître. Idée fort simple en apparence, et qui pourtant fut longue à faire son chemin chez nous. Longtemps encore après la prise d'Alger, on se représentait l'Algérie comme un pays foncièrement arabe. D'où les maladresses d'une administration qui ignorait officiellement l'existence des Berbères, élément principal et tout à fait prépondérant de la population. On connaît les conséquences, les déceptions et les échecs de notre politique en ces temps-là : il suffit de rappeler l'étrange et funeste utopie du « royaume arabe », qui fit la fortune d'Abd-el-Kader, mais qui coûta si cher à la France. Nous n'en sommes plus là, heureusement; mais les mésaventures du passé prouvent clairement qu'il importe beaucoup de bien connaître les Berbères, leur tempérament, leurs traditions, leurs aspirations.

Il y a maintenant là-dessus toute une littérature. Jusqu'ici, pourtant, l'on avait trop négligé les leçons de l'histoire. C'est cette lacune que vient de combler M. Gsell, le savant historien de l'Afrique du Nord. Dans les quatre premiers volumes de son grand ouvrage, il avait évoqué les temps primitifs de la Berbérie, la colonisation phénicienne, surtout Carthage et sa civilisation. Les volumes suivants, récemment parus, sont consacrés aux royaumes indigènes contemporains de la domination carthaginoise ou de la conquête romaine : royaumes de Masinissa ou de Syphax, de Bocchus et de Bogud, de Micipsa, de Jugurtha, des Juba.

Dans ces derniers volumes, M. Gsell a consigné les résultats de longues recherches sur l'état social et politique des Berbères avant la domination romaine. Cette enquête, aussi complète

que possible, d'une critique très sûre et d'une précision merveilleuse, a pour base les textes de tout genre et les documents archéologiques. Le tome V traite de l'organisation sociale, économique et politique : cadres de la société indigène, tribus, nations et peuples, rois et sujets, exploitation du sol, élevage et culture, habitations et lieux habités. Le tome VI contient un très curieux tableau de la vie matérielle, intellectuelle et morale : nourriture, tenue du corps, habillement, armes et mobilier, vie dans les campagnes et dans les villes, langues et écritures, religions, usages funéraires et divers types de tombes, tumulus, dolmens, mausolées, sépultures royales.

C'est, comme on le voit, une évocation complète, par les textes et les faits, de la société indigène lors de l'arrivée des Romains. On devine combien ce passé peut servir à éclairer le présent, et même l'avenir. Pour tous ceux qui s'intéressent à notre Afrique du Nord, ces volumes sont une mine de renseignements précieux. Ici, nous retiendrons surtout de cette enquête les observations d'une portée générale et les conclusions, ce qui concerne le tempérament, les traditions ou les destinées des Berbères, pour en dégager brièvement les leçons de l'histoire.

*
* *

Dès le début des temps historiques, on trouve dans tout le nord de l'Afrique les Berbères, qu'on appelait alors les *Libyens*. D'où étaient-ils venus? A vrai dire, nous n'en savons rien. Sans doute, leur langue est apparentée à celles de la vallée du Nil, et beaucoup d'entre eux ont le type ethnique de ces régions-là. Mais une foule d'autres, bruns, petits, nerveux, ressemblent surtout aux habitants de l'Europe méridionale. Il y a aussi des Berbères blonds, qui peuvent être originaires des pays du nord. Bref, la « race berbère » semble très mêlée, comme toutes les races.

Au moment où ils apparaissent dans l'histoire, les Libyens occupaient le nord du continent africain depuis l'Atlantique jusqu'aux frontières de l'Égypte, en deçà du désert : c'est seulement au IIIe siècle de l'ère chrétienne que des Berbères, sans doute refoulés par les Romains, ont envahi le Sahara central et occidental, détenu antérieurement par des Éthiopiens. Ces Libyens parlaient la langue libyque, dont dérivent tous les

dialectes berbères. Nomades ou sédentaires, ils en étaient restés à un état de civilisation assez primitif, voisin de la barbarie. C'était l'opinion des Romains, puisque le nom donné aux *Berbères* vient de *barbari*.

Ces indigènes africains, on les jugeait sévèrement dans le monde grec et à Rome. On les disait paresseux, grossiers, turbulents, brutaux, violents, sensuels et cruels, voleurs et pillards; on les accusait d'inconstance et de perfidie. Le portrait n'est pas flatteur. Mais on peut soupçonner quelque exagération dans ces reproches toujours reproduits, qui sentent le cliché : on se juge sévèrement de peuple à peuple, surtout quand on se connaît mal.

En tout cas, les Berbères avaient les qualités qu'ils ont encore aujourd'hui. Ils étaient sobres, résistants, courageux, et même, quand ils le voulaient, durs à la peine. Ils avaient à leur façon le sentiment de l'honneur, poussant jusqu'au sacrifice le dévouement à leur famille, à leur hôte, à leur tribu, à leur parti ou à leur chef. Et c'étaient d'admirables soldats, de merveilleux cavaliers : comme leurs descendants sous nos drapeaux, ils le prouvaient alors sous les enseignes de Carthage ou de leurs rois, d'Hannibal, de Syphax, de Masinissa, de Jugurtha.

Malgré tout, la plupart d'entre eux restaient des barbares. Ils étaient esclaves de la routine, comme ils le sont encore, à un degré inimaginable. A travers les siècles, et en toute chose, ils ont conservé jusqu'à nos jours l'empreinte du plus lointain passé. Fixité anormale des dialectes; organisation des villages, des tribus, des *çofs*; responsabilité collective; condition des femmes; procédés primitifs de culture, avec les mêmes charrues, les mêmes meules, les mêmes pressoirs; mode de construction des maisons; mobilier rudimentaire ; bois sculptés, poteries de forme immuable comme leur décoration géométrique ; arrangement de la chevelure et tatouages du corps; opérations magiques; rites funéraires et aspect des sépultures : rien n'a changé depuis deux mille ans. Un Berbère du temps de Jugurtha se reconnaîtrait dans la plupart des Berbères d'aujourd'hui.

A côté de ces barbares si routiniers, il y avait pourtant une élite de demi-civilisés. Les indigènes africains avaient de la mémoire et n'étaient pas maladroits; si l'occasion s'en présentait, ils savaient imiter ou copier. Bien avant la conquête

romaine, dans les villes du littoral ou même de l'intérieur, nombre de Berbères s'étaient plus ou moins dégrossis à l'école des Carthaginois.

Leurs rois donnaient l'exemple. De bonne heure, ils avaient été fascinés par le rayonnement de Carthage, dont les comptoirs s'échelonnaient sur leurs côtes. Par de nombreux mariages princiers, ils étaient entrés en relations personnelles avec l'aristocratie punique : Sophonisbe, fille d'un Hasdrubal, fut la femme du roi Syphax, puis de Masinissa. Le punique était la langue officielle de Masinissa et de ses successeurs : témoin leurs monnaies. Des rois numides ont même eu des ambitions littéraires. Hiempsal II, neveu de Jugurtha, écrivit des *libri punici*, dont Salluste a connu et utilisé une traduction latine. Le roi maure Juba II, érudit et amateur d'art, composa en grec une foule d'ouvrages sur les thèmes les plus variés.

Cet exemple, donné par les rois, ne fut pas perdu pour tous leurs sujets. La civilisation punique conquit une partie du pays numide, même des régions que Carthage n'a jamais occupées. Cette influence étrangère se fit sentir parfois jusque dans les campagnes, où l'on signale des progrès notables de l'agriculture sous le règne de Masinissa. Mais elle fut puissante surtout dans les villes, où l'on en surprend bien des traces : inscriptions néo-puniques, cultes de Baal Hammon et d'Astarté, monnaies de cités numides ou maures à légendes phéniciennes, institution de magistrats municipaux appelés *sufètes* comme à Carthage. Dans l'architecture funéraire des indigènes, la place d'honneur appartient à des édifices de style punique ou gréco-punique : mausolées de Dougga et du Khroub, grandes sépultures royales connues sous le nom de *Medracen* et de « Tombeau de la chrétienne ».

Textes et monuments prouvent en toute évidence que, bien avant la domination romaine, il y avait deux sortes de Berbères : ceux qui restaient de purs barbares, et ceux qu'avait plus ou moins gagnés la civilisation voisine. Il en a été de même dans l'Afrique romaine; il en est de même aujourd'hui. C'est par ignorance ou paresse, que la plupart des Berbères s'attardent dans la barbarie. On ne doit pas en conclure qu'ils soient fermés au progrès et systématiquement hostiles aux influences étrangères. Tout dépend des circonstances historiques, c'est-à-dire de l'action exercée par les maîtres du pays.

* * *

Dans l'histoire politique des Berbères, le trait le plus frappant est leur impuissance à s'organiser, à constituer de véritables États, des États durables. A cet égard, ils ont une mentalité d'Orientaux.

Ils n'ont pas le sens de la discipline. Très individualistes, passionnés, ombrageux, prompts à se croire offensés et à en tirer vengeance, ils s'usent en querelles perpétuelles, d'homme à homme, de famille à famille, de tribu à tribu. Ils aiment leur pays, mais sans avoir la notion d'une patrie. Ils ne voient rien au-dessus de la tribu ou du village. Les autres groupements, confédérations éphémères, coteries, *çofs*, ne sont pour eux que des associations de circonstance, surtout pour le pillage. Quant à l'État, ils n'en ont pas la moindre idée. Ils le subissent, si on le leur impose, mais toujours provisoirement, jusqu'à l'occasion d'une révolte. Leurs rois prétendaient bien à une autorité absolue ; en réalité, villes et tribus étaient presque autonomes On ne se soumettait au pouvoir royal, que dans la mesure où ce pouvoir était assez fort pour s'imposer.

Par surcroît, la configuration de l'Afrique du Nord rendait difficile la constitution d'un grand État. « La Berbérie, dit M. Gsell, est à la fois trop longue et trop étroite, pour qu'une domination unique puisse se maintenir depuis l'Océan jusqu'aux Syrtes. La bande se fractionne en plusieurs tronçons, la nature imposant des coupures, dont la place est déterminée par les luttes ou les accords des hommes. » Presque toujours, trois tronçons : au temps de l'indépendance, royaumes des Massyles, des Masaesyles et des Maures; plus tard, Proconsulaire, Numidie, Maurétanie ; au moyen âge, trois royaumes arabes ou berbères; aujourd'hui, Tunisie, Algérie, Maroc. Mais les frontières sont toujours artificielles : aussi, toutes les fois que les indigènes ont été maîtres chez eux, ce fut la guerre presque sans trêve.

Toujours les États berbères ont surgi à l'improviste, pour s'écrouler comme châteaux de cartes. « D'un pays pauvre, montagne, steppe ou désert, une tribu s'élance vers des régions plus riches... Un État se fonde; la tribu qui a conquis l'hégémonie le soutient et l'exploite. » Mais cet État dure peu, toujours pour la même raison : il n'a pas su s'organiser, il ne

résiste pas à la poussée d'une nouvelle tribu qui réclame sa place au soleil.

Cette impuissance politique est attestée par toute l'histoire des royaumes indigènes. Masinissa, Micipsa, Jugurtha, ont régné sur une immense région, plus grande que l'Algérie : ils n'ont rien fondé, rien laissé. Eux disparus, ce fut de nouveau l'anarchie. Tous les rois berbères se sont épuisés dans les rivalités et les querelles, dans les combats contre des voisins ou des parents. Quand Rome eut pris pied en Afrique, ils se mêlèrent encore à des querelles qui ne les regardaient pas, luttant les uns contre les autres pour le compte de Marius ou de Sylla, de César ou de Pompée, d'Octave ou d'Antoine, jamais pour la Berbérie.

Par ce tempérament anarchiste, les Berbères étaient condamnés à subir toujours quelque domination étrangère. Mais les conquérants, à leur tour, rencontraient bien des obstacles, qui venaient soit du pays, soit des indigènes.

Dans une page très pénétrante, M. Gsell définit les conditions du succès d'une domination étrangère en Berbérie : « Il faut, dit-il, que des étrangers viennent imposer à ce peuple l'ordre et la paix. Ils doivent être assez forts pour triompher des nombreux obstacles que dresseront contre eux la nature et les hommes. Résolus à assurer le succès définitif de leur entreprise, ils se résigneront à soumettre entièrement cette vaste contrée. Ils ne feront pas une distinction fallacieuse entre les pays *utiles*, qui pourront les dédommager de leurs peines, et les pays *inutiles*, dont ils affecteront de dédaigner la pauvreté; car c'est dans ces derniers que sont les matériaux d'incendies toujours prêts à s'allumer et à s'étendre au loin... La nation conquérante devra maintenir sa domination par une autorité très ferme et très énergique, par une puissante armature militaire et administrative. En introduisant des colons, elle apportera le levain du progrès... Sans apparences tyranniques, elle amènera peu à peu les indigènes à accepter une civilisation meilleure. »

L'histoire est une confirmation éclatante de ces conclusions. Jusqu'en 1830, toutes les dominations étrangères en Berbérie se sont écroulées plus ou moins vite : c'est qu'aucune d'elles, pas même Rome, n'avait su réaliser toutes les conditions du succès.

Pour Carthage, c'est trop évident. Cette grande cité de marins et d'armateurs ne s'intéressait guère qu'à ses comptoirs du littoral. A l'intérieur, elle n'a occupé qu'une portion infime

de la contrée, ce qui correspond au nord-est de la Tunisie. Elle exerça parfois un vague protectorat sur les Numides, dont une élite s'était ralliée à sa civilisation ; mais le plus grand nombre des Berbères échappaient complètement à son action. Enfin, elle n'avait pas la force militaire. Ses armées se composaient surtout de mercenaires africains, dont la fidélité ne résistait pas aux revers de fortune. Quand sa puissance s'écroula sous les coups des Romains, Masinissa et ses Numides furent les plus ardents à la curée.

L'Afrique romaine, en apparence, était bâtie sur le roc. Mais nous en connaissons aujourd'hui les points faibles, qui expliquent l'effondrement.

Sans doute, elle avait cette forte « armature militaire et administrative », que recommande M. Gsell. En outre, dans les plaines du Tell, la majorité des indigènes s'étaient ralliés franchement à la domination et à la civilisation de Rome. Ce sont surtout ces Berbères romanisés, qui ont fait alors la prospérité de la région. Devenus chrétiens, ils contribuèrent à la grandeur de l'Église africaine. Beaucoup d'évêques et plusieurs écrivains étaient de leur race. Pour tout cela, on ne peut qu'admirer l'œuvre accomplie par Rome ou sous son patronage.

Mais voici les points faibles. Si l'on distingue des vrais Romains les Berbères romanisés, on constate que l'Afrique a reçu très peu de colons romains ou italiens. La plupart de ces Africains, que l'on prenait jadis pour des fils de colons, étaient des indigènes superficiellement civilisés. Après l'invasion vandale, ils sont retournés vite à la barbarie. C'est que les barbares n'avaient jamais désarmé autour de l'Afrique romaine. Rome avait occupé seulement une partie de la contrée, en Numidie jusqu'à l'Aurès et à la limite du désert, en Maurétanie Césarienne jusqu'au bord des Hauts Plateaux, en Tingitane, beaucoup moins loin. Dans le Tell même, elle s'était contentée de barrer les débouchés des montagnes. Dans ces massifs montagneux, dans l'ouest, dans le sud, s'étaient maintenus les vieux Berbères, indépendants en fait, toujours prêts aux razzias. D'où ces insurrections, ces révoltes de tribus ou de grands chefs, ces incursions de pillards, qui si souvent avaient rendu si précaire la « paix romaine ». Quand l'armée d'occupation dut se rembarquer, les Berbères restés ou redevenus barbares se retrouvèrent les maîtres de toutes les régions que n'occupaient pas les Vandales.

Ces Vandales étaient peu nombreux, quand ils envahirent l'Afrique ; et ils le furent de moins en moins. Ils ne songeaient qu'à piller, dévaster ou exploiter la contrée. Cantonnés sur les terres qu'ils s'étaient partagées autour de Carthage ou en Byzacène, ils se contentaient d'entretenir des garnisons dans quelques villes de la Numidie et de la Maurétanie, où la plupart des chefs indigènes étaient indépendants. A l'approche de Bélisaire, tomba d'elle-même la domination des Vandales, qui disparurent sans laisser de traces.

Les Byzantins n'ont pas été beaucoup plus heureux. Ils n'établirent leur domination que dans l'est du pays, à l'abri de grandes forteresses bâties avec des débris de vieux édifices. Ailleurs, ils occupèrent simplement les villes de la côte, abandonnant le reste de la contrée aux indigènes. Presque aussi facilement que l'Afrique vandale devant Bélisaire, l'Afrique byzantine s'effondra devant les Arabes.

A première vue, les Arabes semblent avoir mieux réussi : la Berbérie est devenue terre d'Islam, et la langue arabe y a joué désormais le rôle antérieurement dévolu au latin. Mais ces deux faits, malgré leur importance, ne doivent pas donner le change sur le succès réel de la conquête musulmane.

Lors des premières invasions, les indigènes avaient défendu vaillamment leur indépendance : on connaît l'héroïsme de la Kahena, cette reine de l'Aurès, dont les exploits inspirent encore les chanteurs populaires. Faute de s'unir contre les envahisseurs, les Berbères durent se soumettre, d'autant mieux qu'on sut les rallier en les emmenant au pillage de l'Espagne Mais ils acceptèrent sans enthousiasme la religion de Mahomet, suivant l'historien Ibn Khaldoun, ils apostasièrent plus de douze fois en soixante-dix ans. Ils furent toujours de médiocres musulmans, hérétiques ou schismatiques, tièdes ou indifférents.

D'ailleurs, ils réagirent vite contre les conséquences de la conquête. Jadis, on s'exagérait beaucoup le nombre des immigrants venus d'Arabie. En fait, les Berbères déguisés en musulmans furent bientôt maîtres chez eux. Les principautés et les empires, qui au moyen âge se constituèrent dans l'Afrique du Nord, étaient surtout des empires ou des principautés berbères. Au fond, l'Afrique arabe était une Afrique berbère à étiquette musulmane.

Quant aux aventuriers turcs, qui pendant trois siècles ont

pillé le Maghreb en écumant les mers, ils n'ont jamais occupé sérieusement la contrée. Installés dans des villes, ils rayonnaient de là, s'ils le pouvaient, pour aller lever des impôts dus ou non. Leur domination avait si peu de racines, qu'elle a disparu par enchantement lors de l'expédition d'Alger. Les Turcs partis, on s'est trouvé en face de la vieille Afrique berbère, partiellement arabisée en apparence, mais restée quand même l'Afrique de Jugurtha.

***

Ainsi vont se répétant les leçons de l'histoire. Des Carthaginois aux Romains, des Vandales aux Byzantins, des Arabes aux Turcs, aucune domination étrangère n'a pu s'établir définitivement en Berbérie. Jusqu'en 1830, tous les conquérants ont dû se rembarquer ou se fondre dans la population indigène. Toujours pour la même raison : ils n'avaient pas su remplir toutes les conditions du succès.

Et la France ?

Inutile d'insister sur les progrès matériels, qui sont considérables, surprenants même. A cet égard, les résultats obtenus par la France en moins d'un siècle sont déjà comparables aux résultats obtenus par Rome en cinq siècles.

Plus délicat est l'autre aspect de la question : commençons-nous à réaliser les conditions historiques d'un établissement définitif ?

Marquons d'abord des points à notre avantage. Notre « armature militaire et administrative », dans l'Afrique du Nord, est au moins égale et probablement supérieure à celle des Romains. En outre, nous y avons beaucoup plus de colons que n'en eut jamais Rome, et des colons de qualité. Enfin, la France a dès maintenant réalisé ce qu'on n'avait jamais tenté jusqu'ici : elle a étendu son autorité sur toutes les régions du Tell montagneux, de l'ouest et du désert, d'où sont toujours partis les Berbères indépendants pour piller et combattre l'étranger. En conséquence, la « paix française » en Afrique est infiniment plus complète et mieux assurée que ne le fut jamais la fameuse « paix romaine ».

Pourtant, le plus difficile reste à faire ou à compléter. Ce qui jusqu'ici a empêché un établissement définitif dans l'Afrique du Nord, c'est la persistance de la barbarie, survivant à côté des

régions civilisées. Cette barbarie, il ne suffit pas de la contenir : comme toujours, depuis deux mille ans, elle n'attendrait qu'une occasion de rompre ses digues pour tout submerger. On doit la supprimer partout, en ralliant à la civilisation tous les Berbères.

Beaucoup, déjà, se sont rapprochés de nous. De nombreuses tribus, des familles de grands chefs, ont toujours été fidèles à la France, même dans les circonstances les plus critiques. Bien des milliers d'indigènes, dans la dernière guerre, ont combattu vaillamment sous nos drapeaux. Depuis quelques années, une foule de Kabyles ou autres sont venus volontairement chercher du travail en France ; ils sont venus si nombreux, qu'à Paris l'on a construit pour eux une mosquée ; et ils se trouvent si bien chez nous, que la plupart oublient de retourner chez eux. Enfin, de plus en plus, on fait place aux indigènes dans les assemblées locales et dans les administrations. Tout cela est fort bien, mais ne suffit pas encore : c'est de toute la population indigène qu'il faut achever la conquête morale.

Sans doute, la France rencontre une difficulté particulière, que n'ont pas connue les Romains : la différence du statut civil, que la plupart des musulmans croient inséparable de leur religion. Cependant, l'obstacle n'est pas insurmontable. Jadis, dans bien d'autres contrées, le statut civil était plus ou moins lié à une religion : cela n'a pas empêché l'évolution. La question ne se pose pas autrement pour l'Afrique du Nord. En cherchant bien, on trouverait d'élégantes solutions, acceptables pour tous.

D'ailleurs, les vrais musulmans, les Arabes, sont dans la région une minorité. La masse de la population se compose de Berbères, d'une mentalité très différente, dont le fanatisme n'est pas toujours à base de religion : musulmans d'occasion, souvent schismatiques et suspects à l'Islam, dont beaucoup ont eu des ancêtres chrétiens. Entre eux et nous, le malentendu religieux s'atténuerait sensiblement, et finirait par disparaître, s'il ne s'y mêlait d'autres malentendus.

Par une habile politique, la France peut exercer une action de plus en plus efficace sur les indigènes. L'histoire du pays prouve que les Berbères ne sont nullement hostiles ni insensibles au progrès, pourvu que le progrès vienne au-devant d'eux. Ceux qui se sont trouvés en contact permanent avec les

Carthaginois, les Romains ou les Byzantins, n'ont pas résisté à l'ascendant d'une civilisation supérieure, adoptant le genre de vie, les mœurs, la langue des maîtres du pays.

Dans toutes les périodes de cette longue histoire, il y a toujours eu en Berbérie deux catégories très différentes d'indigènes : les Berbères restés barbares, ceux des montagnes, des Hauts Plateaux ou du désert, en dehors de la zone d'occupation effective; et les Berbères plus ou moins gagnés par la civilisation voisine, ceux du littoral et du pays colonisé ou fortement occupé. D'où le frappant contraste que l'on observe toujours entre la côte et l'intérieur, entre la plaine et la montagne, entre les villes et les campagnes.

Si tant d'indigènes restaient barbares ou le redevenaient, c'est que les conquérants occupaient seulement une partie de la contrée. La barbarie se maintenait dans les massifs montagneux, dans les steppes et le désert, dans presque toute la Maurétanie occidentale. Les retours offensifs de cette barbarie pillarde et agressive arrêtaient ou compromettaient, jusque dans les régions colonisées ou occupées, le progrès de la civilisation.

La situation est aujourd'hui tout autre. Bon gré mal gré, depuis qu'elle a pris pied à Alger, la France a été entraînée, comme jadis les Romains, à étendre sa domination pour se défendre. Dans cette voie, sans presque le vouloir, elle est allée infiniment plus loin que Rome. Directement ou indirectement, elle domine ou contrôle maintenant presque toute la Berbérie, y compris les déserts. Bientôt, dans toute cette Afrique du Nord, il n'y aura plus de repaire pour la barbarie. Alors, tout progrès sera définitif, sans crainte d'un retour offensif. Peu à peu, comme toujours et partout, la barbarie cédera la place à la civilisation; et, devant la civilisation, reculera jusqu'au fanatisme.

Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. Mais, dans ces nouvelles conditions géographiques, devient possible la conquête morale de tous les indigènes. La France se doit de l'entreprendre et de la poursuivre jusqu'au bout. Elle sera largement récompensée de sa peine, quand elle verra s'asseoir à son foyer, tous ralliés et amis, les descendants des Berbères de Jugurtha.

Paul Monceaux.

AU CONGRÈS HISTORIQUE D'OSLO

Historiens de tous pays, de toutes langues, de toutes confessions, ont au début d'août 1928, pris la route d'Oslo : le sixième Congrès international des sciences historiques les y appelait. La réunion d'un tel congrès dans la capitale norvégienne sanctionnait fort opportunément la ferveur de la Norvège contemporaine pour ses traditions historiques ou légendaires, et l'impulsion qu'y ont reçue les études d'histoire.

« Le souvenir glorieux de nos ancêtres se réveille, chaque fois que nous prononçons le nom de notre foyer », s'écriait jadis Bjerregaard dans son *Chant national de la Norvège*, dont Mme Jacques de Coussanges a pu dire qu'il a « gardé jusqu'à nos jours le retentissement patriotique d'une *Marseillaise* ». Tandis qu'en d'autres pays, les vicissitudes politiques du XIXe siècle marquèrent une rupture avec le passé, il semble qu'en Norvège, au contraire, elles portèrent les imaginations et les âmes à faire ascension vers le « souvenir glorieux » dont parlait Bjerregaard, et à s'en éprendre, comme on se complaît à ces horizons dont l'effacement ou l'absence laissait une vague impression de nostalgie.

Ici même, dès 1832, Jean-Jacques Ampère se faisait l'écho des aspirations scandinaves, qui s'essayaient à ressaisir, dans les antiques Sagas, la physionomie préhistorique du terroir et des hommes, et plus tard Auguste Geffroy dessinait pour les lecteurs de la *Revue* la silhouette de Jurgen Moe, le futur évêque luthérien de Christiansand, prêtant partout l'oreille aux

poésies et aux contes populaires, et sachant en dégager le caractère national de la Norvège. Jurgen Moe caressait l'espoir qu'en fixant et prolongeant ces créations spontanées de l'âme indigène, il donnerait l'élan à un renouveau de la poésie lyrique; et toute l'œuvre d'un Wergeland, toute l'œuvre d'un Velhagen, appuyaient ce pronostic. Si démocrate que fût le premier, si aristocrate que fût le second, ils faisaient trêve à leurs luttes pour remonter tous deux vers les vieux symboles et vers la primitive littérature, et pour y chercher la richesse de l'inspiration, ou celle de l'expression. Des drames nationaux inaugurèrent la carrière de Björnson et la carrière d'Ibsen : la première étape de leur activité littéraire, l'étape qu'on pourrait qualifier de romantique, fut celle où ils se servirent de la scène pour restituer à l'histoire une vie, un coloris et un accent.

Voici qu'aujourd'hui les romans historiques de Mme Sigrid Undset jettent un pont entre le XXe siècle et la Norvège catholique du moyen âge. D'éloquentes précisions ont surgi, au sujet des rapports qu'entretenait avec la Cour de Rome cette Norvège de mieux en mieux connue. A peine Léon XIII avait-il ouvert les archives du Vatican, qu'un savant norvégien se hâtait d'en franchir le seuil; et ces recherches érudites, quelle que soit la confession de ceux qui s'y adonnent, ont la portée d'un acte de piété pour l'âme norvégienne d'autrefois. On les sent s'attarder, avec une certaine curiosité, en ces siècles lointains où la Norvège, en possession de la foi où l'avait installée saint Olaf, aimait cette foi comme un patrimoine national; et ce catholicisme de jadis, aboli par le XVIe siècle, prend, dans le recul de l'histoire, un aspect autochtone, qui fit toujours défaut, sur terre norvégienne, à la confession victorieuse, au luthéranisme importé par l'envahisseur danois, imposé comme un joug religieux, conséquence d'un joug politique. Survienne dès lors la puissance d'évocation qui caractérise l'œuvre de Mme Sigrid Undset; et, sous l'impulsion de l'histoire, maniée par elle, vivifiée par elle, commencera de se faire sentir en certaines consciences un ébranlement religieux pareil à celui que provoqua, il y a juste un siècle, le romantisme germanique, et qui fit époque dans les destinées du catholicisme allemand.

L'histoire norvégienne donne une force au passé, à tout le

passé; et la substitution même du nom d'Oslo au nom de Christiania, pour désigner la capitale du royaume, fut comme le dernier acte de revanche de cet indestructible passé, la revanche de la Norvège médiévale, de la Norvège autonome, sur les siècles d'hégémonie danoise.

Le goût des résurrections historiques, préludant aux résurrections politiques, fut au point de départ du récent épanouissement norvégien ; et l'histoire, dans le dernier quart de siècle, a vraiment acquis, en Norvège, l'importance d'une science, grâce à des professeurs tels qu'Alexander Bugge, auteur d'une histoire universelle et d'une histoire nationale, Halvdan Koht, qui vient de présider avec une réelle maîtrise le congrès d'Oslo, Oscar Albert Johnsen, qui a interrogé sur l'histoire sociale de son pays les dépôts d'archives de l'Europe, Olaf Kohlsrud, grand spécialiste en histoire religieuse.

***

C'est dans cette atmosphère de souvenirs, c'est dans ce cadre de labeur scientifique, que se prépara le congrès, pour lequel M. Gustave Glotz, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, eut la joie de grouper près de cent cinquante collaborations françaises. A la séance d'ouverture Mgr Baudrillart, délégué de l'Académie française, fut à l'honneur.

Il traita de *la Psychologie religieuse du roi Louis XIV d'après ses écrits et ses actes*. Il voulut bien rappeler que nous venions de « fonder toute une biographie de saint Louis sur cette distinction : Louis de Poissy, c'est-à-dire le chrétien baptisé en l'église de Poissy; Louis de France, c'est-à-dire le roi, le roi de France... Cette distinction, continua-t-il, ne s'appliquerait-elle pas, plus ou moins, à tous ceux de nos rois qui furent réellement chrétiens et fils de l'Église catholique, à Louis XIV en particulier? Les deux personnages s'accordent en général, mais parfois ils se heurtent, et tous ne sont pas des saints, à l'image de Louis IX, pour trouver le secret de les harmoniser ».

Mgr Baudrillart, en sa pénétrante étude, ne chercha nullement à atténuer la gravité des périodes de heurt, heurt entre la foi religieuse du monarque et ses longues défaillances morales, heurt entre son attachement à l'établissement catho-

lique et ses fréquentes incursions dans le domaine spirituel. Il montra même, par une analyse des doctrines d'alors sur le pouvoir royal, que ces heurts n'étaient point le résultat de certains caprices de mauvaise humeur, mais qu'ils avaient une origine plus profonde, et qu'ils couraient dès lors le risque de se prolonger, de s'aggraver. Mais le récit même qu'il en faisait s'encadrait, avec une souveraine aisance, entre ces années de jeunesse où Louis XIV reçut l'empreinte d'une forte éducation religieuse, et cette période finale où Mme de Maintenon voulut que Dieu régnât effectivement, non seulement sur le royaume, mais sur le roi. Les pages de Mgr Baudrillart sur la façon dont Mme de Maintenon acheva d' « imprimer en cette âme naturellement si grande le sceau religieux » furent d'une émouvante gravité, et nous laissèrent sous l'impression de ce grand spectacle : la majesté du roi abordant avec une sérénité magnifique la majesté de la mort.

***

Sciences auxiliaires, archives, publications de textes; préhistoire et archéologie; histoire ancienne; moyen âge; histoire moderne et contemporaine de l'Europe; histoire d'Amérique, Extrême-Orient et colonisation; histoire des religions et histoire ecclésiastique; histoire du droit et des institutions; histoire économique et sociale; histoire des sciences et des lettres; histoire de l'art; méthode historique; enseignement de l'histoire; histoire des nations nordiques : voilà les quinze sections entre lesquelles se répartirent les membres du congrès; et des séances spéciales furent consacrées à la population, à la nationalité, à la géographie historique, à l'histoire militaire.

Nombreuses furent les communications d'érudition pure, destinées à projeter une lumière nouvelle sur quelques épisodes ou sur quelques détails du passé. Mais les congrès qui veulent marquer une date ne doivent pas être seulement des joutes de savants, s'achevant par l'établissement d'un répertoire de trouvailles; ils doivent refléter les préoccupations de l'époque. Tel fut précisément le caractère de l'assemblée d'Oslo.

Le discours d'ouverture de M. Halvdan Koht s'intitulait: *Remarques sur l'idée nationale à l'époque moderne*; et il n'y eut pas moins de quinze rapports sur le problème de la nationalité

aux diverses époques, sur la valeur patriotique de l'enseignement de l'histoire, sur la façon de le faire servir au rapprochement des peuples. En même temps, des projets d'une coopération internationale étaient développés : un congressiste polonais la réclamait pour la publication des correspondances des humanistes du XVIe siècle ; un congressiste allemand, pour une bibliographie périodique des sciences historiques; un congressiste français, pour préparer un répertoire littéraire chronologique international, et pour la constitution d'une commission internationale d'histoire littéraire. Et de cet ensemble de rapports où les points de vue les plus divers s'affrontaient, on gardait une impression complexe et nuancée.

En vain l'histoire aspirerait-elle, selon le rêve chimérique de Lucien et de Fénelon, à « n'être d'aucun temps ni d'aucun pays » : lors même qu'elle réussirait à réaliser cet utopique programme, elle ne pourrait se dérober à l'obligation de perpétuer certains souvenirs qui peuvent, assurément, élever des barrières ou creuser des fossés entre les peuples; car ce serait pécher, tout d'abord, contre la vérité historique, que de refuser à ces souvenirs le relief auquel ils ont droit dans la contexture de l'histoire. Mais, d'autre part, puisque la recherche historique requiert un labeur international, il est de son intérêt même, que s'abaissent les barrières, que se rétrécissent les fossés, qui pourraient entraver la collaboration des divers peuples pour la connaissance et l'intelligence du passé. L'histoire aimera donc à servir le rapprochement des nations, puisque ce rapprochement même ne pourra que profiter à l'histoire; mais dans le passé de chacune d'elles, elle n'effacera rien de ce qui constitue vraiment la personnalité d'un peuple. Il serait fâcheux pour la dignité d'une nation, pour sa vitalité spirituelle, que les versificateurs éprouvassent quelque scrupule à faire rimer le mot *histoire* avec le mot *gloire*, et que ce scrupule fût partagé par les historiens.

Entre Stockholm et Oslo se déroulait devant notre convoi un paysage d'une mélancolique grandeur, mais tout alourdi par la brume et comme noyé dans la pluie ; parfois il s'éclairait d'un rayon de soleil, qui furtivement dorait la cime des arbres et mettait une écharpe de lumière sur la surface gris plombé des lacs; et cette illumination fugitive, presque furtive, était une transfiguration. Détail par détail, c'étaient toujours les mêmes

objets, et l'ensemble apparaissait tout autre, sous l'attouchement de ce capricieux magicien qu'était le soleil. Prenons garde qu'en déférant à l'utopie fénelonienne, accueillie aujourd'hui par beaucoup d'esprits, nous n'allions appauvrir l'imagination des petits Français de demain; n'allons pas les frustrer du beau rayon de soleil qui depuis les chansons de geste jusqu'à *l'Aiglon*, anime et vivifie notre histoire; ne permettons pas que notre passé, par l'effet de je ne sais quel nivellement des points culminants et glorieux, prenne l'aspect d'un paysage morose, où rien n'attirerait les regards et n'éveillerait les fiertés : nous aurions encore sous les yeux un squelette d'histoire, mais comme tombent en poussière les squelettes, ainsi s'effriteraient, dans notre commune mémoire, nos communs souvenirs.

M. Jean Bonnerot, au terme de son rapport sur *l'Université de Paris, centre international d'études*, émettait le vœu que « les registres de listes d'étudiants et de gradués que conserve la bibliothèque de la Sorbonne fussent publiés, pour montrer qu'à travers les siècles le rayonnement du savoir a été universel et que, fidèle à sa devise : *Hic et ubique terrarum*, l'Université de Paris a répandu son enseignement à travers le monde entier ». Et ce vœu atteste l'esprit dont s'animaient au congrès d'Oslo les représentants les plus qualifiés de la science historique française : esprit d'attachement au passé national, esprit de dévouement à la culture universelle.

GEORGES GOYAU.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

CINÉMA ET RADIOPHONIE

On ne mesure vite que les accidents de sa fortune personnelle, et presque toujours par rapport aux chances immédiates de son voisin. Aussi percevons-nous mal ou, du moins, avec beaucoup de retard, la portée des changements collectifs que subissent nos façons de vivre par l'effet des inventions qui touchent tout le monde. L'invention de la soie artificielle, par exemple, en popularisant le bas de soie, a transformé, d'un coup, dans le monde civilisé, l'élégance ou les convenances de la femme et jusqu'au type féminin. Ceux qui, naguère, criaient au scandale devant telle femme vêtue à la mode masculine, ont-ils seulement remarqué une révolution générale dix fois plus audacieuse ?

Moins aisément encore nous prenons conscience des changements que les inventions d'usage collectif apportent, ou apporteront à la longue, dans les influences sociales et dans les soucis mêmes de la puissance publique. En fait, les forces d'innovation que la science, mise au service de l'industrie, déchaîne chaque jour parmi les hommes, deviennent si nombreuses et d'une ampleur telle qu'elles débordent sans cesse les règlements et les lois, quelque hâte que l'on mette à les élargir.

L'homme d'État ne désespérera-t-il pas, un jour, d'adapter les formes traditionnelles du droit public à des rythmes aussi rapides?

Le prestige de la puissance publique en souffre déjà profondément. Dans tous les pays, apparaît un certain discrédit de l'État, et chacun disserte là-dessus. Autrefois, on craignait l'État, on le servait ou on le combattait : du moins le prenait-on au sérieux. L'habitude commune de tourner l'État en dérision date précisément de l'époque où les manières de travailler, d'agir et de faire figure de l'État se révélèrent arriérées, eu égard aux progrès matériels d'une civilisation de plus en plus changeante. Alors les caractères mêmes et les attributs traditionnels de la puissance publique, continuité des formes extérieures, permanence des rites, respect des errements une fois établis jusque dans les plus petits détails, sur quoi, jadis, était fondé le prestige de l'État, devinrent sujets de ridicule. L'État ressembla à un vieux monsieur essoufflé et grincheux, qui court après le train. Combien de temps lui fallut-il pour apprendre l'usage de l'automobile, de la dactylographie ou, simplement, du téléphone? Encore les exigences brutales de la guerre ont-elles hâté son apprentissage...

Atteint dans son prestige, l'État commence à se sentir aussi menacé dans ses prérogatives et dans l'exercice même du contrôle d'intérêt public qui est à la fois la raison et le moyen de son autorité. Si, par exemple, le chemin de fer, l'automobile, l'avion ont singulièrement compliqué les recherches de la police ou de la douane par rapport à ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, l'État se trouve bien plus embarrassé pour surveiller les moyens nouveaux de propagande politique, sociale ou morale. Enfin, les principes constitutionnels mêmes de la vie publique, peu à peu, viennent en cause, s'il est vrai que l'État, débordé et contraint de se défendre, fixe empiriquement, au jour le jour, des bornes à la liberté.

Plus encore qu'aux inventions d'ordre mécanique qui furent l'œuvre principale du XIX[e] siècle, ces remarques s'appliquent aux nouveaux moyens de diffusion de la pensée, des sons, des paroles et des images, dont le progrès, déjà déconcertant, semble devoir marquer l'effort du XX[e] siècle. Il faut donc ne pas biaiser devant un problème dont l'évolution met en jeu des rapports d'influence entre les peuples rivaux, pour la pensée comme

pour le commerce, et, dans chaque nation, ébranle le pouvoir effectif de l'État.

Examinons-le sous deux aspects qui sont familiers au public : la fortune du cinématographe et le progrès de la radiophonie.

* * *

Pour se mettre au niveau de ces faits ou, du moins, en saisir la nature, peut-être doit-on se rappeler la portée cyclique qu'a eue l'invention de l'imprimerie, dans l'histoire humaine. Depuis quatre siècles, on n'a pas vu de mouvement profond d'ordre intellectuel ou social, politique ou économique, qui n'ait reçu sa force de pénétration et son efficacité, à l'égard des élites ou des masses, de la diffusion de l'imprimé.

L'humanité suit d'autant mieux tel ou tel penchant que des individus plus nombreux subissent, au même moment, l'attrait des mêmes nouveautés et l'empire des mêmes connaissances, ajustant leurs instincts aux mêmes possibilités, aux mêmes calculs, aux mêmes façons de raisonner, aux mêmes appels du dehors. Les idées, sentiments ou désirs d'un homme isolé, sans communication avec ses semblables, ne changent pratiquement rien à la vie sociale. Quand la communication existe, mais reste très lente ou fragmentaire, — comme c'était le cas dans les siècles passés, — les changements sont aussi très lents. En revanche, à mesure que la communication devient plus rapide entre les membres d'une foule qui s'élargit sans cesse, les mouvements sont accélérés et amplifiés.

Cette communication de l'homme avec ses semblables, les nouveaux moyens de diffusion de la pensée et de l'image tendent à la rendre, non seulement rapide, mais presque instantanée, non seulement écrite, mais multiforme, non seulement intermittente, mais continue, non seulement limitée à un territoire plus ou moins vaste, mais rayonnant sur le monde entier.

Du même coup, ce que l'on appelle l' « idée commune » acquiert à la fois une mobilité et une densité toutes nouvelles. Autrefois, l' « idée commune » était un principe d'éducation, un préjugé traditionnel ou l'opinion de quelques milliers de personnes. Aujourd'hui, d'un point à l'autre du globe, les populations dispersées, y compris les habitants des villages, des hameaux ou des camps les plus lointains, aussi bien que les populations groupées en d'énormes agglomérations, sont reliées

à des courants universels, qui se croisent, s'enchevêtrent, se combattent, abolissant, peu à peu, chez l'individu, la notion de distance et, par conséquent, le sens local ou particulier.

Le livre, puis le journal et la publicité avaient commencé cela.

Le cinéma, la radio-diffusion, le gramophone, la télévision nous ouvrent, chaque jour, des possibilités dont notre esprit n'aperçoit plus les bornes. Nous nous demandons si, demain, un procédé nouveau ne fera pas que les habitants de la moindre localité des Alpes, du pays de Galles ou des Montagnes rocheuses assistent, par la vue ou par l'ouïe, aux délibérations du Parlement d'Haïti ou aux disputes des généraux chinois.

***

Le cinéma, le premier, a conquis les masses. Peu importe, pour mesurer le pouvoir du cinéma, de comparer sa qualité éducative et instructive à celle de la littérature, du théâtre ou des beaux-arts. Une loi constante du progrès technique est que toute invention réussit qui supprime un effort ou une dépense. Pour l'homme ignorant, le cinéma représente une prodigieuse économie d'effort intellectuel. Pour l'homme pauvre, attaché à un labeur et à un lieu fixes, il représente le moyen, presque sans frais, de voyager, de changer de monde et de vivre d'une autre vie, par l'imagination.

Prenons garde aux besoins de l'imagination. Ce dont souffre peut-être le plus le travailleur moderne, l'esclave de l'usine, du bureau ou du magasin, comme, aussi bien, le bourgeois prisonnier de sa rue ou de son quartier, c'est du manque de nourriture pour son imagination. Il n'a presque aucun contact avec la nature et ses mystères, il ne croit plus aux légendes et il n'entend guère la poésie, il ne voit, autour de lui, que des choses uniformes, grises et mécaniques. On ne connaît homme cultivé, doué pour la vie intérieure, riche de connaissances acquises, qui n'éprouve lui-même, parfois, le besoin du changement ou du dépaysement.

A ces formidables réserves d'imagination inemployée que créent de plus en plus les conditions de l'existence moderne, pour le citadin, comme aux réserves de curiosité que développent, chez le provincial, les échos d'une agitation lointaine,

le cinéma fournit l'issue la plus commode, la plus proche, la moins coûteuse.

A l'être humain qui désire savoir, il fournit aussi un enseignement. Là encore prenons garde...

Le spectateur qui s'asseoit devant un écran de cinéma, pas plus, en général, que celui qui prend place devant la scène d'un théâtre, n'est venu chercher une leçon. Il est venu pour se distraire. Les films proprement éducatifs n'obtiennent guère plus de succès que les pièces de théâtre moralisantes. Même le film dit « documentaire » rencontre, souvent, l'indifférence du public.

N'empêche que toute image possède une force instructive, bonne ou mauvaise, force d'autant plus pénétrante que la photographie procure au spectateur une illusion d'authenticité, et le mouvement une illusion de vérité. Force instructive, disons plutôt force d'attrait ou de répulsion, qui provoque automatiquement un réflexe d'imitation, une approbation ou une condamnation, une sympathie ou une antipathie, un jugement de l'ordre sentimental ou de l'ordre intellectuel... Pour les gens simples, ce qui est imprimé comporte vérité. A plus forte raison, et même pour les gens d'une culture moyenne, ce qui est photographié et qu'ils peuvent voir. Faites l'expérience : vous qui connaissez la Californie ou le Sahara, essayez de modifier les impressions que telle personne a reçues de ces pays par le cinéma, vous n'y réussirez pas, et, non seulement vous n'y réussirez pas, mais vous passerez, à ses yeux, pour un mauvais observateur.

Le spectateur ne vient donc pas au cinéma pour recevoir une leçon. Mais, en même temps que pour se distraire, il y vient pour *voir* ce qui existe, se fait ou se porte. Il y vient à la fois empressé et passif, confiant et résolu à ne pas « se fatiguer » : conditions dont une seule suffirait à diminuer en lui le sens critique et les facultés de résistance. Jamais public ne se livra plus docilement que le public du cinéma.

On sait que l'histoire des mœurs dépend de l'histoire du spectacle, bien plus que de l'histoire de la littérature ou des arts. La lecture d'un livre, la vue d'un tableau ou d'une statue peuvent provoquer, chez un être humain, des réflexions, des rêves ou des désirs. Mais le livre ou le tableau laisse la personne seule avec elle-même : il ne lui fournit qu'une référence incertaine, une justification douteuse à des gestes éventuels, il

n'abolit pas le respect humain, la crainte du « qu'en dira-t-on ». Au contraire, le spectacle, parce qu'il est public, avoué, et parce que son succès implique une approbation collective, apporte l'exemple, l'entraînement et l'excuse. Le lecteur pensait : « J'aimerais éprouver cela ou vivre ainsi. » Le spectateur constate : « Cela se fait, cela donne des plaisirs et des avantages que je vois, cela est admis et recommandé. »

A l'égard du théâtre existaient encore le soupçon de l'artifice ou du goût exceptionnel, la prévention contre les partis pris de l'auteur et les procédés du comédien. Mais à l'égard du cinéma, qui se présente comme la photographie de réalités soumises au contrôle même de ceux qui les vivent, et dans le monde entier, le peuple n'a plus de défense.

Le peuple... c'est-à-dire tous les peuples. On l'a noté depuis longtemps, mais il faut le redire sans cesse, vu l'ampleur d'une telle révolution : le cinéma abolit les frontières de langues et les limites mêmes de civilisation. Les péripéties d'une scène filmée sont intelligibles aussi bien des Japonais que des Brésiliens, des paysans polonais que des Berbères de l'Atlas, de la midinette parisienne que de la femme du mandarin. Sans doute, tel public peut, selon ses goûts traditionnels ou ses préjugés, préférer un film à un autre. Le film fabriqué pour le public américain ne plaît pas toujours au public de Rome, de Paris ou de Munich. Mais comme le cinéma éduque lui-même son public dans un certain sens, il est évident qu'à la longue, cette éducation positive, pourvu qu'elle flatte les tendances communes de l'humanité et perfectionne ou renouvelle ses procédés d'attraction, aura raison des résistances négatives et des particularismes de mœurs. Un public de femmes musulmanes sera choqué, d'abord, par la vue filmée de la plage d'Atlantic City ou d'un bal montmartrois : mais si le film leur est présenté d'une manière très habile, l'impression qu'elles en garderont neutralisera, peu à peu, en elles, le réflexe de surprise au profit d'un réflexe d'imitation.

***

Le cinéma est donc un procédé d'influence et, indirectement, de puissance d'une ampleur qui n'a guère de précédent. Procédé dont la science et l'industrie peuvent encore, sans beaucoup d'efforts, décupler le champ d'action et la clientèle.

L'esprit conçoit aisément, par exemple, que chaque famille possède, un jour, un cinéma, comme, dans certains pays, chaque famille possède une automobile.

Sur quels objets et quelles formes de pensée ou d'activité s'exerce spécialement cette puissance ? Et qui, à vrai dire, en dispose ? Voilà les questions importantes.

Le cinéma influe principalement sur les mœurs, les façons de vivre, les modes et l'idée que le public se fait des relations sociales ou privées. Il crée un milieu et des types facilement compréhensibles, par rapport à quoi le spectateur mesure son propre état, ses manières de sentir et d'agir. Il suppose également une hiérarchie de valeurs matérielles et morales, au regard de laquelle se déroulent les scènes : par exemple, la femme élégante, le grand homme d'affaires, etc. Il classe les pays et les lieux : tel pays est sauvage, tel autre civilisé, telle forme d'habitat apparaît comme normale, telle autre excite l'horreur ou la pitié... Idée préconçue des relations humaines, création de types, hiérarchie supposée de certaines valeurs, classement même des pays et des lieux : tout cela, fatalement, implique un ensemble de partis pris qui ont leur source dans les traditions, les opinions et les intérêts des créateurs du film. Les créateurs de films, qu'ils l'aient prémédité ou non, projettent ainsi sur le public leur appréciation de la vie. Notez qu'en l'espèce, peu importent le sujet et les péripéties du film, qu'il s'agisse de scènes d'héroïsme, de brigandage, d'un épisode mondain ou d'une vue de bataille : c'est la gradation à peine avouée des nuances, du décor et des détails de milieu qui entraînera, dans l'esprit du public, la gradation des jugements. Or, quelle que soit l'adresse du fabricant, ces nuances ou ces détails traduiront toujours ses habitudes et ses préférences.

Imaginez une fillette de nos faubourgs qui irait une fois par semaine au cinéma, — c'est le cas moyen : elle verrait deux films par séance, soit, chaque année, une centaine de films, la plupart de fabrication américaine. Pour peu que cette enfant suivit le spectacle pendant deux ou trois années, elle aurait emmaganisé en son cerveau une somme d' « expériences » visuelles, de quoi rien ne pourrait plus l'empêcher de tirer des conclusions pratiques, qu'une fois mariée, elle transmettrait à ses enfants comme vérités vérifiées. Or, l'histoire supposée de cette fillette est l'histoire réelle d'un immense public.

L'influence du cinéma s'exerce d'abord sur l'appareil extérieur de la vie sociale, et notamment sur les modes. Que de femmes, de toutes les « provinces » de l'univers, vont au cinéma pour voir comment on « s'habille » dans les capitales! Sans doute en certains pays comme la France, où l'on conserve la coquetterie personnelle du vêtement, cette sorte d'influence n'est acceptée qu'après réaction et avec adaptation. Mais partout ailleurs, déjà, le film oriente les goûts de la femme commune.

La mode, problème secondaire? Non certes, puisque, par exemple, le prestige de Paris et le sort d'innombrables industries qui vivent de ce prestige, en dépendent. La fortune des couturiers parisiens est encore préservée par le fait que les femmes de l'aristocratie ou de la riche bourgeoisie, en Europe, ne veulent pas être habillées comme tout le monde, et, d'ailleurs, prennent leurs modèles au théâtre plutôt qu'au cinéma. Mais cette sauvegarde est fragile. Le *standard* uniforme, qui fait la loi vestimentaire de l'Amérique, s'impose peu à peu, en Europe, au costume masculin : il est presque admis pour les costumes de sport et de campagne. Point n'est besoin de jeter autour de soi des regards indiscrets pour découvrir que le *standard* conquiert certaines parties du costume féminin, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et même en France. Cela, pour des raisons évidentes de commodité et d'économie...

Quant au préjugé des classes riches de la société européenne contre le cinéma, il serait imprudent de le considérer comme un état d'esprit durable : résisterait-il au perfectionnement du spectacle et à son agencement plus luxueux ou plus varié? Le jour où les producteurs de films s'associeraient à des industries puissantes pour lancer une mode-*standard* dans le monde, on imagine qu'ils n'épargneraient ni leur dépense ni leur ingéniosité. Déjà, d'ailleurs, les façons d'être et de vivre des « stars » entrent dans la chronique élégante...

***

On sait que l'invention du cinéma est due au génie d'un Français, M. Lumière. La première séance de cinéma public eut lieu à Paris le 28 décembre 1895. Le cinéma n'est devenu une des grandes industries du monde que depuis la guerre. Sa puissance acquise lui laisse une marge de développement que

l'on ne saurait mesurer, et qui paraît immense. Pour en donner une idée, indiquons que 7 Français sur 100 vont au cinéma, tandis qu'aux États-Unis la proportion atteint 75 pour 100 de la population. Le public européen semble peu nombreux auprès du public américain, mais ce public européen comprend déjà presque tous les enfants et les jeunes gens : il commande l'avenir. Et il commande l'avenir selon les goûts, les tendances ou les mœurs dont l'image lui est transmise par le film américain.

L'esprit américain a trouvé, dans l'industrie du film, le type même de production où il lui est le plus aisé de triompher. Une fois amorti le coût de réalisation et de fabrication du film sur le marché américain, où nous venons de constater la vogue extraordinaire du cinéma, ce même film peut être mis en service à des prix dérisoires sur les marchés étrangers. Quelque faible que soit le revenu d'un film amorti, l'éditeur y gagne toujours : il gagne dans la proportion même où l'abaissement du prix permet d'augmenter la diffusion d'un produit qui ne coûte presque plus rien au producteur (1). On comprend ainsi pourquoi les industries cinématographiques des différentes nations de l'Europe cèdent chaque jour du terrain sous la poussée irrésistible de leur rivale d'outre-Atlantique. Cette dernière, d'ailleurs, à mesure que croissent ses bénéfices et que s'affirme son impérialisme, attire le personnel de créateurs, d'acteurs et de metteurs en scène du vieux continent.

Croire que l'on pourrait résister longtemps à une telle force par des interventions « étatistes » ou des règlements administratifs, nous semble puéril. Nous trouvons là un exemple frappant du privilège économique que confèrent l'« espace » et l'ampleur du marché ; exemple inquiétant, puisque cette fois, le privilège économique aboutit à une suprématie d'influence morale. Or, il est clair que ce n'est pas en « protégeant » et en fermant un marché national trop petit, autrement dit en consacrant son exiguïté et sa faiblesse, qu'on donnera aux producteurs d'un tel marché le moyen d'égaler leurs rivaux, dont la puissance vient, au contraire, de l'ampleur du marché de base qu'ils exploitent. Sans compter que le film national perdrait ainsi tout rayonnement au dehors.

(1) *Pour une politique française du cinéma*, par M. Gaël Fain, dans la *Réforme économique*, mars 1928.

Pour tenir en respect les producteurs de films américains, il faut leur opposer un marché de base aussi vaste que le leur. Ce n'est possible que par une entente des producteurs de films européens. Entente difficile et singulièrement délicate!

***

Bien plus jeune encore que le cinéma, est la radiodiffusion. On entendit les premiers concerts de la Tour Eiffel au mois de février 1922 (1).

Comme le cinéma, la radiodiffusion agit sur l'imagination et les formes de pensée collectives. Comme le cinéma encore, elle a conquis, du premier coup, les masses. Elle recruta tout de suite sa clientèle chez les ouvriers, dans la moyenne bourgeoisie et parmi les habitants des petites villes ou des bourgades. Les classes éclairées ou très fortunées d'abord l'ignorèrent, puis la dédaignèrent... Il s'agit du même phénomène de psychologie que nous signalions plus haut à propos du cinéma : besoin pour l'homme moderne qui est enchaîné à une tâche et à un lieu fixes de communiquer, sans effort et à peu de frais, avec le monde qu'il ne peut connaître ou voir directement.

Bien que la radiophonie se présentât le plus souvent sous des aspects assez frustes, elle apportait des avantages nouveaux que n'avait pu réaliser le cinéma. Chaque maison, chaque famille, chaque individu pouvait avoir son appareil récepteur. La femme retenait ainsi son mari à domicile, et ce dernier, las de la promiscuité de l'usine ou du bureau, s'épargnait au moins la promiscuité du spectacle. La radiophonie satisfaisait le goût populaire de la musique, presque à toute heure du jour et avec la faculté, pour l'auditeur, de changer de concert à sa guise ou, s'il lui plaisait, d'écouter des informations d'agences, des récits de faits divers. des conférences. Plus que le cinéma, la radiophonie, par la recherche des ondes, piquait la curiosité de l'amateur et par le contact que ce dernier obtenait avec des vibrations lointaines, flattait à la fois son goût du merveilleux et sa vanité d'apprenti sorcier. Enfin, elle créait, pour l'homme isolé, une sorte de compagnie et de conversation sans frais.

La radiophonie a nui, sans doute, au cinéma. Elle lui eût fait grand tort, si le prestige de l'image, et surtout de l'image

(1) M. Laffon-Montels, *le Droit de la Radiodiffusion* (*Société parisienne d'imprimerie*, 1928).

vivante, dramatique ou comique, ne dominait chez les enfants, les jeunes gens et la plupart des femmes, le goût de l'audition. En effet, le principal défaut de la radiophonie, mis à part ses vices matériels, est qu'elle impose à l'auditeur un effort de compréhension qui, parfois, l'excède. En Amérique, du reste, le cinéma se défend avec beaucoup de vigueur, en joignant à la présentation du film des morceaux de grand concert, des scènes de music-hall ou de vaudeville.

Il n'est pas improbable qu'à la longue, la radiophonie puisse exercer une influence égale à celle du cinéma, bien que d'une nature différente. Le cinéma, comme le théâtre, nous l'avons dit, agit principalement sur les mœurs et les formes extérieures de la vie sociale en provoquant l'instinct d'imitation. Mais son action est lente ; elle se sert toujours d'images qui, du moment qu'elles ont été photographiées et filmées, traduisent déjà du passé. Le cinéma fournit des exemples ou des modèles, il ne saurait associer le spectateur à un événement en cours. La radiophonie, au contraire, est essentiellement présente : elle agit, par la parole transmise, plus sur l'esprit que sur les sens. Bref, la radiophonie peut susciter des mouvements brusques de l'opinion publique ; le cinéma ne le peut pas.

Cependant, une fois constaté le succès qu'obtient la radiophonie auprès du public de tous les pays, nous devons reconnaître qu'elle est encore dans l'enfance. Elle hésite, et tout le monde, y compris les gouvernements, hésite autour d'elle. Elle s'attarde à la phase de l'anarchie individuelle, de l' « amateurisme » et des efforts dispersés. Mais on commettrait, croyons-nous, une erreur pleine de périls en prévoyant ce qu'elle sera plus tard d'après ce qu'elle est aujourd'hui. Les gens qui prétendent la réglementer sur ses données actuelles se bercent d'illusions. Les précautions que les gouvernements inclinent à prendre contre des périls qui, pour le moment, restent imaginaires, pourraient bien favoriser la naissance d'un péril futur, d'une tout autre portée. Ce n'est pas en posant des écriteaux sur vos propres champs de tir, pour la sécurité des passants, que vous empêcherez l'ennemi de fabriquer des canons qui écraseront les vôtres.

L'ordre viendra dans la radiodiffusion, comme il vient dans toutes les industries modernes, par la suprématie des plus forts. Or ici la suprématie des plus forts signifie évidemment la

suprématie des mieux outillés, — de ceux qui posséderont et fabriqueront le meilleur outillage, au plus bas prix. L'évolution passée et présente de l'industrie du matériel électrique et, notamment, du téléphone suffirait à nous en avertir. Le jour où, dans le monde, de grandes compagnies auront acquis le monopole de la construction d'appareils surpassant tous les autres en puissance, en rendement et en bon marché, nous subirons leurs lois et... leurs émissions, comme nous avons subi, parfois, les exigences des trusts pétroliers ou des constructeurs de machines agricoles. Alors il sera trop tard pour faire renaître la concurrence. Chacun doit favoriser la concurrence, mère de tout progrès et de toute force, quand il en est encore temps, quitte à s'efforcer d'y triompher. Il n'est pas d'autre moyen de défense, pour les intérêts nationaux, contre les surprises de l'avenir. Tout le reste, législation, réglementation, droits de tous et de chacun, se pliera fatalement, un jour ou l'autre, aux nécessités du fait acquis.

Terminons nos remarques en soulignant deux faits. L'invention de nouveaux moyens, d'une puissance sans précédent, pour la diffusion de l'image, de la parole et de la pensée, déterminera peu à peu la mainmise, par les groupes qui contrôleront techniquement et industriellement ces moyens, sur certains leviers de la civilisation. Devant quoi les États se sentent perplexes et enclins à de puériles défenses : à vrai dire, le rôle de États n'est pas, aujourd'hui, de ramener les phénomènes universels à la mesure de conceptions étroites, il est d'élever leur prévoyance politique à la hauteur des phénomènes universels. L'Angleterre en a jadis donné l'exemple, dans un tout autre domaine, par sa politique du pétrole.

LUCIEN ROMIER.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

M. MARIO PUCCINI

ET LE PORTRAIT DE L'ITALIEN

Depuis quelques années, la figure de M. Mario Puccini (rien de la *Tosca* et de *la Fiancée du Far-West*) est une de celles qui attirent l'attention dans la jeune Italie. Son nom a commencé de passer les frontières. Un choix de ses nouvelles a été traduit, il y a deux ans, avec une introduction de M. Valéry Larbaud. Il vient de donner un roman, *Cola ou le portrait de l'Italien* (1), qui est un livre très curieux : voici le moment de faire le portrait du portraitiste.

« Je ne suis pas né écrivain, nous apprend l'auteur dans une note autobiographique, comme on naît ténor, sans effort, rien qu'en se donnant la peine de naître. » A seize ans, le jeune homme était encore loin de se connaître. Là-bas, dans son petit coin des Marches, en face de l'Adriatique, dans ce bourg endormi de Sinigaglia, célèbre par le guet-apens de César Borgia, et que le cap d'Ancône sépare du fameux reliquaire de Lorette, qui eût pu l'éclairer sur sa vocation? Il prenait les désirs de gloire qui l'agitaient pour les appels du sacrifice et de l'apos-

(1) Mario Puccini, *Cola o il ritratto dell'Italiano*, Aquila, Vecchioni édit. 1928. — *De d'Annunzio a Pirandello* (en espagnol), Sempere édit., Valence, 1927. — *Dove è il peccato è Dio*, Foligno; *Zone in ombra*, *La vera colpevole*, Aquila; *Avventure e ritratti primaverili*, Florence, La Voce; *L'inganno della carne*, Mondadori, Milan. — *Quatre-vingt-dix ans*, traduit par H. Leluc et P.-H. Michel, Paris, Kra, 1926.

tolat. Missionnaire, sur une plage torride il baptisait les infidèles, ou bien dans un désert, attaché au poteau, au milieu des tam-tams et des rondes des cannibales, il s'attendrissait sur lui-même, goûtait comme une ivresse d'amour les délices du martyre.

Ces songes n'étaient, bien entendu, que la forme enfantine que revêtait pour lui une faculté ignorée. A cet âge, qui n'est Robinson ? Qui n'a été anachorète et Père du désert? Mais peut-être convient-il de relever dans ces illusions un trait de caractère, l'idée précoce que la vie n'est pas un jeu, un certain éloignement pour la frivolité. Dans cette race des Romagnes « vigoureuse et sanguine, agreste et pastorale », il y a un fond de sérieux qui touche à la mélancolie. Dans ces petites villes ennuyées de la côte orientale, en dehors des grandes routes, dans ces provinces que le massif du *Gran Sasso d'Italia* sépare du reste du pays, la vie offre un ton plus sévère que dans des contrées plus actives; là, dans la solitude de Recanati, loin des cercles brillants de Rome et de Florence, Leopardi nourrit son stoïque désespoir. L'écho de cette voix solennelle se retrouve par moments chez l'auteur des *Contes sombres* et de *la Vraie coupable*.

Mais l'adolescent devait tarder à découvrir ce noble ancêtre. Au temps de la jeunesse de M. Puccini, le grand homme, dont l'exemple tournait toutes les têtes, était M. d'Annunzio. C'est lui qui avait le privilège d'incarner aux yeux du pays la gloire littéraire, et le redoutable honneur de représenter aux yeux de l'Europe wagnérienne le génie de l'Italie. E. M. de Vogüé saluait en lui la renaissance latine. Les chroniques et les journaux n'étaient occupés que de ses aventures. Il était le prince de la jeunesse, le dandy, le don Juan, le roi du vivre inimitable. Dans les collèges, on se passait en cachette ses livres charmants et interdits. Les jours de congé, on se réunissait par petits groupes d'enthousiastes autour de l'heureux possesseur de la brochure secrète, on s'en allait dans la campagne écouter le nouveau chef-d'œuvre. « Viens-tu? » disaient ses camarades à Mario Puccini. Mais à chaque expérience, celui-ci n'osai s'avouer une nouvelle gêne. Honteux de son indifférence, au milieu de ces fanatiques, il rougissait de n'éprouver que froideur et qu'ennui. Il n'accusait encore que son insensibilité. « Je ne suis donc pas né pour la littérature ! » s'écriait-il avec

dépit. Et il désespérait d'écrire jamais une « belle page ».

En fait, le malentendu qui tourmentait le jeune Romagnol sur les bancs du collège de Sinigaglia n'était qu'un cas particulier d'un phénomène très général, qui veut que les générations se suivent en s'opposant. La crise, sans qu'il s'en doutât, était ouverte depuis longtemps : aux environs de 1905, il y avait beaux jours que M. d'Annunzio avait cessé d'être une idole. Tout cela est un peu oublié aujourd'hui. L'illustre borgne, le héros de Fiume règne de sa retraite de Gardone sur les lettres italiennes. Il est quelque chose comme un fétiche, un *totem* dans le genre de la louve du Capitole. Le voilà passé à l'état de relique nationale. Mais M. Puccini n'a pas encore désarmé. Il continue de faire au maître d'*Alcyone* et de la *Nave* une guerre sans pitié, une vraie guerre de partisan. Il est bien l'homme de sa nouvelle : *On demande un ennemi*. En 1923, dans une sorte de manifeste, l'*Esprit de la jeune Italie*, il se déclare farouche « antidannunzien », reprochant pêle-mêle à M. d'Annunzio sa grandiloquence, son clinquant, ses métaphores, ses maîtresses. Il revient encore à la charge dans un livre nouveau, qui du reste n'a paru jusqu'à cette heure qu'en espagnol. Il ne badine pas, ce jeune doctrinaire ! Même le courage du soldat lui paraît du « chiqué ».

Quelle injustice ! La vérité sur cette école dont M. d'Annunzio est le dernier représentant a été dite, ce me semble, par M. R.-E. Curtius dans sa belle étude sur Marcel Proust : « Depuis un siècle, écrit-il, toute la littérature a été conçue sous le signe de la volupté. » M. Curtius parle de la littérature française, mais nulle part cette tradition d'une littérature sensuelle, caressante et délicieuse, ce style ultra-décoratif, cette surcharge verbale, cet abus de la vocalise ne sont plus complètement chez eux que dans le pays du Tasse, de Métastase, du cavalier Marin. A cet égard, M. Puccini n'a pas tort : l'enflure (je dirais plutôt la virtuosité) est le « péché » de l'Italie, la rançon dont il lui arrive de payer le sens de la beauté.

Mais en face de cette Italie grasse, il y a l'autre Italie, sobre, musclée, concise, le pays le moins phraseur du monde, le pays des analystes froids et des réalistes à la Machiavel. Cette école, frappante par le dédain de la rhétorique, se continuait, jusque sous le sceptre de M. d'Annunzio, par les œuvres de maîtres comme Verga et les contes de Panzini et de Piran-

dello. M. Mario Puccini avait de qui tenir en se rattachant, avec ses aînés, Papini, Borgese, Jahier, Serra, Tozzi, à ce néo-classicisme issu de Manzoni. Il y avait longtemps que ces jeunes gens avaient dit le mot le plus grave qu'on puisse opposer à l'art de M. d'Annunzio, c'est qu'ils le trouvaient faux et, sous le chatoiement de l'orchestration, d'une extrême indigence de substance morale.

C'est parmi les petites gens, le peuple des fermes et des bourgades de la marche d'Ancône, les paysans de la Romagne, les vignerons de l'Apennin, que M. Puccini choisit d'ordinaire ses modèles. Il se défend toutefois d'être un régionaliste. J'aimerais parler de ses contes, d'un tragique concentré et quelquefois « panique », et c'est à regret que je saute ce que j'aurais à en dire. Mais j'ai hâte d'arriver à ce *Cola* qui est jusqu'à présent son ouvrage le plus étendu. Il y a travaillé ou du moins l'a gardé longtemps dans ses cartons, et c'est ainsi que ce roman de guerre paraît dix ans après la guerre. C'est bien le moment, dira-t-on ! Mais l'auteur sait ce qu'il fait et son livre, au milieu des circonstances présentes, ne fait que prendre plus de signification.

La littérature de guerre a peut-être été moins copieuse en Italie qu'ailleurs, comme la guerre italienne *nostra guerra* ressemble peu à ce qu'elle fut chez nous. Ce ne fut jamais, comme cela apparut en France le 2 août, une question de vie ou de mort, une affaire où il y allait pour chacun de quelque chose de plus que l'existence même. L'élan, la flamme pure et grave, le caractère sacré manquent entièrement ; la guerre y fut dès l'origine un acte réfléchi, une décision que recommandaient certaines raisons très fortes d'ordre moral ou politique, mais qu'on pouvait aussi ne pas prendre, pour d'autres raisons presque aussi fortes. Elle ne sortait pas de l'instinct. Elle ne fut jamais populaire. Jusqu'au dernier moment, il y eut en Italie des partisans du *parecchio*, d'excellents patriotes qui pensaient que le pays pouvait faire l'économie d'une guerre et atteindre ses buts sans sortir de la neutralité. C'est seulement un peu plus tard, après Caporetto, que les dispositions changèrent : dans le désastre, le pays sentit le grand frisson. La guerre cessait d'être une opération raisonnée, un exercice, une cure d'ascétisme; elle perdait tout à coup sa charpente d'abstractions. Les choses apparurent dans leur simplicité. La patrie entra dans les cœurs.

Il faut se souvenir de ces conditions pour comprendre l'attitude qui fut alors celle de la plupart des écrivains italiens. Pour ces jeunes intellectuels, la guerre se présentait comme une épreuve de nerfs, une affaire de tenue, où il s'agissait de faire bon visage et de montrer la crânerie d'un gentilhomme sur le terrain ; quelques-uns éprouvaient des sentiments religieux, concevaient la souffrance comme une purification. Tous étaient parfaitement clairvoyants et tenaient à honneur de conserver la tête froide et le regard lucide. On peut dire que le sentiment dominant fut la curiosité. C'est pourquoi ils avaient horreur de la trompette : ces enthousiasmes bruyants avaient à leurs yeux le tort d'être à côté de la vérité et de méconnaître ce qu'il y avait de viril dans un courage si noble et si gratuit.

Peut-être qu'un des attraits de la guerre, pour un grand nombre de ces jeunes gens, dont presque aucun n'avait passé par la caserne, fut encore un autre sentiment, le désir de se mêler au peuple, l'espoir de se sentir un atome dans la masse, de déposer le moi, de se perdre dans l'unité. « Aller ensemble. A la queue leuleu le long des sentiers de la montagne, comme un défilé de fourmis sur la crête d'un mur... », dit le lieutenant Serra, tué à la tête de sa section le 20 juillet 1915. Se simplifier, apprendre la vanité de nos petites personnes, le néant des « élites », la beauté « de cette foule qui est presque toute l'humanité », voilà la morale des carnets d'un Soffici ou d'un Jahier. M. Stanghellini intitule le sien une *Introduction à la vie médiocre* : exactement, une pénitence, une école d'humilité.

Cette vie médiocre, cette existence des gens de rien et des obscurs, c'était de tout temps la préférence de M. Puccini. C'est à cette peinture qu'il s'était consacré par conviction d'artiste, par protestation contre l'exceptionnel, contre la convention mondaine, la frivolité des rastas de M. d'Annunzio. A cette coûteuse et fragile dentelle des âmes de luxe, il préférait la bure des sentiments communs. L'armée lui donna plus encore l'impression de cette solidarité.

Il était donc tout indiqué que M. Puccini écrivît la geste de la foule et que s'il faisait un livre de guerre, ce ne serait pas le roman des « as » et des états-majors, mais celui de la troupe, du bonhomme anonyme, le livre du Poilu inconnu. En effet, son Cola, dont nous ne savons même pas le nom de

famille (Cola, c'est Nicolas ou, si l'on veut, Colas, c'est-à-dire tout le monde), son Cola, dis-je, n'est guère plus qu'un numéro, une figure entre des millions d'autres. Seulement, par un tour particulier de son esprit, par souci de la vérité, par horreur de la déclamation, ce Cola, qui a gagné la guerre, M. Puccini nous le présente tout à fait comme un pauvre diable, prudent, plus que prudent, pas héroïque pour deux sous, faible, geignard, tremblant tout le temps pour sa peau, entouré d'autres pauvres diables qui ne valent pas mieux que lui : si bien que ce roman de guerre semble une sorte d'épopée burlesque et qu'il aurait presque l'allure d'un livre pacifiste, s'il n'y avait une différence, un simple signe qui change tout et que je dirai tout à l'heure.

On a pu écrire que ce livre est le pendant du *Feu* ou des *Croix de bois*. Il est vrai qu'il y a quelque chose de cela : toutes les fois qu'on applique à la guerre (ou d'ailleurs à n'importe quoi) les procédés du réalisme, c'est-à-dire qu'on substitue le détail à l'ensemble, l'ensemble disparaît, et l'on n'a plus qu'une suite de phénomènes décousus et incompréhensibles. C'est ce qui arrive mécaniquement dans la peinture de batailles : il suffit, pour les rendre absurdes, de remplacer le point de vue du général en chef par celui du caporal ou du cuisinier de l'escouade. Bien entendu, celui-ci existe et a parfaitement le droit d'être représenté, à condition de ne pas prendre cette vue fragmentaire pour une vérité totale, ce qui est trop souvent le tort des réalistes. Mais leur plus grand désordre est de nature sentimentale : les larmes leur brouillent la vue. Ils ne voient plus que la douleur. La souffrance leur cache les causes qui ennoblissent la souffrance, leur paraît seule digne d'attention, devient l'unique réalité : toutes les valeurs se noient dans ce torrent de pathos vulgaire.

M. Mario Puccini est un esprit trop distingué pour tomber dans cet excès de basse sensibilité. Il fait sec dans son œuvre comme dans le climat de son pays. Toute exagération lui répugne ; l'enflure lui est intolérable. Le trémolo humanitaire ne lui semble pas moins écœurant que le grand air patriotique ; le bourrage de crâne « à la pitié » lui paraît aussi déshonorant que le bourrage belliqueux. Il n'y a pas dans son livre un atome de fadeur : ce qui le distingue aussitôt des écrits vagissants, des bêlements sentimentaux qui n'ont que

trop flatté les parties lâches de notre cœur. En réalité ce livre qui ne montre que la troupe, la misérable humanité, est écrit à la gloire du chef et pourrait se résumer par un appel au Maitre. C'est une sorte de négatif, auquel il manque (exprès) l'acide, la goutte de réactif qui fera sortir la vraie image. C'est le tableau d'un corps sans âme, qui fait comprendre le rôle de l'homme providentiel qui est venu inspirer ce cadavre, lui souffler la résurrection. C'est Lazare dans le tombeau, c'est le fantoche sans volonté, sans force, dont le génie d'un homme a fait l' « Italien de l'an V ».

Oui, c'est tout bonnement l'histoire d'une escouade, et pas plus reluisante que toutes les histoires pareilles; c'est tout le terre-à-terre, l'ennui, le morne, le terne, l'atone de la vie des hommes réunis en troupeau. Rien n'y manque : pas une note que pût désavouer le réaliste le plus intransigeant. Jamais de coup d'aile, point de fanfare, pas la queue d'un petit couplet sur la patrie. A cela près qu'on ne voit point de brutes, et que les officiers ne sont pas représentés systématiquement comme des maniaques sanguinaires ou de sinistres imbéciles, tout est conforme à la plus pure doctrine naturaliste. Et l'on sait que cette doctrine ne croit pas aux héros. Tout cela est « moyen », hélas! médiocre, sans relief, sans vertu. C'est pourtant cette pâte amorphe, inerte et incolore que devait transformer le coup de pouce d'un démiurge. Plus la satire est impitoyable, plus elle fait sentir la grandeur du miracle.

Ce tableau de bonshommes sans gloire, évidemment, on pourrait le faire à peu près le même pour toutes les armées du monde : peut-être y avait-il pourtant à cet égard une situation spéciale à l'Italie. L'Italie n'a que depuis peu le service obligatoire, et l'excès de sa population lui permettait de n'incorporer chaque année qu'une faible partie du contingent. Cette masse d'ajournés et de récupérés, ce peuple immense d'hommes arrachés subitement à leur boutique ou à leur champ, ne connaissant que leur village, voilà le matériel humain que l'Italie jetait brusquemeut à la frontière des Alpes ou de l'Isonzo.

Ce sont ces réservistes qui composent la petite troupe de M. Puccini : des hommes tranquilles, sérieux, qui ne sont plus de la première jeunesse, des pères de famille, dont quelques-uns commencent à grisonner aux tempes, des corps rendus

paresseux par les habitudes sédentaires : Agostini, le pharmacien, qu'on imagine toujours derrière son comptoir, entre ses balances et ses bocaux, Vezzani le trombone et Airoldi le sacristain, Tarenghi, le commis-voyageur, et Garambelli, le douillet qui gonfle soigneusement chaque soir son oreiller en caoutchouc, et Filibbini, l'employé, Arima l'avocat, et Rossi et Scaramellini, « le monsieur à la petite vie tranquille et au *risotto* milanais ». Ah! ce ne sont pas des foudres de guerre. Tous gardent dans le rang, comme un foulard autour du cou, l'atmosphère de leur vie bourgeoise, le laisser-aller du civil, l'odeur du pot-au-feu. Et jusque sous le harnais, on perçoit le pas traînard d'une armée en pantoufles.

Et Cola? Un petit paysan toscan, un Lucquois d'aspect malingre, circonspect, gêné au milieu de ces « messieurs », mais assez fin, prompt à prendre l'air et à faire comme « les autres »; on croit le voir, bien que l'auteur ne le décrive nulle part, gentil, souriant, aimable et un peu gauche, cherchant à se tirer d'affaire sans paraître trop emprunté; sans enthousiasme, bien entendu, mais sans mauvaise volonté, bref, une figure à peine formée, sans traits bien définis, une pâte dont on pourra faire ce qu'on voudra, une de ces physionomies que la nature répète par milliers d'exemplaires, Thomas, Martin, Jean, Pierre aussi bien que Nicolas : c'est le premier venu, le « bleu », le piéton, le poilu de deuxième classe, l'élément commun dont est faite l'armée.

N'attendez pas que ce garçon vous sorte des tirades nationalistes : les grands mots prennent très mal sur cette tête méfiante. La patrie? Un petit coin de pays, et qui ne nourrit pas son homme : il faut aller gagner sa vie à l'étranger. « C'est pas le Paradis, la patrie... » L'Italie? C'est bien vague. Le Roi, c'est bien lointain... Ce qui ne veut pas dire qu'on est un lâche. Lorsque Cola était charretier à Toulon, il ne faisait pas bon l'appeler « canaille d'Italien » : son sang ne faisait qu'un tour, et il savait se faire respecter.

Non, Cola n'a pas froid aux yeux : un coup de couteau, cela le connaît. Mais la guerre, pour quoi faire? Si seulement il s'agissait de défendre les siens! Mais là-haut, si loin de chez soi, vraiment non, le cœur n'y est pas. Cela regarde les gens des frontières... Ainsi monologue Cola. « L'inventeur de la guerre, celui-là, Dieu lui refuse son Paradis! » Du reste, qui

est-ce qui a « inventé » la guerre? Est-ce qu'on sait? A quoi bon se demander ces choses? Cola sent bien qu'elles lui passent par-dessus la tête. Il sait aussi que dans ces cas-là, il n'y a pas à faire le malin; ce sont de ces grands fléaux dont on parle dans les histoires, comme les choléras, les pestes. Force est bien de s'y résigner, mais Cola n'y met rien du sien, et le devoir est de tirer, si l'on peut, son épingle du jeu.

Dans ces difficultés, que faire? Louvoyer, tâcher de gagner du temps; c'est déjà beaucoup d'attraper la fin de la journée. Le pis est que la guerre ne se contente pas de vous tuer. Il y a bien d'autres périls. Que voulez-vous que fasse un pauvre homme exposé à mille tentations? Ce ne sont pas seulement les jurons, les blasphèmes (il faut bien hurler avec les loups), mais les cartes, le vin, les femmes, — que d'embûches! Qu'il est donc malaisé de rester honnête à la guerre! Est-ce une vie pour un homme marié de passer des mois sans sa femme? Et cette femme, que fait-elle? Qui jurerait qu'elle ne vous trompe pas pendant que vous avez le dos tourné? Alors, si à cette heure trouble où vous avez du vague à l'âme, vous allez justement porter le linge du lieutenant à laver, et que la commère vous aguiche d'une certaine façon, comment ne pas tomber dans les bras de la blanchisseuse? C'était fait avant que Cola eût le temps de se reconnaître. Quelle effrontée que cette *donnaccia*! Mais voici Pâques qui arrive, et c'est le point noir de l'affaire. Il faut aller à confesse et qui dit que le curé n'est pas de mèche avec le colonel? Ces gens-là sont encore des « gros », qui doivent s'entendre sur le dos des petits. Attention, Cola, mon ami! On dit que le colonel est un homme sévère qui ne plaisante pas avec la bagatelle. Surtout ne va pas te trahir : avoue les menues choses avouables, mais escamote ce qu'il faut. On n'est pas tenu de fournir la corde pour se pendre. Le bon Dieu comprend bien cela. Et voilà mon Cola confessé à moitié, qui s'approche hypocritement de la sainte table, et cumule sur son péché un double sacrilège... C'était bien la peine de déployer tant de prudence!

Ce qu'il a de charmant, ce Cola, au milieu de ses faiblesses assez mal édifiantes, c'est d'abord le mérite qui fait Panurge délicieux : c'est d'être tellement *nature*. Il ne feint jamais, même quand il ment, et c'est pourquoi on ne le trouve point sot, même quand il fait des sottises. Ce drôle est d'une naïveté

qui désarme : il ne cache point qu'il a peur. Il se méfie des airs bravaches. « Le courage, ça ne se porte pas écrit sur la figure. » « *Gamba mia*, il n'y a point de honte à fuir quand il le faut. » Aucune culture, mais un trésor de bon sens et, à toute occasion, une provision de ces sentences qui sont la sagesse d'un peuple, monnaie du paysan, qui le dispense d'opinions personnelles : et c'est toute l'Italie qui s'exprime par sa bouche. « La femme et le feu, tâtes-en peu. Femme, vin et cheval, qui s'y fie, s'en trouve mal. De la mer, c'est du sel qui vient, et de la femme peu de bien. Une femme bonne vaut une couronne. » Ou des proverbes sur les saisons : « En avril, chaque jour est un baril. » Ou sur les choses de la vie : « Quand on se couche avec les chiens, on se réveille avec des puces... » Oracles un peu contradictoires, au moyen desquels le bon Cola essaie de garder l'équilibre et de faire face tant bien que mal aux contradictions de la vie.

Et pourtant ce bonhomme, si peu sûr, si falot, mon Dieu! à l'occasion, il fera merveilles tout comme un autre. Pas par plaisir, bien sûr, ni par gloriole, mais par un vague honneur et par un attachement de caniche pour son lieutenant. Au moment de la première offensive du Trentin, le front crève, on bat le rappel des embusqués; on fait flèche de tout bois. Cola, dans le branle-bas, se révèle : il se dévoue, se multiplie, sert d'homme de liaison. Alors, il ne sait plus bien ce qui lui est arrivé. Il se rappelle qu'il est tombé tout près d'un Autrichien; une mouche fourrageait dans le nez du macchabée. Il se réveille dans un lit très propre, à l'hôpital, et comprend qu'il lui manque un bras : enfin, le voilà sauvé! La guerre est finie, mon garçon. Tu en es quitte à bon marché. Tu as voulu jouer au plus fin, le bon Dieu te punit, c'est bien fait. Mais il a vu que tu n'étais pas un grand pécheur, il se contente de te prendre un bras. Ton compte est bon, tu es tranquille pour la vie.

Le mot de la fin est ravissant.

Cola se retourna pour voir les monts d'Asiago, qui à cette heure se trouvaient à contre-jour : une petite bande bleue, là-bas, à peine plus dense que le ciel, et poudrée légèrement çà et là d'ombres cendrées.

Un homme de la gare lui frappa sur l'épaule :

— Eh! bien, vieux, comment va la guerre?

Cola écarquilla les yeux, comme quelqu'un qui verrait sortir de son cadre, à l'église, un personnage du chemin de la croix, et redouterait un miracle ou plutôt quelque diablerie.

Sans répondre, il se mit à courir le long du train pour y chercher une place, où il s'assit du mieux qu'il put sans regarder autour de lui. Puis, tirant de sa poche un *mezzo-toscano* (un de ces cigares qu'on coupe en deux par le milieu, et dont on fume les deux bouts), il se mit d'abord à le sucer longtemps tout doucement et, à la première allumette qu'il vit craquer par un voisin, demanda du feu et alluma.

Ce demi-cigare est une image : c'est toute l'Italie d'avant-guerre. Un demi-pécheur, un demi-chrétien, un demi-guerrier, qui trouve moyen de se faire blesser sans le vouloir, courageux sans le faire exprès, ayant peur sans être poltron, philosophe sans le savoir, honnête et fripon à moitié, infidèle par entraînement, joueur par imitation, attendant toujours l'allumette du voisin, ces traits inconsistants, épars, ce manque d'initiative, ce doute, cette crainte du risque, tel était le pays, telle était la triste matière à laquelle un homme devait imprimer un sursaut si prodigieux.

Sans doute ce « portrait de l'Italien » est-il un peu injuste. Peut-être par pudeur, par dédain de surfaire, M. Mario Puccini a-t-il un peu poussé les choses à la caricature : il se plaindrait d'être pris au mot. Il voulait seulement réagir contre les dithyrambes et la vaine éloquence, fouetter par une vive diatribe l'orgueil national, et surtout faire hommage au chef qui a rendu à son pays le sens de la grandeur : « *AL DVCE...* »

Malgré les apparences qui en feraient si aisément un pamphlet antimilitariste, ce livre appartient à ce que Gœthe appelle la littérature « tyrtéenne », celle qui est faite pour encourager et exalter la vie. C'est le sens de cet *Ecce homo* : l'histoire d'une dépression, d'un pays démoralisé, à la veille de l'instant où apparaît le maître qui groupe les volontés et rassemble les énergies.

Je n'ai pas à juger l'Italie d'aujourd'hui. On y assiste au spectacle d'un pays qui fait de l'héroïsme, comme d'autres fabriquent de la démagogie. Ce serait un chapitre à ajouter à l'*Histoire d'Italie* que vient de publier l'illustre Benedetto Croce. On verrait ici la dernière étape du travail national :

l'unité italienne, commencée par les prophètes du *risorgimento*, est en train de s'achever entre les mains puissantes d'un pétrisseur de volontés, d'un meneur d'imaginations. Il manquait à Cola une idée, une foi; il s'ignorait lui-même. Le « Patron » lui donne une mystique et une discipline.

La transformation frappe tous les yeux. Nous sera-t-il permis d'accorder un regret et un regard de sympathie au gentil compagnon que M. Puccini maltraite de si bon cœur? Il n'était point mauvais, ce garçon : il n'y avait guère, en somme, qu'un reproche à lui faire, c'est de n'être pas un soldat. Il avait échappé à cette dure mécanisation, à l'embrigadement des nations modernes. Il y avait un pays au monde qui n'était pas encore trop caporalisé. Il ne connaissait pas son bonheur.

Puis-je rappeler un petit fait? C'était il y a cinq ans, à mon premier voyage après le coup d'État. J'arrivais à la gare de Civita-Vecchia. Sur le quai de la petite ville papale où Stendhal bâilla son ennui de fonctionnaire de Louis-Philippe, partait une sonnerie de clairons et manœuvraient deux petites troupes : les chemises noires, garçons et filles, alignées en deux sections, au commandement faisaient le salut fasciste. C'était charmant. Les talons claquaient, les petites allaient fièrement au pas, les bonnets de police penchaient crânement sur l'oreille. On sentait dans tout cela quelque chose d'allègre et de nouveau. Et je sais bien que l'Italie abusait autrefois de la nonchalance et du désordre. Il fallait lui reforger des cadres. Et en même temps je me disais : « Quoi ! même les filles !... »

Ce qui rendait Cola aimable, avec tous ses défauts, c'était le naturel. J'ai peur que la caserne ne le gâte. Mais peut-être ai-je tort de craindre. On ne change pas aisément le tempérament d'un pays. Cola en a vu d'autres. Avec lui, on est sûr que la nature n'est jamais loin.

Louis Gillet.

REVUE LITTÉRAIRE

AMES ROMANTIQUES

Je ne sais pourquoi l'on a choisi, pour célébrer le centenaire du Romantisme, l'année 1827, qui est la date de la *Préface de Cromwell*. On aurait pu tout aussi bien, et même beaucoup mieux, choisir l'année 1802, qui vit paraître le *Génie du Christianisme*, ou l'année 1830, qui vit représenter *Hernani*. Mais ne chicanons pas. Et puisque d'ailleurs le Romantisme n'est pas une œuvre, ni un homme, dont on puisse exactement dresser l'acte de naissance, mais un mouvement d'idées, un ensemble d'aspirations littéraires, profitons de cette incertitude même pour prolonger un peu la période des commémorations.

Parmi toutes les innombrables publications qu'a fait surgir l'approche de ce centenaire, il faut mettre à part, avec la copieuse et substantielle *Histoire du Romantisme en France*, dont M. Maurice Souriau a fait paraître les deux premiers volumes (1), la très intéressante collection de textes que M. Henri Girard a entrepris de nous donner sous le nom de *Bibliothèque romantique* (2). M. Henri Girard, qui est actuellement conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et auquel nous devons une excellente étude d'ensemble sur *Émile Deschamps*, s'est avisé que la vie spirituelle du Romantisme et des écrivains romantiques ne nous était point suffisamment connue et il s'est proposé pour mission de nous la faire mieux connaître. Dans ce dessein, il a exhumé, en une série d'élégants volumes illustrés,

(1) *Histoire du Romantisme en France*, par M. Maurice Souriau. *Première partie*. 2 vol. in-8. Éditions Spes, Paris, 1927.

(2) *Bibliothèque romantique*, publiée sous la direction de M. Henri Girard, 15 volumes in-8, 1923-1927; Éditions des Presses françaises et Société d'édition « les Belles Lettres ».

ou remis en circulation un certain nombre de textes ou inédits, ou peu connus et depuis longtemps épuisés. La collection comprend actuellement une quinzaine de volumes. Chacun d'eux, confié à un spécialiste, est précédé d'une étude très fouillée et très précise, qui nous renseigne avec abondance sur l'auteur et sur son œuvre.

Prêchant d'exemple, M. Henri Girard a réédité la curieuse *Préface des études françaises et étrangères* d'Émile Deschamps, laquelle « compte parmi les manifestes essentiels de l'École romantique ». M. Jules Marsan, l'historien si ingénieusement informé de *la Bataille romantique*, a réimprimé et préfacé les parties essentielles de l'ouvrage posthume d'Alphonse Rabbe, *l'Album d'un pessimiste*. M. René Descharmes a publié diverses œuvres inédites d'Alfred Le Poittevin, qui fut l'ami de Flaubert et l'oncle de Guy de Maupassant. M. Georges Brunet a, sous le titre de *les Vespres de l'Abbaye du Val*, extrait des œuvres de Jules Lefèvre-Deumier, un certain nombre d'intéressants morceaux de prose et de vers. M. Henry Moncel a détaché des œuvres de Doudan le suggestif essai *Des Révolutions du goût*. M. Pierre Poux a retrouvé, avec quelques lettres inédites, et nous a révélé *le Cahier vert* de Jouffroy; il nous a, d'autre part, donné une précieuse édition du roman de Sainte-Beuve, *Volupté*. M. Georges Roth, sous le titre de *la Couronne poétique de Byron*, a composé un florilège des plus belles et significatives pages qui ont célébré chez nous le génie et la mémoire du grand poète anglais. M. André Monglond, qui va se faire l'historien du préromantisme, et qui a préludé à cette étude par un volume de *Vies préromantiques* (1), a découvert et mis au jour un premier roman ignoré de Senancour, *Aldomen, ou le bonheur dans l'obscurité*. M. Albert de Luppé a tiré des archives de sa famille de larges extraits des *Lettres inédites du marquis de Custine au marquis de La Grange*. M. Alfred Pereire a réimprimé le livre que Saint-Simon faisait paraître en 1814 sous le titre *De la réorganisation de la société européenne*. L'abbé Bremond a réédité, préfacé, commenté avec sa pénétration habituelle le curieux roman d'*Arthur* d'Ulric Guttinguer. M. René Jasinski, qui prépare un important travail sur Théophile Gautier, a publié avec une savante introduction et des notes le *Journal intime* d'Antoine Fontaney. M. Marcel Hervier nous a donné

(1) Le volume fait partie d'une collection d'*Études romantiques*, publiées sous la direction de M. Henri Girard, et qui s'intitulent : *Sensibilité musicale et Romantisme*, par M. Fernand Baldensperger; *le Mysticisme social de Saint-Simon*, par M. Georges Brunet; *Un poète bilingue : Adolphe Dumas*, par M. Frédéric Mistral (neveu).

une nouvelle édition du poème *Feu et Flamme* de Philothée O'Neddy, de son vrai nom Théophile Dondey, et y a joint la correspondance inédite du poète et de son ami Ernest Havet. M. Amand Rastoul a réédité les parties essentielles de *la Ville des expiations* de Ballanche, dont M. Joseph Buche, si je suis bien informé, doit nous restituer le si curieux livre *Du Sentiment*. On nous annonce aussi une nouvelle édition des *Consolations* de Sainte-Beuve. Et tel est, sèchement résumé, le bilan actuel de la *Bibliothèque romantique*.

Il serait assurément excessif de prétendre que tous ces documents réunis renouvellent de fond en comble l'histoire du romantisme; mais ils précisent, sur toute sorte de points, ce que nous savions déjà ou ce que nous pressentions de l'histoire individuelle ou collective des écrivains et des doctrines romantiques; et les historiens de l'avenir y puiseront à pleines mains pour décrire l'évolution des âmes et retracer le mouvement des idées dans la première moitié du XIXe siècle français.

Voici, par exemple, Jouffroy. Une œuvre philosophique de second ordre, un peu fragmentaire d'ailleurs, et qu'on ne lit plus guère; quelques articles de journal ou de revue, dont l'un au moins, *Comment les dogmes finissent*, fit du bruit en son temps; quelques pages émues, vibrantes, d'une éloquence ardente et mélancolique : voilà tout ce que l'on connaissait de lui jusqu'à la fin du siècle dernier. Qu'on joigne à cela une étude un peu hautaine, mais sympathique, de Taine, quelques articles, comme toujours, pleins de suc et de substance, de Sainte-Beuve : cette « littérature » avait à peu près suffi à Ollé-Laprune pour écrire sur *Théodore Jouffroy* un livre ingénieux, exact, pénétrant, et qui, aujourd'hui encore, se lit avec grand profit. Depuis lors, en un volume qui, ce me semble, n'a pas été assez remarqué, Adolphe Lair a publié la très intéressante correspondance du philosophe avec ses deux amis Damiron et Dubois : un Jouffroy assez nouveau y apparaissait par endroits : un Jouffroy cordial et gai, généreux, curieux de tout, grand liseur de romans, par-dessus tout poète et artiste. Dans l'étude très fouillée qu'il vient de consacrer à l'auteur des *Mélanges philosophiques*, M. Pierre Poux a bien mis en relief les principaux traits de cette originale figure; et il nous révèle en même temps, en publiant *le Cahier vert*, recueil de pensées où le disciple de Cousin consignait au jour le jour les résultats de son expérience, le Jouffroy moraliste que nous soupçonnions bien un peu, mais qui, désormais, se montre à nous en pleine lumière. En usant de tous ces secours, je voudrais, à mon tour,

esquisser l'attachante physionomie morale de ce Vauvenargues de l'éclectisme (1).

***

Il est né en 1796, dans un village perdu du haut Jura français, où les mœurs s'étaient conservées simples, graves, un peu patriarcales. Son oncle était prêtre insermenté; son père, paysan aisé, était un robuste chrétien que la foi révolutionnaire n'avait pas entamé : tous deux, taillés en hercules, et le second « une espèce de Rob Roy, la terreur des gendarmes et la providence des émigrés ». La mère, excellente ménagère, sensée, prudente et fine, ressemblait à son fils. Celui-ci, dans ce milieu modeste et pieux, mais peu banal, acquit de bonne heure une certaine hauteur un peu dédaigneuse de pensée, l'habitude du recueillement et de la vie intérieure, et, en même temps, un goût très vif de la nature : il s'intéressait aux choses et aux travaux de la campagne; à l'occasion, il en prenait sa part, et on le voit à vingt-six ans, professeur déjà réputé, « faire ses foins », comme un vulgaire fermier.

L'enfant promettait : on l'envoya au collège, à Lons-le-Saulnier, puis à Dijon. A ses moments perdus, il rimait, lisait beaucoup, surtout des romans, ceux de Florian, de Mme Cottin, de Bernardin, — il met *Paul et Virginie* bien au-dessus d'*Atala*, — il s'essayait même à des comédies. A Lons-le-Saulnier, quoique les professeurs fussent des prêtres, Voltaire et Rousseau avaient leurs entrées, probablement secrètes : un vent d'incrédulité soufflait sur cette jeunesse, et il est à croire que Jouffroy lui aussi en fut atteint. A Dijon, en 1813, un inspecteur général le remarqua et lui proposa de le faire entrer à l'École normale : il souhaitait sans doute, avec tous les siens, « la chute du tyran » et il fut ravi d'échapper à la conscription : il accepta.

Il ne semble pas que Paris lui ait été un enchantement : son âme un peu solitaire, distante, vite effarouchée de provincial et de montagnard s'accommodait mal de la grande ville bruyante, et du strict régime intérieur de l'École. Trois ans plus tard, y rentrant comme

(1) Théodore Jouffroy, *le Cahier vert; Comment les dogmes finissent; Lettres inédites* publiées par M. Pierre Poux, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque romantique*; les Presses françaises, 1924; — Cf. *Correspondance de Théodore Jouffroy*, publiée avec une *Étude sur Jouffroy*, par Adolphe Lair, 1 vol. in-16; Perrin, 1901; — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, t. I; *Premiers lundis*, t. III; *Causeries du lundi*, t. VIII et IX; — H. Taine, *les Philosophes classiques;* — Léon Ollé-Laprune, *Théodore Jouffroy*, 1 vol. in-16; Perrin, 1899; — Paul Dubois, *Cousin, Jouffroy, Damiron*, souvenirs publiés avec une introduction par Adolphe Lair, 1 vol. in-16; Perrin, 1902.

répétiteur, il se dit encore « malheureux de se lever matin, ennuyé des longues messes et des plats sermons, des petites vexations du chef, du portier, des pions et du règlement. » « J'ai quitté, disait-il encore, mon pays, ces personnes, cette maison, *ce village que j'adore et dont le souvenir me fait pleurer*, maintenant que je n'ai plus d'amis ici pour m'en adoucir le regret. Ah! Damiron, vous ne concevez pas la force des choses qui m'attachent à ma patrie ; vous avez quitté votre province trop jeune et *Paris n'est pas une patrie*... De ma vie je n'ai eu le cœur si serré ; *il a fallu pleurer et pleurer longtemps*, quelque effort que je fisse pour raisonner et me convaincre moi-même de ma folie !... Je puis dire que je connus ce soir-là ce que c'est que le désespoir. » Pour un jeune homme de vingt et un ans, voilà une sensibilité qui pourra paraître insuffisamment virile. « Sa haute taille, nous rapporte Sainte-Beuve, ses manières simples et franches, une sorte de rudesse âpre qu'il n'avait pas dépouillée, tout en lui accusait ce type vierge d'un enfant des montagnes, et qui était fier d'en être ; ses camarades lui donnèrent le sobriquet de *Sicambre*. » Peu à peu d'ailleurs, il s'apprivoisa et il sut se faire, parmi ses condisciples, d'excellents, de fidèles amis.

L'enseignement de l'École qui, la première année, fut exclusivement littéraire et historique, lui aurait peut-être laissé un assez médiocre souvenir si, en 1814, précisément, Cousin n'avait été chargé d'organiser, à l'École même, l'enseignement philosophique. Ce fut pour Jouffroy une révélation : il s'attacha au tout jeune maître de tout son cœur et de tout son esprit. Cousin, c'est entendu, n'était pas un vrai philosophe, et il y a trop de rhétorique, trop de charlatanisme et trop de politique dans son cas ; mais c'était un merveilleux excitateur d'esprits : il eut en Jouffroy, qui était essentiellement une « âme seconde », le plus enthousiaste et le plus candide des disciples. C'est qu'à vrai dire le futur auteur des *Nouveaux Mélanges* était alors en état de grâce pour accueillir avec ferveur la bonne parole philosophique. Lui-même, dans une page justement célèbre, et qui dut déterminer, ou du moins encourager, plus d'une conversion à rebours, — celle de Renan entre autres, — nous a conté dans quelles circonstances il avait perdu la foi de son enfance et comment, cessant d'être chrétien, il était devenu philosophe. On se rappelle cette « nuit de décembre » aussi fameuse et aussi pathétique que celle de Musset, et que Taine a jadis si éloquemment commentée. Pourquoi faut-il que cet émouvant récit ne soit pas exactement daté, et que ses amis puissent soupçonner l'auteur d'avoir un peu arrangé la réalité, d'avoir

ramassé en cette « nuit » symbolique d'autres « nuits » peut-être aussi décisives, en tout cas, bien des impressions antérieures, bien des « moments » d'une évolution intime qui semble avoir remonté assez haut, bref, d'avoir quelque peu sacrifié à l'effet littéraire? La page reste admirable et d'une très suffisante vérité morale : elle nous explique à merveille pourquoi Jouffroy s'éprit de Cousin et d'une philosophie qui n'était point sans ressembler à celle du Vicaire savoyard.

Jouffroy a été, comme l'on disait alors, un héros ou une « victime du doute », et si les lettres de jeunesse, — celles du moins que nous avons entre les mains, — ne traduisent pas cet état d'âme éminemment romantique avec toute la netteté, et toute l'éloquence que l'on pourrait souhaiter, ce n'est peut-être là qu'un pur hasard. En revanche, elles nous font bien saisir tout ce qu'il y avait dans cette âme de lyrisme inassouvi.

Quand d'épaisses brumes rampent lentement le long des montagnes; que la bise rapide s'élance tout à coup du nord au midi ; le voile épais des brouillards est déchiré et des lambeaux épars fuient dans les airs ; d'immenses tourbillons de neige soulevés de terre s'agitent et tournent sur eux-mêmes, se confondent et remplissent l'air d'une vague poussière; alors les cheminées disparaissent, de nouvelles montagnes s'élèvent, l'aigle et le corbeau fuient au plus haut des airs en poussant de lugubres cris, les loups sans asile hurlent de froid et de faim, tandis que les familles s'assemblent au bruit des toits ébranlés et prient Dieu pour les voyageurs!

Cette page, j'allais dire cette strophe, est antérieure *de trois ans* aux *Méditations*. A chaque instant d'ailleurs, — Adolphe Lair en avait déjà fait la remarque, — dans cette prose juvénile, les thèmes lamartiniens se reprennent et s'esquissent. Un jour, c'est *l'Isolement* et un autre jour, c'est *le Lac :*

Le lac allongé se voyait jusqu'au fond, et ses rives et les villes nombreuses qui les couvrent se détachaient parfaitement de la surface de l'eau... La nuit était venue, et, tandis que la lune reposait sur nos têtes et blanchissait d'une pâle lumière ces vagues du lac, les éclairs sillonnaient les nuages obscurs devant nous et à notre droite... Nous avions trois rameurs qui faisaient voler la barque sur la face du lac... Le silence continuait et n'était interrompu que par quelques mots et le bruit des rames... Par une alliance d'idées subite et inspirée par tout ce qui m'environnait, le chant du *Sanctus, Sanctus* se trouva dans mon cœur et sur mes lèvres. Je l'entonnai à demi-voix ; mon voisin m'accompagna sur le même ton; peu à peu les sons s'élevèrent, tout le monde s'en mêla, et les rives protestantes du lac d'Yverdon retentirent du sublime *Hosannah in excelsis* lentement et solennellement exécuté par dix voix réunies...

Relisez toute la lettre, qui est postérieure de deux ans aux *Méditations*. Il y a là non seulement du Lamartine, mais du Rousseau et du Chateaubriand. Né lui aussi « parmi les pasteurs », Jouffroy a senti comme personne la poésie de la nature, et, à plus d'une reprise, il a essayé de la rendre dans une langue chaude et nombreuse qui n'est pas indigne d'être rapprochée de celle de ses grands contemporains. Il n'a pas été mêlé au mouvement romantique ; mais, on le voit, l'état d'âme romantique ne lui a pas été étranger ; et si les circonstances s'y étaient prêtées, il aurait, lui aussi, pu jouer son bout de rôle dans la bataille d'*Hernani*.

Mais Cousin veillait. D'autre part, Jouffroy était le contraire d'un dilettante. La foi religieuse, en se retirant de son âme, avait laissé intact ce culte hautain du devoir qui était le trait distinctif de sa nature, et qui l'avait préservé, on le devine, de bien des passions vulgaires. « Peu de personnes, a dit Renan, ont le droit de ne pas croire au christianisme » ; et il n'est pas sûr que ce droit, dans l'ignorance tranchante de ses vingt ans, Jouffroy l'eût pleinement. Mais le scepticisme intellectuel et moral n'était point son fait. Incrédule, il détestait l'incrédulité. De la meilleure foi du monde il s'imagina que la raison toute seule suffirait à reconstruire sur un fondement plus solide les salutaires convictions que sa juvénile raison mal défendue avait ruinées ; et avec une ardeur touchante il se mit à philosopher pour se refaire une croyance. Le résultat n'a guère répondu à son effort et, n'étant appuyés ni sur la religion, ni sur la science, les fragments de théories qu'il a laborieusement édifiés sont vite allés rejoindre dans la nécropole où ils dorment leur dernier sommeil, les innombrables systèmes éphémères qu'a enfantés au cours des siècles l'inquiète pensée humaine.

Mais les choses n'en sont pas encore là. Dans la première fièvre de son orgueil intellectuel, enflammé par l'exemple et par la parole de Cousin, Jouffroy croit inventer la philosophie qu'il enseigne. Il s'est fait recevoir docteur par deux thèses sur *le Beau et le Sublime* et sur *la Causalité*. Répétiteur, puis maître de conférences à l'École normale, en même temps que professeur au collège Bourbon, il s'initie à la philosophie écossaise, et, les maladresses du pouvoir aidant, lui qui, naguère, s'était, au retour de l'île d'Elbe, enrôlé, avec Cousin, parmi les volontaires royaux, il éprouve de moins en moins de sympathie pour les défenseurs attitrés du trône et de l'autel ; il passe au libéralisme, et même, à la suite de Cousin et d'Augustin Thierry, au carbonarisme. De plus en plus, il se détache

du christianisme, et, en dépit de sa prudence professionnelle, ses idées nouvelles durent percer plus d'une fois dans son enseignement, puisqu'un jour Royer-Collard le tança avec une sévérité qui, paraît-il, lui arracha des larmes. Cousin avait vu son cours suspendu en 1820. En 1822, l'École normale est supprimée, Dubois, puis Jouffroy destitués. Celui-ci du moins recouvrait sa liberté.

Sa réponse à ces tracasseries, ce fut l'article *Comment les dogmes finissent*. Il écrivit d'un seul jet, « sans une rature », cette déclaration de guerre au catholicisme qui ne parut d'ailleurs que deux ans plus tard. M. Pierre Poux a réimprimé dans son livre ce célèbre factum qui, s'il était publié aujourd'hui, passerait fort inaperçu. Nous en avons vu tant d'autres! On a tué tant de fois des morts qui se portent bien! Mais, à l'époque de la Restauration, les esprits étaient moins blasés que de nos jours ; les passions politiques et religieuses étaient très excitées; de plus, la personnalité morale de Jouffroy prêtait à ses propos une autorité indéniable. Très sincèrement il se croyait appelé à fonder, ou du moins à collaborer à la fondation d'une sorte de religion laïque, purement rationnelle, exactement adaptée aux besoins de l'homme moderne, surtout à ses besoins moraux, et qui nous fournirait enfin la solution, — une solution non chrétienne, — de l'angoissant problème de la destinée humaine. Ce problème, dont l'obsession lui venait, à son insu, du christianisme, a été, toute sa vie durant, la grande hantise de Jouffroy, et sous mille prétextes il y revenait toujours. N'ayant plus de chaire officielle, mais désireux de communiquer les vérités qu'il croyait avoir découvertes, il ouvrit chez lui, dans sa petite chambre de la rue du Four-Saint-Honoré, un cours privé, à l'usage de quelques rares privilégiés. Sainte-Beuve, qui fut un de ces privilégiés, a vivement décrit la physionomie presque religieuse de ces prédications philosophiques qui avaient lieu une fois par semaine. « Quand les quinze ou vingt auditeurs s'étaient rassemblés lentement, que la clef avait été retirée de la porte extérieure et que les derniers coups de sonnette avaient cessé, le professeur, debout, appuyé à la cheminée, commençait presque à voix basse, et après un long silence. La figure, la personne même de M. Jouffroy est une de celles qui frappent le plus au premier aspect, par je ne sais quoi de mélancolique, de réservé, qui fait naître l'idée involontaire d'un mystérieux et noble inconnu. Il commençait donc à parler; il parlait du Beau, ou du Bien moral, ou de l'immortalité de l'âme ; ces jours-là, son teint plus affaibli, sa joue légèrement creusée, le bleu plus profond de son regard, ajoutaient dans les esprits aux rémi-

niscences idéales du *Phédon*. » Le débit, d'abord un peu monotone et lent, s'animait peu à peu, s'élevait jusqu'à l'éloquence, et, dans le jour finissant qui « agrandissait la scène », on se séparait, ému, pénétré, « et en se félicitant des germes reçus ». Rarement, il faut en convenir, l'initiation philosophique a plus naïvement affecté le caractère d'une religion.

S'il faut en croire toujours Sainte-Beuve, Jouffroy avait une grande facilité de parole, mais une certaine « indolence » de plume. Bien qu' « il se déterminât malaisément à écrire », il écrivait pourtant, et *le Globe*, que dirigeait son ami Dubois, s'étant fondé en septembre 1824, il donna au nouveau journal une quarantaine d'articles sur les sujets les plus divers, qu'il ramenait à ses préoccupations essentielles : cela sans raideur du reste, sans dogmatisme excessif, essayiste autant que philosophe, critique littéraire même à l'occasion, multipliant les preuves de sa haute conscience, de son souple talent, de son active curiosité d'esprit. C'est au *Globe* que parut en 1825 l'article *Comment les dogmes finissent*. Quelques-uns de ces articles ont une pointe assez vive dirigée contre le catholicisme et les catholiques. Il semble qu'il soit alors au premier rang de l'opposition libérale, politique et religieuse.

La Révolution de juillet éclate. Jouffroy, que le ministère Martignac a réintégré dans l'Université, est nommé maître de conférences à l'École normale ; il entre à la Sorbonne, puis au Collège de France, puis à l'Institut. Et tandis que quelques-uns de ses amis du *Globe* « vont de l'avant », poussent à la roue démocratique et se font même les adeptes de la religion saint-simonienne, lui s'arrête assez brusquement, si même il ne réagit pas un peu contre ses propres tendances de la veille. Faut-il admettre que, suivant l'exemple de ces farouches révolutionnaires qui deviennent d'ardents conservateurs, dès qu'ils ont quelque chose à conserver, il se soit subitement assagi en redevenant un personnage officiel ? N'a-t-il pas été plutôt froissé dans ses intimes délicatesses par les puériles vulgarités du saint-simonisme, vers lequel les Sainte-Beuve et les Pierre Leroux s'efforcent de l'entraîner, et avec lequel il rompt vigoureusement en visière? Ou encore les progrès de l'âge, de la réflexion intérieure l'ont-elles guéri de certaines de ses illusions doctrinales? Ou enfin, revenait-il tout simplement à sa vraie nature qui semble avoir été plus timide que hardie, plus discrètement recueillie que bruyamment militante? Nous ne savons trop, les documents directs et les témoignages extérieurs nous faisant ici défaut. En tout cas, le fait est

là, certain : il y aura désormais dans les attitudes et dans la pensée de Jouffroy quelque chose d'un peu désabusé et comme un arrière-goût de scepticisme douloureux.

Sainte-Beuve, qui n'a rien négligé pour tirer Jouffroy du côté de la littérature d'imagination, du roman en particulier, — n'a-t-il pas tenté de le mettre en relations suivies avec George Sand ? — Sainte-Beuve devait savoir que plus d'une fois il s'était essayé à ce genre d'écrits. Mais l'avisé critique ne paraît pas avoir connu *le Cahier vert*, qui aurait confirmé ses vues sur « la psychologie réelle » de Jouffroy, laquelle, disait-il, « consiste en observations détachées plutôt qu'en système ». Cueillons, pour nous en convaincre, quelques-unes des pensées de ce discret moraliste.

Si la grande morale tue la petite, la petite le lui rend bien. — Il ne faut pas livrer bataille aux passions ; il faut leur couper les vivres. — Si la jalousie survit à l'amour, c'est que l'amour-propre lui survit aussi. — On passe la moitié de sa vie à espérer le bonheur, et l'autre moitié à regretter cette espérance. — Il faut bien du goût pour échapper à celui de son siècle. — La nature est un symbole que notre âme nous explique ; nous le lisons mieux à mesure que nous nous connaissons davantage. — La vie nous console de mourir, et la mort de vivre. — Dieu est ce qui nous manque ; c'est pourquoi les grandes âmes sont plus religieuses que les petites. — Notre vie se passe à chercher Dieu, car elle se passe à chercher ce qui nous manque.

Cela est fin, ingénieux, pénétrant ; la pensée a du trait et du mordant ; la forme, sobre, aisément imagée, ne manque ni de vigueur, ni d'éclat ; l'accent est très personnel. Il serait assurément un peu téméraire de vouloir juger à fond un écrivain sur une cinquantaine de pages de sa prose, sur quelque deux cents pensées qu'on nous offre de lui. Il semble pourtant qu'on puisse dire que, si, par ce même recueil, Jouffroy ne se classe point parmi nos grands moralistes, — un Pascal, un La Rochefoucauld, même un La Bruyère, — il est digne d'occuper un rang assez distingué parmi nos petits moralistes, entre Vauvenargues, par exemple, et Joubert.

« La religion, lisons-nous encore dans le *Cahier vert*, c'est la philosophie qui se baisse pour prendre les enfants. » Cette conception un peu bien aristocratique peut-être de la religion, on la retrouve au fond des leçons ou articles qui composent l'œuvre de Jouffroy après 1830. Mais il semble qu'au contact de la vie réelle elle l'ait de moins en moins satisfait. Après avoir naguère, dans de belles déclarations romantiques, jeté feu et flamme contre le mariage, il s'était marié en

1833 avec « une femme sans fortune, et qui n'était ni jeune ni brillante », mais qui lui « apportait une dot négative par sa modestie, son économie et sa science du malheur et de la pauvreté » : « c'est le mariage de Dominique », dit spirituellement M. Poux. Sentant bien que la philosophie, même « épurée », ne saurait servir de guide à tous les hommes, il se retourne du côté du christianisme, dont la disparition ne lui paraît ni souhaitable, ni même possible ; il le proclame « aux trois quarts vrai », et s'il admet à vrai dire « qu'il doive subir une épuration et recevoir une forme nouvelle et des additions notables », il faut reconnaître que ce langage, tout vague qu'il soit, est assez différent de celui qu'il tenait à l'époque de l'article *Comment les dogmes finissent*.

En même temps, sa santé, qui n'avait jamais été très robuste, fléchissait, et il subissait les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. En 1836, pour se rétablir, il se fit donner par Guizot une mission en Italie où il resta huit mois. Ce fut presque le dernier rayon de cette existence mélancolique : il retrouva sa verve de jeunesse, son âme de poète et d'artiste pour décrire, en de longues lettres à ses amis, les mœurs et les paysages, les monuments et les types : ses pages sur Assise sont curieuses à relire aujourd'hui. Rentré en France, repris par l'enseignement, la méditation philosophique et la vie d'action, — il était entré à la Chambre, — toujours absorbé par l'énigme de la destinée humaine, parfois il se flattait de pouvoir réconcilier la foi chrétienne, une foi peu rigide et peu dogmatique, avec le libre et ardent spiritualisme dont il était épris ; d'autres fois il en doutait douloureusement et c'est ce sentiment qui paraît lui avoir dicté le célèbre discours où, devant des collégiens, un jour de distribution de prix, il s'attardait tristement à contempler la pente descendante de la vie, « le pâle soleil qui l'éclaire, et le rivage glacé qui la termine ». Pourtant, il est visible que « si le mystère et le miracle l'arrêtaient encore à la porte dn sanctuaire », au témoignage de son ami Dubois, et l'y ont sans doute toujours arrêté, à mesure qu'il vieillissait, il se rapprochait de plus en plus du christianisme. « Monsieur le curé, disait-il dans les tout derniers jours de sa vie à l'abbé Martin de Noirlieu, tous ces systèmes ne mènent à rien : mieux vaut mille fois un bon acte de foi chrétienne. » On voudrait croire que cette âme partagée et inquiète avait enfin trouvé l'apaisement de son inquiétude.

***

On se rappelle les pages pleines de verve et d'humour des *Philosophes classiques*, où Taine, transportant Jouffroy dans un autre siècle, « gardant l'homme », mais « refaisant les circonstances », l'imaginait né en 1680, dans le comté de Kent, et faisait de lui un Anglais protestant, philosophe et bien portant. La vérité est peut-être à la fois plus simple et plus complexe. Jouffroy nous représente excellemment ces agrégés de philosophie, comme nous en avons tant connus, qui, dans l'ivresse des premières idées générales, faisant, à l'instar de Descartes, « table rase » de toutes leurs croyances antérieures, reconstruisent superbement le monde, expliquent intrépidement la vie et se flattent de faire tenir l'univers et l'homme dans l'enceinte d'un bref syllogisme. Ils se croient « philosophes »; ils veulent l'être; et ils se livrent, toute leur vie durant, à d'inutiles spéculations. Plus modestes, ils auraient pu être d'aimables et fins lettrés, d'ingénieux historiens, d'élégants essayistes, de pénétrants moralistes, et leurs œuvres, plus durables, auraient heureusement bénéficié de la subtilité ou de la force de pensée qui leur a été réellement départie. Ils ont dédaigné les Muses, et les Muses se sont vengées.

Pareille aventure est arrivée à Jouffroy, et l'on peut, à l'exemple de Taine, lui recomposer une carrière idéale. Il n'est pas entré à l'École normale : il n'a pas connu Cousin; il n'a pas cru devoir se travestir en philosophe. Il est né avec une âme vibrante et mobile de poète et d'artiste ; il aime passionnément la nature ; il a une profonde vie intérieure; il a des idées et de beaux dons d'écrivain; il sait observer, décrire et peindre. Il fréquente chez son compatriote Nodier. Il fait partie du Cénacle. Il s'est lié d'amitié avec Lamartine, avec Victor Hugo, avec Sainte-Beuve et Vigny surtout. Il a essayé la poésie et le théâtre ; il a composé de curieux et suggestifs essais de critique littéraire et morale ; surtout il a obéi au vœu de son ami Sainte-Beuve, et il a écrit de nombreux romans où il s'est exprimé tout entier et dont l'intérêt dramatique et vivant est comme rehaussé par la noblesse de l'inspiration et par la richesse pénétrante de l'observation morale. Mort trop jeune pour avoir donné toute sa mesure, il a laissé une œuvre intéressante, et qui compte, et qu'on relira longtemps encore. Et il aura été quelque chose comme le Bourget du romantisme.

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Voici donc que le « pacte général de renonciation à la guerre » vient d'être signé à Paris, le 27 août; il portera, dans l'histoire, le nom plus court de « pacte Briand-Kellogg », qui rappelle sa double origine : l'initiative venue de M. Briand, l'extension proposée par M. Kellogg. Ont signé les six « principales puissances » (Allemagne, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Italie, Japon) et, en outre, les Dominions britanniques et les États qui ont participé aux traités de Locarno : Belgique, Pologne, Tchécoslovaquie. Les invitations ont été lancées par les soins du gouvernement des États-Unis. La question s'est posée de savoir si l'on ne convierait pas à la signature les autres États indépendants, ou certains d'entre eux; il a été décidé que l'on s'en tiendrait à ceux qui ont participé aux premières négociations. Aussitôt après la signature, notification sera faite du pacte, par les soins du gouvernement de Washington, à toutes les puissances grandes ou petites, avec pressante invitation à donner leur adhésion sans attendre l'échange des ratifications qui se fera à Washington.

Une seule difficulté se présente : les États-Unis, non seulement ne sont pas en relations diplomatiques avec l'U. R. S. S., mais encore ne l'ont pas reconnue et ne sauraient donc lui adresser une invitation à adhérer au pacte; il a été convenu que la France se chargerait de ce soin. Le gouvernement des Soviets, qui n'en est pas à une contradiction près, conciliera les déclarations claironnantes de M. Boukharine au congrès du parti communiste à Moscou et sa tendance permanente à « diriger la pensée et les espérances des travailleurs vers de nouvelles guerres (1) », avec l'adhésion au pacte de renoncia-

(1) Manifeste du parti socialiste (II[e] Internationale) au congrès de Bruxelles.

tion à la guerre. On peut même s'attendre à ce que M. Tchitcherine accompagne son adhésion d'un manifeste où il déclarera insuffisant et inopérant le pacte bourgeois et seule efficace la proposition faite par le représentant de Moscou à la commission préparatoire pour la réduction des armements. Bien entendu, le gouvernement de Moscou ne s'engagera pas à ne plus semer partout la guerre civile, prélude de la guerre étrangère.

Le pacte Briand-Kellogg, dès lors qu'il est autre chose qu'une convention franco-américaine, n'a d'intérêt que s'il obtient l'adhésion de toutes les puissances qui comptent et s'il devient une grande et générale manifestation de l'humanité civilisée contre la guerre. Nous sommes en droit de nous réjouir que, par l'éclat de la cérémonie du 27, Paris devienne le centre de la paix organisée ; c'est un fait de nature à dissiper les calomnies intéressées qui représentent la France comme un pays d'impérialisme agressif. Mais la paix organisée avait déjà un centre : Genève. Les amendements introduits par la France et l'Angleterre au texte du pacte ménagent soigneusement les droits antérieurs et les attributions précises de la Société des nations ; on peut cependant se demander si le pacte universel ne tendra pas à prévaloir sur le pacte plus explicite mais moins général. Le succès du texte Briand-Kellogg vient surtout de ce qu'il manque de précision et qu'il ne contient ni engagements pratiques ni sanctions efficaces. Les États-Unis qui ont rejeté le pacte de Genève n'entendent pas se lier les mains par le pacte de Paris. Le pacifisme américain est toujours, par certains côtés, biblique et, par d'autres, électoral. Le ministre de l'Intérieur britannique, sir William Joynson Hicks, s'étonnait, — nous l'avons relaté, — que le gouvernement des États-Unis accrût ses forces navales en même temps qu'il propose à l'humanité un pacte de renonciation à la guerre. Le président Coolidge lui a involontairement donné raison. Se trouvant dernièrement dans le Wisconsin, il a déclaré énergiquement qu'il n'entendait pas qu'il fût porté atteinte à la marine ou à l'armée américaines à l'occasion du pacte Kellogg. « Je considère, a-t-il dit, l'institution militaire des États-Unis comme modérée et comme répondant exclusivement à des buts défensifs. »

En effet, chaque État est seul juge des forces de terre et de mer et des institutions militaires nécessaires à sa sécurité. Chaque gouvernement a donc le droit de les fixer selon ses besoins, à moins qu'il n'ait pris vis-à-vis d'autres États des engagements contraires, comme, par exemple, les accords de Washington, ou que les traités lui imposent certaines limitations d'armements. C'est le cas de l'Alle-

magne, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bulgarie, dont les armements sont limités et les institutions militaires fixées par les traités de 1919. Les Allemands et, avec eux, les socialistes français, s'en vont répétant que le désarmement, que l'Allemagne est réputée avoir réalisé, doit avoir pour conséquence un semblable désarmement pour les autres États européens. C'est tout à fait inexact. La réduction générale des armements peut s'accomplir par voie d'accord international; la France en a donné l'exemple ; mais elle n'est nullement la conséquence du désarmement imposé par les traités de 1919 aux puissances vaincues. Les Allemands s'efforcent toujours de confondre; nous entendons distinguer.

Dans la conclusion du pacte Briand-Kellogg, ce qui est important, ce qui peut avoir d'heureuses conséquences, c'est moins le texte des accords avec ce qu'il contient ou omet, que le fait même de la signature. Le 27 août est une grande date dans toute la mesure où la paix est un problème d'opinion. De ce point de vue, on ne multipliera jamais trop les engagements de ne pas recourir à la guerre « comme instrument de politique nationale ». Créer, autour de l'idée de paix, une atmosphère qui pénètre le plus grand nombre possible de peuples et d'États et qui leur fasse considérer le recours à la guerre comme un acte criminel, comme une violence digne de châtiment, c'est un moyen efficace de préparer une longue période de tranquillité, de promouvoir entre les nations de même civilisation un rapprochement peut-être définitif et d'acclimater, comme solution normale des conflits d'intérêt, l'appel à l'arbitre.

Pour la première fois depuis le mémorable voyage du président Wilson, un haut personnage du gouvernement des États-Unis, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, passe l'Atlantique et c'est pour s'associer, à Paris, à une manifestation grandiose en faveur de l'organisation de la paix : voilà ce qui nous apparaît le plus important et ce qui nous réjouit dans l'acte du 27 août, car les États-Unis, par leur masse, par la puissance de leurs capitaux qui les rend maîtres du crédit, par leur force militaire, par l'autorité de leur presse, pourront, chaque fois qu'ils le voudront, imposer une solution amiable aux conflits qui viendront à se produire sur le globe. Ils se trouvent, par le pacte Briand-Kellogg, rattachés par un lien, à la vérité assez faible, mais permanent, aux affaires des autres peuples : c'est le principal résultat du nouveau traité. Nous ne méconnaissons pas non plus la signification de la venue à Paris, pour la première fois depuis 1870, d'un ministre des Affaires étran-

gères d'Allemagne, pourvu que la presse du Reich ne cherche pas à en exagérer le mérite, ne la présente pas comme un sacrifice digne de récompense et ne cherche pas à y accrocher des questions qui n'ont rien de commun avec le pacte. A Paris, les représentants des hautes parties contractantes venus pour la cérémonie du 27 août, n'ont pas abordé d'autres affaires. Parmi les représentants des Dominions, il nous est particulièrement agréable de saluer la présence du Premier ministre du Canada, M. Mackenzie-King, au moment où son pays, plein d'énergie et de vitalité, accrédite, pour la première fois, en qualité de ministre plénipotentiaire, un représentant diplomatique en la personne, si connue et si estimée à Paris, de l'honorable Philippe Roy, jusqu'ici commissaire général.

L'inconvénient de manifestations telles que le pacte Briand-Kellogg c'est qu'elles risquent d'endormir les peuples trop crédules dans une trompeuse sécurité ; elles procèdent, en effet, d'une doctrine optimiste sur la nature de l'homme et sur sa capacité de progrès dont la psychologie et l'expérience des siècles ont démontré la pernicieuse erreur. Tandis que nous regardions, dans le salon de l'horloge du ministère des Affaires étrangères, les hauts personnages, « les maîtres du jeu de ce monde » ou leurs représentants qualifiés s'empressant à signer, en toute bonne foi et non sans émotion, un « pacte général de renonciation à la guerre », nous ne pouvions nous empêcher de songer à cette touchante cérémonie où, le jour de leur première communion, les enfants catholiques déclarent solennellement renoncer « au démon, à ses pompes et à ses œuvres ». Ils sont sincères, eux aussi, eux surtout, et émus, mais la vie s'écoule, la nature humaine reprend ses droits, les entraîne dans le tourbillon des passions, dans l'âpre lutte des intérêts, et le diable n'y perd rien.

Certes, nous croyons beaucoup plus à l'efficacité de la religion comme frein aux passions individuelles qu'à celle des pactes, quels qu'ils soient, comme digue au débordement des passions nationales d'où la guerre peut sortir. Dans les démocraties modernes, dès qu'un conflit d'intérêts prend la forme juridique, on peut tenir pour certain qu'il n'amènera pas la guerre et qu'il trouvera une solution arbitrale; le danger n'apparaît qu'au moment où, dans l'âme collective d'un peuple, s'installe et se développe un sentiment si fort, si général qu'il détruit toute capacité de raisonnement objectif, ferme toute issue aux voies de droit et emporte, comme chiffons de papier, les constructions juridiques que les chefs d'État édifient sur le parchemin. Il reste, quoi qu'on fasse, un obstacle à la paix et c'est l'homme lui-même,

dont la nature peut sans doute être amendée, non pas changée.

Quand on rappelle ces vérités de bon sens et d'expérience, on risque de passer, comme l'ont dit nos instituteurs, dans leur jactance de primaires, à leur récent congrès, pour un « belliciste ». Tant pis! Car l'illusion, en pareille matière, peut entraîner les plus terribles sanctions. Les individus qui pratiquent la vertu ne sont pas nécessairement victimes des autres, grâce à la présence des lois et des gendarmes; mais les peuples qui s'endormiraient dans un optimisme naïf seront fatalement victimes de leurs voisins, car, dans les institutions internationales, on voit bien apparaître les lois, mais non pas les gendarmes. Affirmons donc une fois de plus que si, demain, les États-Unis, l'Angleterre et la France, par exemple, se mettaient d'accord pour déclarer tout simplement : « Quiconque violera les traités et cherchera à modifier par les armes l'ordre établi aura affaire à notre entente », ils auraient, pour de longues années, assuré la paix dans une justice, relative parce qu'humaine, plus sûrement que par des pactes ostentatoires, imprécis et dépourvus de sanctions. Ce serait infiniment plus simple et plus efficace; mais ce serait plus compromettant! Il est plus commode de tromper les peuples par de vains simulacres.

Ce ne sont pas uniquement des signes de paix que nous voyons briller sur l'Europe, sans parler de l'Asie. L'un des chefs les plus notoires du parti populiste allemand, le baron de Rheinbaben, a publié dans une revue hambourgeoise, *Europäische Gespräche*, du 1er juillet, un article très solide dont le *Bulletin quotidien de la Société d'études et d'informations économiques* donne une analyse très complète. Il pose en principe qu'aucun pacte ne peut, à la longue, empêcher la guerre, s'il ne s'accompagne d'une revision des traités. « L'Allemagne est, sans doute, aussi sincèrement désireuse qu'aucun autre pays d'éviter la guerre, même dans un lointain avenir, mais, à mesure que grandira une nouvelle jeunesse n'ayant pas connu les horreurs de la guerre et passionnée pour la grandeur de l'Allemagne, celle-ci mettra plus que jamais toutes ses forces en œuvre pour obtenir la modification de l'État de choses créé à Versailles, là où l'injustice est vraiment criante, dans l'Est allemand. » Ainsi, c'est une « injustice criante » d'avoir fait entrer dans la Pologne, ressuscitée après plus d'un siècle d'esclavage, des régions où la population est en grande majorité polonaise par le sang, la langue, la religion et la volonté consciente, et il faut changer cela,

si l'on veut que la paix soit durable! Certes, il est des Allemands qui ont de la justice un sentiment plus élevé; au congrès de l'*Union des catholiques pour la paix*, à Essen, où fut étudiée la question des relations entre la Pologne et l'Allemagne, on entendit le Père Muckermann, l'un des journalistes catholiques les plus connus en Allemagne, déclarer: « Le grand péché de notre histoire et le premier que nous devions réparer, c'est le péché contre la Pologne (1). » Mais les catholiques allemands ne sont pas la majorité et beaucoup d'entre eux sont, souvent à leur insu, imprégnés de prussianisme. Peut-on faire fond sur les social-démocrates? A peine sont-ils installés au pouvoir qu'ils en profitent pour commencer la réalisation d'un programme naval et engagent une dépense de 500 millions de francs pour la construction d'un croiseur de 10 000 tonnes. Le parti socialiste fait entendre, durant deux ou trois jours, de vives protestations, puis il s'apaise, heureux de faire plaisir au maréchal-président Hindenburg, comme Scheidemann le fut, en août 1914, de se conformer aux désirs de Guillaume II. Les socialistes français sont toujours prêts à condamner la politique de leur pays, les socialistes allemands toujours disposés à la défendre. Est-ce là, pour nous, un gage suffisant de paix?

M. de Rheinbaben nous avertit que l'Allemagne ne pourra pas toujours « se contenter de l'espace qui lui a été imparti à Versailles... Un Français d'esprit quelque peu objectif peut-il s'imaginer que le peuple allemand ne comparera pas un jour la situation qui lui est faite, au point de vue de l'espace, avec celle de la France, plus riche, considérablement moins peuplée, mais nantie de possessions coloniales immenses ». Nous connaissons cette théorie; c'était, avant la guerre, celle de Bernhardi: le droit, pour les peuples forts, d'exproprier les peuples incompétents. Elle vient de nous être resservie, — agrémentée d'injures que nous préférons ne pas répéter par respect pour le peuple italien que nous ne rendons pas responsable des outrances de quelques exaltés, — par M. Turati, secrétaire général du parti fasciste, à propos d'incidents insignifiants qui se sont produits près de Paris entre italiens fascistes et italiens antifascistes. Ce sont là des doctrines auxquelles on espérait que la guerre avait porté un coup fatal et qui n'ont d'autre objet que de parer d'un vernis philosophique le « ôte-toi de là que je m'y mette » vieux comme le monde. Non, en vérité, l'homme n'a pas changé!

(1) Pierre Delattre, *les Catholiques allemands et le mouvement de la paix*; *Études* du 5 août 1928, p. 287.

Nous indiquions d'un mot, dans la précédente chronique, que l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne créerait, pour la Suisse, une situation très dangereuse. Quelques écrivains marquants de la presse helvétique ont, depuis lors, développé ce même point de vue en des articles dont M. Pierre Bernus publie, dans le *Journal des Débats*, une intéressante analyse. « Nous verrions, écrit la *Gazette de Lausanne*, se multiplier les surfaces de contact de la Suisse avec un État déjà trop puissant et dont la force d'expansion pourrait un jour s'exercer aussi contre nous. » Déjà, en 1919, M. Calonder, alors chef du département politique, déclarait à propos du Vorarlberg : « Si ce territoire venait à tomber entre les mains de l'Allemagne, cela présenterait pour la Suisse orientale un grand danger politique. » La *National Zeitung* de Bâle, montre que, sous prétexte de droit des peuples, « cet impérialisme déguisé en démocratie » s'attaque en réalité à l'indépendance des peuples : « la propagande coûteuse et méthodique par laquelle on veut arriver à l'absorption de l'Autriche montre que ce droit est ici falsifié. » Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Allemagne a faussé l'idée de droit des peuples, issue de la Révolution française, et en a fait sortir, à l'usage du pangermanisme, la théorie des races dont l'application consommerait les pires injustices et jetterait l'Europe en d'interminables conflits. Ces sons de cloche qui nous viennent de Suisse nous paraissent d'un heureux augure; on ne saurait leur donner trop de retentissement.

Les nouvelles qui nous arrivent des Balkans ne sont pas non plus de nature à nous inspirer une entière confiance en un avenir de paix et de tranquillité. Cependant le succès complet de M. Venizelos aux élections du 19 août permet d'espérer que la Grèce entre enfin dans une période de calme intérieur. M. Venizelos a dépensé, dans la campagne électorale, l'activité d'un jeune homme; pour la première fois depuis longtemps la Grèce s'est sentie gouvernée et a docilement suivi le créateur de la « plus grande Grèce ». Comme on s'y attendait, les Venizelistes triomphent à Salonique, en Macédoine, en Thrace, mais ils l'emportent aussi dans le Péloponèse qui passait pour fidèlement dévoué aux monarchistes. Les libéraux dissidents n'obtiennent aucun succès et leur chef seul, M. Cafandaris, est élu. Sur 250 sièges, les Venizelistes en emportent plus de 200. Les monarchistes modérés de M. Metaxas sont vaincus comme les monarchistes intransigeants de M. Streit. Les élections du 19 août signifient d'abord la consolidation du régime républicain contre les amis de

l'ancienne dynastie aussi bien que contre les partisans d'une dictature militaire; mais il s'agit d'une république dans laquelle les questions de personnes continueront de tenir une grande place : le prestige personnel de M. Venizelos est sans doute le facteur principal de son succès. Les élections montrent aussi la nouvelle Grèce, celle des territoires annexés et des réfugiés d'Asie, imposant sa volonté et sa loi aux vieux clans politiciens. Les éléments démocratiques sont restés sourds à la propagande subversive du communisme russe; ils ont manifesté une volonté d'ordre et de travail qui fait espérer, pour la Grèce et l'hellénisme, un avenir de prospérité.

Au moment où l'idée monarchique subit un échec en Grèce, voici qu'en Albanie le chef du clan qui, depuis longtemps, se maintient au pouvoir avec l'appui et l'argent des Italiens, Ahmed Zogou, se fait proclamer roi. Son trône serait précaire si les rivalités de tribus pouvaient librement se donner carrière; mais les Italiens tiennent tous les ressorts de la vie économique et financière du pays qui tire de leur présence et de leur activité d'importants avantages. Race fière et indomptée, les Albanais, musulmans ou chrétiens, cherchent d'abord dans la protection italienne le moyen de moderniser leur pays, de l'outiller, de l'enrichir et gardent l'arrière-pensée de s'affranchir un jour de toute tutelle étrangère et de jouer un grand rôle dans la péninsule balkanique. Il est possible que, dans l'avenir, l'avènement d'un roi d'Albanie apparaisse comme une étape vers la réalisation de l'unité nationale et de la cohésion des tribus. Pour le moment, il faut y voir surtout le signe manifeste du succès de la politique de M. Mussolini qui, de plus en plus, paraît dirigée vers la péninsule des Balkans et l'Orient méditerranéen.

En Yougoslavie, la mort de M. Stephan Raditch n'a pas, tant s'en faut, calmé l'effervescence des esprits, ni rendu plus aisée la tâche du cabinet que préside Mgr Korochetz. La disparition du chef populaire du parti paysan croate a permis de mesurer la place qu'il tenait dans la vie politique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes et de se rendre compte de ce qui, dans son œuvre, est solide et de ce qui sera caduc. C'était un singulier personnage qu'Étienne Raditch : court, rond, vif, d'une simplicité qui, souvent, toucha au dénuement, il était doué d'une féconde imagination slave, où les doctrines de la philosophie allemande formaient un singulier mélange avec les disciplines françaises puisées à notre École des sciences politiques où il fut l'élève d'Albert Sorel, d'Anatole Leroy-Beaulieu, de Levasseur. Cette diversité d'origine explique ce qu'il y eut souvent de nébuleux

dans ses conceptions et de déconcertant dans ses actes. Son éloquence populaire, vivante, mordante, puissante à l'occasion, faisait de lui un animateur incomparable, un meneur de foules. Sa jeunesse est d'un conspirateur et d'un insurgé ; il connut souvent les prisons du *banus* de Croatie avant d'expérimenter celles de M. Pachitch ; c'est ce qui explique qu'il lui fut, plus tard, difficile de s'adapter aux fonctions d'homme d'État. Mais, à travers les contradictions apparentes et les multiples avatars de sa carrière mouvementée, deux idées directrices restent invariables et font l'unité de sa vie et de son rôle politique. Il s'est proposé de discipliner les énergies nationales du peuple croate que le grand évêque Strossmayer avait éveillées, et de lui rendre la conscience de son histoire et de ses destinées. Il a défendu l'autonomie croate contre les Hongrois et, plus tard, il l'a défendue aussi contre les Serbes ; mais, tandis qu'il réclamait jadis une séparation complète d'avec la Hongrie, il fut toujours partisan de la constitution d'une grande fédération yougoslave, dans laquelle chaque groupe garderait l'autonomie de sa culture et de son administration et qui serait ouverte à tous les rameaux de la famille des Slaves du sud. Sujet des Habsbourg, il assista, en 1903, au couronnement à Belgrade du roi Pierre Ier Karageorgevitch, et il fut porté en triomphe à la suite d'un discours virulent en faveur de l'unité.

Mais comment réaliser cette autonomie croate dans l'unité yougoslave ? Par la démocratie paysanne. Les Croates sont un peuple de paysans ; c'est sur une base rurale et agricole qu'il convient de les grouper ; et Raditch fonde, en 1903, le « parti populaire paysan croate ». Les hommes politiques de son pays qui siégeaient au *Sabor* de Zagreb ou au Parlement de Budapest se défiaient de l'agitateur, de l'utopiste qui ne croyait pas à l'action parlementaire, mais le temps a donné raison au tribun. Les peuples slaves de l'Europe orientale, Bulgares, Serbes, Croates, Russes, Ukrainiens, sans parler des Roumains et des Hongrois, sont composés de paysans ; l'évolution industrielle ne fait que commencer à se développer chez eux ; c'est donc par l'organisation rurale que l'on pourra les élever à une culture et à une vie politique plus développées. Ainsi naît cette idée d'une « internationale verte » qui grouperait les démocraties paysannes et qui transformerait la civilisation capitaliste et bourgeoise sans se laisser entraîner par le communisme ouvrier. Nationalisme croate, fédéralisme yougoslave, internationalisme paysan, voilà les idées dont Raditch était l'apôtre et qui lui survivent. A ses obsèques, deux cent mille paysans croates, dans leurs

élégants costumes blancs brodés de rouge et de bleu, étaient venus de tous les coins de la Croatie, de la Bosnie, menant le deuil de l'homme qui avait su incarner l'âme nationale à une heure décisive pour son avenir.

Peut-être, pour le bien de son peuple, était-il temps qu'Étienne Raditch disparût; on peut espérer que ses successeurs, avec plus de modération et de sens pratique, comprendront que l'heure n'est plus à une opposition irréductible, mais bien plutôt, comme l'ont compris les Slovènes, aux responsabilités du pouvoir. La vie politique est faite de concessions réciproques et d'accommodements. Le ministère Korochetz a fait voter par la Skoupchtina, malgré l'absence ou l'abstention du parti paysan croate et des démocrates serbes de M. Pribitchevitch, la ratification des accords de Nettuno avec l'Italie. Mais la Dalmatie et la Croatie ne comprennent pas l'opportunité de ces concessions; il leur semble que le sens de l'histoire de leur patrie est une lutte pour l'indépendance et la culture slave dans l'Adriatique contre l'italianisme envahissant. A Split (Spalato), à Sibenik (Sebenico), des jeunes gens se sont livrés à de violentes manifestations contre les consulats italiens. Le gouvernement de Belgrade s'est hâté de faire des excuses, d'accorder les satisfactions demandées et de prendre de sévères mesures d'ordre; mais il s'en faut que les esprits soient apaisés.

En Bulgarie, le général Protogueroff, l'un des chefs de l'organisation révolutionnaire macédonienne, a été assassiné le 7 juillet à l'instigation de son collègue Ivan Michaïloff; il conseillait de renoncer aux procédés terroristes et sa modération fut sans doute la cause de sa fin tragique. Les ministres d'Angleterre et de France ont fait à Sofia une démarche pour insister sur une action énergique de répression de l'agitation des Macédoniens, aussi préjudiciable à la Bulgarie qu'à la Yougoslavie. Mais il n'est pas certain que le ministère bulgare soit assez fort et assez unanime pour mettre fin à des désordres qu'il déplore, mais dont il n'est pas seul responsable... Les Balkans restent le point névralgique de l'Europe.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

enus
il de
isive

ienne
plus
n'est
l'ont
itique
minis-
ace ou
M. Pri-
e. Mais
de ces
trie est
iatique
enico),
ntre les
de faire
ndre de
s soient

rganisa-
juillet à
renoncer
cause de
ont fait
gique de
able à la
le minis-
fin à des
ble... Les